

Edgar Wallace

LA LOI DES QUATRE

The Law of the Four Just Men

1921
Traduction Henri Demeurisse
1930

Édition du groupe « Ebooks libres et gratuits »

Table des matières

I

L'HOMME QUI HABITAIT CLAPHAM

– Le jury ne peut admettre l'accusation de chantage portée contre M. Noé Stedland selon laquelle ce dernier aurait soi-disant soutiré une grosse somme d'argent au prisonnier : pareille allégation ne s'appuie sur aucun témoignage, il n'a été fourni aucune preuve des tractations auxquelles fait allusion la défense… Celle-ci ne nous dit même pas la nature des menaces dont se serait servi Stedland…

La fin de l'exposé demeura conforme aux meilleures traditions de la magistrature et le jury sans se retirer rendit un verdict de « culpabilité ».

La salle s'agita un instant et quelques paroles s'échangèrent à mi-voix tandis que le juge, ajustant son pince-nez, se mettait à écrire.

Le prisonnier jeta alors un regard sur une jeune femme dont le visage pâle et tiré s'était tourné vers lui et il l'encouragea d'un sourire. Sans pâlir, il laissa aller ses yeux graves vers le personnage à perruque blanche qui, en robe puce, écrivait si laborieusement. Que pouvait bien écrire un juge en de telles circonstances, se demandait-il ? Pas un résumé du crime, assurément. Et maintenant il était impatient d'en finir avec toute cette salle, avec tous ces gens entassés dans la tribune réservée au

public, avec l’avocat indifférent et, surtout, avec ces deux hommes qui, assis non loin du défenseur, l’examinaient si attentivement !

Qui étaient donc ces étrangers – ou du moins paraissant tels – et en quoi les débats pouvaient-ils les intéresser ? Peut-être des auteurs en quête de documents de première main ? L’un était très grand (il l’avait déjà vu se dresser) tandis que l’autre, maigre, donnait une impression de grande jeunesse malgré ses cheveux gris. Tous deux étaient rasés et habillés de noir, tenant sur leurs genoux des chapeaux de feutre à larges bords, également noirs.

Le juge toussa et son attention se reporta vers le Tribunal.

– Jeffrey Stow, déclara Sa Seigneurie, je suis entièrement d’accord avec le verdict du jury. Aucun Tribunal ne saurait prendre sérieusement en considération le moyen de défense que vous invoquez d’après lequel, après avoir eu vos économies volées par Stedland, vous auriez fait irruption dans sa maison pour vous faire vous-même justice et reprendre l’argent en même temps qu’un document dont vous ne spécifiez pas le caractère, mais qui, d’après vous, prouverait sa culpabilité. Votre histoire rappelle étrangement cette fameuse ou infâme association dénommée *Les quatre Justiciers* qui existait il y a quelques années, mais qui a été heureusement dispersée ! Ces hommes prétendaient punir là où la loi était défaillante : quelle monstrueuse supposition que la loi puisse jamais faillir ! Vous avez commis là une très grave offense et le fait d’avoir été porteur au moment de votre arrestation d’un revolver chargé aggrave au plus haut point votre crime. Vous êtes condamné à sept ans de prison.

Jeffrey Stow s’inclina et, sans même un regard à la jeune femme, se dirigea vers les marches qui conduisaient aux cellules.

Les deux étrangers présumés qui avaient excité l'intérêt et l'irritation du prisonnier furent les premiers à quitter la salle du tribunal.

Une fois dans la rue le plus grand des deux s'arrêta.

– Je pense que nous devons attendre la jeune femme, dit-il.

– Est-ce sa femme ? demanda l'homme maigre.

– Il s'est marié la semaine même où il a effectué ce malencontreux placement, répondit l'autre. Curieuse coïncidence, cette allusion du juge aux Quatre Justiciers.

Son compagnon sourit.

– Ce fut devant ce même tribunal que fut prononcée votre condamnation à mort, Manfred, déclara-t-il, et l'interpellé fit un signe d'assentiment.

– Je me suis demandé si le vieil huissier n'allait pas se souvenir de moi, répondit-il, il a la réputation de ne jamais oublier aucun visage. La suppression de ma barbe a dû apparemment opérer un miracle, car j'ai eu l'audace de lui parler… Mais la voici.

La jeune femme se trouvait heureusement seule. Un joli minois ! pensa Gonsalez, le plus jeune des deux hommes. Elle tenait la tête haute et son visage n'offrait aucune trace de larmes. Elle marchait rapidement dans la direction de Newgate Street et ils la suivirent ; elle traversa en face d'Hatton Garden et ce fut alors que Manfred prit la parole :

– Je vous demande pardon, madame Stow…

Elle tourna la tête et dévisagea l'étranger avec méfiance :

– Si vous êtes un reporter… commença-t-elle.

– Non, et je ne suis pas non plus un ami de votre mari, interrompit Manfred en souriant, bien qu'il me soit venu d'abord

la pensée de vous mentir à cet égard pour trouver un prétexte à vous aborder.

Sa franchise eut le don de l'intéresser.

– Je n'ai pas envie de parler du terrible malheur qui vient de s'abattre sur le pauvre Jeffrey, dit-elle, j'ai besoin uniquement de rester seule.

– Je comprends cela, prononça-t-il avec sympathie, mais je ne demande qu'à devenir un ami de votre mari et peut-être pourrai-je lui venir en aide. L'histoire qu'il a racontée était vraie, n'est-ce pas aussi votre avis, Léon ?

Gonsalez approuva :

– Elle est incontestablement vraie. J'ai examiné en particulier ses paupières. Lorsqu'un homme ment, il cligne de l'œil à chaque affirmation mensongère. Avez-vous observé, mon cher George, que si les hommes ne peuvent mentir les mains fermées, les femmes au contraire serrent les leurs lorsqu'elles mentent ?

Elle regarda Gonsalez avec stupéfaction. Elle n'était guère disposée à entendre disserter sur la physiologie de l'expression et eût-elle même su que Léon Gonsalez avait écrit trois gros ouvrages qui, avec ceux de Lombroso ou de Mantegazza, comptent parmi les meilleurs du monde, qu'elle n'eût pas éprouvé davantage le désir de l'entendre.

– La vérité, madame Stow, déclara Manfred en percevant sa nouvelle détresse, est que nous croyons pouvoir rendre la liberté à votre mari et prouver son innocence. Mais nous avons besoin de rassembler tous les détails pouvant se rattacher à l'affaire.

Son hésitation fut courte :

– J'habite un meublé à Grays Inn Road, dit-elle, peut-être aurez-vous la bonté de venir avec moi.

« Mon avocat ne pense pas qu'il y ait intérêt à interjeter appel contre la condamnation, continua-t-elle tandis qu'ils prenaient place à ses côtés. »

Manfred secoua la tête.

– La Cour d'appel confirmerait la sentence, dit-il tranquillement. Avec les témoignages que vous apportez il n'y a aucune possibilité d'obtenir l'élargissement de votre mari.

Elle le regarda d'un air consterné et il s'aperçut alors qu'elle était bien près de pleurer.

– Je croyais... que vous disiez... commença-t-elle d'une voix quelque peu tremblante.

Manfred fit un signe de la tête.

– Nous connaissons Stedland et...

– Fait curieux : chez les maîtres-chanteurs, l'occiput est à peine visible, interrompit Gonsalez pensivement. Dans les prisons espagnoles j'ai examiné soixante-deux têtes, dont la protubérance occipitale n'était guère plus prononcée qu'une saillie osseuse. Chez les assassins l'occiput se révèle aussi proéminent qu'un œuf de pigeon.

– Mon ami fait autorité en matière de craniologie, remarqua Manfred en souriant. Oui, nous connaissons Stedland : nous avons eu vent à plusieurs reprises de ses opérations. Vous vous rappelez l'affaire Wellingford, Léon ?

Gonsalez acquiesça d'un geste.

– Vous êtes alors détectives ? demanda la jeune femme.

Manfred rit doucement.

– Non, nous ne sommes point détectives, nous nous intéressons à l'étude du « crime ». Nous avons collectionné, je

pense, les documents les plus complets sur les criminels impunis qui se puissent trouver au monde !

Ils firent quelques pas en silence.

– Stedland est un être nuisible, reprit Gonsalez, comme sous l'empire d'une conviction soudaine. Avez-vous observé ses oreilles ? D'une longueur anormale, elles ont l'ourlet extérieur pointu : le tubercule de Darwin, Manfred. Et avez-vous remarqué, mon cher ami, que la racine de l'hélix divise la conque en deux cavités distinctes, avec adhérence du lobe ? Une véritable oreille de criminel. Cet homme a commis un meurtre : il est impossible de posséder une telle oreille sans être assassin.

————————————

Le logement où elle les reçut était petit et misérablement meublé. Jetant un coup d'œil autour de la minuscule salle à manger, Manfred nota les signes indiscutables auxquels se reconnaît un « garni ».

La jeune femme, après s'être retirée dans sa chambre pour ôter son chapeau, revint s'asseoir auprès de la table devant laquelle sur son invitation ils s'étaient eux-mêmes assis.

– Je me rends compte de mon incorrection, dit-elle avec un sourire bien timide, mais je suis persuadée que vous avez réellement l'intention de m'aider et j'éprouve la sensation curieuse que vous en avez la possibilité ! La police n'a point fait montre d'hostilité ni de mauvaise foi envers moi et le pauvre Jeff : ils nous ont été très secourables au contraire. J'imagine qu'ils soupçonnaient M. Stedland d'être un maître-chanteur et qu'ils espéraient que nous pourrions en fournir la preuve. Faute de cette dernière, ils n'avaient plus qu'à pousser l'accusation. Que vous dirai-je à présent ?

– L'histoire qui n'a pas été racontée devant le Tribunal, répliqua Manfred.

Elle demeura un moment silencieuse.

– Je m'en vais vous la dire, fit-elle enfin. Seul l'avocat de mon mari la connaît et j'ai idée qu'il était sceptique sur la véridicité. Et s'il est sceptique, ajouta-t-elle avec désespoir, comment pourrai-je arriver à vous convaincre ?

Les yeux pénétrants de Gonsalez étaient fixés sur les siens et ce fut lui qui répondit :

– Nous sommes déjà convaincus, madame Stow, et Manfred approuva.

De nouveau il y eut un arrêt. Elle éprouvait évidemment une certaine répugnance à entreprendre un récit qui, Manfred le devinait, pouvait tourner à sa confusion, ce qui fut précisément le cas.

– Lorsque j'étais plus jeune, commença-t-elle simplement, je me trouvais en pension dans le Sussex dans une grande école de filles qui comptait, je crois, plus de deux cents élèves. Je ne vais excuser aucun de mes actes, ajouta-t-elle vivement. Je tombai amoureuse d'un garçon : un garçon boucher, ma foi !... Cela semble abominable, n'est-ce pas ? Mais j'étais, vous comprenez, une enfant, une enfant très impressionnable. – oh ! je sais que cela semble horrible ; mais j'avais coutume de le rencontrer dans le jardin après la prière ; il sautait le mur pour ces rendez-vous et nous bavardions inlassablement, parfois durant une heure. Rien de plus en cette aventure qu'une simple idylle entre un garçon et une fillette, et je ne saurais expliquer au juste pourquoi je commis une telle folie.

– Mantegazza explique tout cela des plus aisément dans son *Étude de l'Attraction,* murmura Léon Gonsalez. Mais excusez-moi de vous avoir interrompue.

– C'était donc une amitié d'enfants, véritable culte de ma part, car j'en faisais une sorte de héros ; ce dut être d'ailleurs le plus gentil des garçons bouchers, fit-elle avec un nouveau sou-

rire, il ne m'offensa jamais par l'ombre d'une parole. Cette amitié prit fin au bout d'un mois ou deux et l'aventure en serait restée là si je n'avais commis la sottise d'écrire des lettres : lettres d'amour d'une stupidité bien ordinaire et parfaitement innocentes – ou du moins me semblaient-elles ainsi à l'époque. Aujourd'hui lorsque je les relis avec plus d'expérience, elles me coupent la respiration !

– Vous les avez, alors ? dit Manfred.

Elle secoua la tête.

– Quand je disais « les », je voulais dire « une » et encore n'en ai-je qu'une copie qui m'a été fournie par M. Stedland. La seule lettre n'ayant pas été détruite est tombée entre les mains de la mère du garçon qui la remit à la directrice ; et il en résulta une scène terrible : elle me menaça d'écrire à mes parents qui se trouvaient aux Indes ; mais sur ma promesse solennelle de couper court à cette liaison, l'affaire n'alla pas plus loin… J'ignore comment la lettre parvint aux mains de Stedland ; en fait, je n'avais jamais entendu parler de cet homme jusqu'à la semaine qui précéda mon mariage avec Jeff. Jeff avait économisé environ deux mille livres et nous envisagions le jour où serait célébré notre mariage quand la catastrophe survint. Une lettre dont le signataire – totalement inconnu ! – me priait d'aller le voir à son bureau, telle fut la façon dont j'entrai pour la première fois en relation avec cet odieux individu. Quel pouvait bien être le motif de cette convocation ? Ma curiosité n'allait pas tarder à être satisfaite ! Conformément à ses instructions, j'emportai sa lettre et me rendis du côté de Regent Street dans le petit bureau où il m'avait donné rendez-vous ; et là, après lui avoir remis sa lettre qu'il rangea soigneusement, j'eus bientôt l'explication fort claire de sa conduite !

Manfred hocha la tête.

– Il avait l'intention de vous vendre la lettre, déclara-t-il. Combien exigeait-il ?

– Deux mille livres ! Et voyez sa combinaison diabolique, ajouta la jeune femme avec véhémence. Il connaissait à un penny près le montant des économies de Jeff !

– Vous montra-t-il la lettre ?

Elle secoua la tête.

– Non, il m'en montra une reproduction photographique dont la lecture me glaça le sang, car je me rendais compte de tout ce qui pouvait être échafaudé sur une missive aussi parfaitement innocente. Que faire, sinon tout raconter à Jeff, puisque cet homme m'avait menacée d'en envoyer des fac-similé à tous nos amis et à l'oncle de Jeffrey qui avait désigné son neveu pour son seul héritier ? J'avais déjà raconté à Jeffrey tout ce qui s'était passé à l'école, grâce au ciel, ne craignant donc point ses soupçons. Jeff alla trouver M. Stedland et une scène orageuse se déroula probablement entre eux ; mais Stedland, malgré son âge est un homme très robuste et au cours de la lutte qui s'ensuivit, le pauvre Jeff eut le dessous. En fin de compte Jeffrey convint d'acheter la lettre deux mille livres à condition que Stedland en signerait le reçu sur un feuillet blanc de la lettre elle-même. Cela équivalait à la perte de toutes ses économies et à l'ajournement possible de notre mariage ; mais Jeffrey n'eut aucune hésitation sur la conduite à tenir. M. Stedland habite une grande maison près de Clapham Common…

– 184, Park View West, interrompit Manfred.

– Vous êtes donc au courant ? dit-elle avec surprise. Eh bien, c'était dans cette maison que Jeffrey devait venir exécuter le marché. M. Stedland, qui vit en la compagnie d'un seul serviteur, ouvrit lui-même la porte et conduisit Jeffrey au premier étage où il avait son cabinet. Mon mari, sans vouloir discuter inutilement, paya la somme demandée, selon les instructions de Stedland, en billets américains…

– Dont il est naturellement plus difficile de suivre la trace, expliqua Manfred.

– Une fois payé, Stedland sortit la lettre, écrivit le reçu sur la page blanche, et après avoir séché l'encre, la mit sous enveloppe et la tendit à mon mari. À son retour, Jeffrey en ouvrant l'enveloppe s'aperçut qu'elle contenait seulement une simple feuille de-papier blanc !

– Il l'avait roulé, dit Manfred.

– Ce fut l'expression même de Jeffrey, répondit la jeune femme. Jeffrey prit alors la décision de commettre cet acte de folie. Vous avez entendu parler des « Quatre Justiciers » ?

– J'en ai entendu parler, répliqua gravement Manfred.

– Mon mari a une grande foi en leurs méthodes et les admire beaucoup également, reprit-elle. Il a lu, je pense, tout ce qui a jamais été écrit sur leur compte. Une nuit, deux jours après notre mariage (car j'avais insisté pour l'épouser immédiatement), il vint vers moi :

– Grace, déclara-t-il, je m'en vais appliquer la méthode des Quatre à ce démon de Stedland.

Il m'exposa son plan. Ayant apparemment surveillé la maison, il savait qu'à l'exception du serviteur, l'homme dormait seul dans la maison et il avait conçu le moyen d'y pénétrer. Pauvre chéri, quel médiocre cambrioleur ! Mais vous avez entendu aujourd'hui exposer la façon dont il réussit à se faufiler dans la chambre de Stedland. Il espérait, je pense, effrayer l'homme avec son revolver.

Manfred secoua la tête.

– Stedland a conquis le titre de tireur d'élite en Afrique du Sud, dit-il tranquillement. C'est l'homme le plus sûr de son coup que je connaisse. Sans doute tint-il votre mari à sa merci avant que ce dernier eût pu seulement atteindre sa poche !

Elle fit un signe d'assentiment.

– Voilà l'histoire, conclut-elle simplement. Si vous pouvez venir en aide à Jeff, je prierai pour vous toute ma vie !

Manfred se leva lentement.

– Quelle folle tentative ! s'exclama-t-il. En premier lieu Stedland ne se soucierait point de conserver un document aussi compromettant dans sa maison alors qu'il la quitte six heures par jour. Il pourrait même l'avoir détruit, mais ce serait plutôt invraisemblable : préférant sans doute conserver la lettre pour un usage ultérieur, ce maître-chanteur avisé a dû envisager le moyen d'en tirer encore de l'argent. Si donc elle existe…

– Si elle existe… répéta-t-elle, tandis que ses lèvres tremblantes trahissaient la réaction intérieure.

– … Je la remettrai entre vos mains d'ici une semaine, et sur cette promesse Manfred la quitta.

————————————

C'est avec la satisfaction toute relative d'être sorti par la grand'porte que M. Noé Stedland avait quitté le Tribunal cet après-midi-là. Peu accessible à l'effroi, il n'était pas insensible aux impressions ; le ton des termes soigneusement pesés, employés par le juge lui avait semblé impliquer un blâme à son adresse. Sa sensibilité se bornait à enregistrer ce fait ; possesseur d'une fortune rondelette, il l'avait édifiée par morceaux – singulièrement gros parfois – en déployant des qualités que n'entravaient certes point la conscience ou le remords ; facteurs beaucoup trop impondérables ! Pour cet homme de haute taille, aux larges épaules et à la figure grise, la vie n'était qu'un jeu, dont Jeffrey Stow, contre lequel il ne nourrissait aucun ressentiment, se trouvait être le perdant.

Aussi songeait-il avec le plus grand calme à Stow qui, sous le costume du détenu, allait endurer des années de souffrances au fond d'une prison ; et cette vision mentale lui suggérait uniquement l'émotion du joueur qui considère avec une parfaite égalité d'âme la ruine de son adversaire...

Ayant regagné sa maison à façade étroite, il referma à double tour la porte derrière lui et, par un escalier pauvrement tapissé, grimpa jusqu'à son cabinet. Les fantômes de tous ceux dont il avait naufragé l'existence auraient dû se presser dans la pièce ; mais M. Stedland ne croyait pas aux fantômes. Après avoir frotté son doigt le long d'une table d'acajou et dûment constaté son état poussiéreux, il s'allongea sur sa chaise, un gros cigare entre ses dents aurifiées et il essaya alors de définir l'étrange sensation qu'il avait éprouvée au Tribunal ; ni le juge, ni l'attitude de l'avocat de la défense, ni même la perspective possible d'être blâmé par le monde n'étaient responsables de sa perturbation mentale ! Ce n'était certes pas non plus le sort du prisonnier, ni celui de la femme au visage pâle de ce dernier... Mais toujours est-il qu'il avait jeté malgré lui un regard inquiet par-dessus son épaule !

Il resta une demi-heure à fumer, puis la sonnette ayant tinté, il descendit l'escalier pour aller ouvrir la porte :

– Entrez Jope, dit-il en la refermant derrière le visiteur.

L'homme ainsi interpellé était sa créature et lui servait à la fois d'intendant et de commissionnaire.

– Descendez à la cave et remontez-moi une bouteille de whisky.

– Comment avez-vous trouvé ma déposition, patron ? demanda le sycophante avec un sourire affecté.

– Pas fameuse, grogna Stedland. Que diable vouliez-vous dire en déclarant que vous m'aviez entendu appeler au secours ?

– Je croyais, patron, faire tourner les choses un peu plus à son désavantage, répondit humblement Jope.

– Au secours ! ricana M. Stedland. Croyez-vous donc que j'aurais appelé au secours un gaillard de votre espèce ? Vous seriez, ma foi, bon à grand'chose ! Apportez-moi ce whisky !

Lorsque l'homme remonta avec une bouteille et un siphon, M. Stedland regardait pensivement par la fenêtre du côté d'un jardin étroit et mal entretenu que limitait un grand mur. Au delà, se trouvait un terrain sur lequel on avait entrepris la construction d'un petit bâtiment destiné à la fabrication des fusées, mais l'armistice était venu mettre fin aux fabrications d'État et depuis lors il faisait la désolation de M. Stedland à qui appartenait le terrain.

– Jope, demanda-t-il en se détournant tout à coup, aucune de nos connaissances ne se trouvait au tribunal, n'est-ce pas ?

– Non, M. Stedland, déclara l'homme en s'arrêtant surpris. Il n'y avait personne que je connaisse, sauf l'inspecteur...

– Laissez donc l'inspecteur, interrompit M. Stedland avec impatience. Il s'agit bien de ces gens-là ! Je voulais dire quelqu'un ayant des griefs contre nous ?

– Non, M. Stedland. Et quelle importance cela aurait-il eu ? demanda le valeureux Jope. Je crois que nous sommes de force à lutter contre n'importe lequel !

– Depuis combien de temps sommes-nous associés ? s'enquit Stedland, d'un ton désagréable, tout en se versant une rasade de whisky.

L'autre fit une grimace et laissa paraître un sourire conciliant.

– Voilà maintenant un certain temps que nous sommes ensemble, M. Stedland, répondit-il.

Stedland fit claquer ses lèvres et regarda de nouveau par la fenêtre.

– Oui, reprit-il au bout d'un instant, nous sommes ensemble depuis longtemps. En fait, vous auriez presque terminé votre peine, si j'avais été raconter à la police il y a sept ans ce que je savais sur votre compte.

L'homme tressaillit et changea de conversation. Un peu de réflexion lui eût fait comprendre que les sept ans de réclusion avaient été commués par Stedland en une servitude à vie, mais M. Jope ne voyait pas si loin !

– Rien pour la banque aujourd'hui, monsieur, demanda-t-il.

– Ne soyez donc pas si stupide, dit Stedland, la banque ferme à trois heures. Jope, fit-il en se tournant vers l'autre, vous coucherez dorénavant dans la cuisine.

– Dans la cuisine, monsieur ? répéta le serviteur étonné et Stedland fit un signe d'assentiment.

– Je ne veux plus courir le risque d'une visite nocturne, expliqua-t-il. Ce gaillard est arrivé sur moi à l'improviste et m'aurait abattu si je n'avais eu une arme sous la main. La cuisine est la seule pièce par où l'on peut pénétrer de l'extérieur et j'ai le pressentiment que quelque chose pourrait arriver.

– Mais il est en prison…

– Je ne parle pas de lui, grogna Stedland. Mettez votre lit dans la cuisine, avez-vous compris ?

– Il y a des courants d'air… commença Jope.

– Mettez votre lit dans la cuisine, rugit Stedland en lançant des regards enflammés sur l'homme.

– Certainement monsieur, s'empressa d'affirmer Jope.

Une fois seul, Stedland quitta son costume pour revêtir un vieux complet d'alpaga ; puis il ouvrit le coffre-fort d'où il tira un livre : c'était le relevé de son compte en banque dont l'étude lui était particulièrement douce. M. Stedland rêvait d'un rancho dans l'Amérique du Sud et d'une vie de bien-être et de tranquillité. Douze années d'un labeur acharné l'avaient rendu relativement riche ; il avait travaillé avec circonspection et patience, exploitant le chantage d'une manière tout à fait commerciale. Ses fonds étaient déposés dans l'une des meilleures banques privées, celle de sir William Molbury and C° Limited. La banque Molbury était réputée dans la Cité pour la discrétion et même le mystère qui entouraient les affaires de ses clients, circonstance convenant admirablement à M. Stedland qui pouvait avoir besoin de liquider son avoir dans un très court espace de temps.

La soirée et la nuit s'écoulèrent sans incident fâcheux, mais le lendemain matin, M. Jope en servant le thé à son maître, conta d'une voix un peu enrouée les tribulations que lui avait values une nuit glaciale.

– Couvrez-vous davantage, énonça brièvement Stedland.

Après avoir déjeuné, il partit pour son bureau de la Cité, laissant M. Jope diriger les opérations de la femme de ménage, aux yeux de laquelle il était chargé de faire ressortir plus spécialement les gages élevés qui lui étaient attribués, en même temps que la surabondance de bonnes servantes sur le marché et les déplorables suites pouvant résulter pour elle du mauvais entretien du cabinet de M. Stedland !

Vers onze heures ce matin-là, vint se présenter un gentleman respectable en chapeau de soie, apparemment d'un certain âge : M. Jope l'interviewa sur le palier.

– Je viens de l'agence de location de coffres-forts, déclara le visiteur.

– Quelle agence de location de coffres-forts ? demanda avec méfiance M. Jope.

– Celle de Fetter Lane, répliqua l'autre. Nous voudrions savoir si vous avez laissé vos clefs la dernière fois que vous êtes venu ?

Jope secoua la tête.

– Nous n'avons aucun coffre-fort en location, dit-il avec assurance et le patron n'est pas homme à laisser ses clefs !

– Alors j'ai dû me tromper de maison, fit en souriant le gentleman. N'est-ce point celle de M. Smithson ?

– Non, ce n'est pas ici, et Jope d'une manière peu gracieuse referma la porte au nez de l'importun.

Le visiteur après avoir fait quelques pas alla rejoindre un autre homme qui se tenait au coin de la rue.

– Ils n'ont pas de coffre-fort en location, Manfred, dit-il.

– Cela m'aurait d'ailleurs étonné, fit le plus grand. En fait j'étais presque certain qu'il devait garder tous ses papiers à la banque. Vous avez vu Jope, l'homme en question, je suppose ?

– Oui, répondit Gonsalez d'un air rêveur. Un visage intéressant : menton faible, mais oreilles tout à fait normales ; les os frontaux présentent une inclinaison irrégulière en arrière et la tête, autant que j'aie pu l'examiner, est nettement oxycéphale.

– Pauvre Jope, dit Manfred sans sourire. Et maintenant, Léon, nous allons consacrer, vous et moi, toute notre attention au temps : il nous arrive du golfe de Gascogne un anticyclone dont les effets se font déjà sentir à Eastbourne. S'il gagne Londres nous aurons d'ici trois jours de bonnes nouvelles pour Mme Stow.

– Je suppose, dit Gonsalez tandis qu'ils regagnaient leurs quartiers de Jermyn Street, je suppose qu'il est impossible d'attaquer ce gaillard ?

Manfred secoua la tête.

– Je ne désire pas mourir, affirma-t-il, et c'est certainement ce qui m'arriverait, car Noé Stedland est vraiment trop bon tireur !

La prophétie de Manfred s'accomplit deux jours plus tard lorsque Londres ressentit les effets de l'anticyclone et qu'un mince brouillard jaune tomba sur la ville ; il se leva l'après-midi à la grande satisfaction de Manfred, sans paraître vouloir se dissiper avant la tombée de la nuit.

Le bureau de M. Stedland, sis dans Regent Street, était petit mais confortablement meublé. Sur la porte vitrée on pouvait lire l'inscription magique : « Prêt d'argent », car Stedland exerçait ouvertement le profitable métier d'usurier ; et les découvertes de l'usurier Stedland étaient exploitées par le maître-chanteur Stedland, si bien qu'il n'était pas rare à M. Stedland de prêter à intérêt très élevé de l'argent destiné à sa propre poche. De cette manière, il pouvait tenir doublement ses victimes…

Cet après-midi-là vers deux heures et demie, son commis lui annonça un visiteur.

– Homme ou femme ?

– Un homme, monsieur, répondit le commis. Je crois qu'il vient de la banque Molbury.

– Le connaissez-vous ? demanda Stedland.

– Non, monsieur, mais il est déjà venu hier pendant votre absence demander si vous aviez reçu le bordereau de la banque.

M. Stedland prit un cigare dans une boîte sur la table et l'alluma.

– Faites-le entrer, ordonna-t-il, s'attendant simplement à apprendre qu'un de ses clients avait émis un chèque sans provision.

L'homme ainsi introduit paraissait en proie à la plus vive agitation ; il referma la porte derrière lui et resta debout en tortillant nerveusement son chapeau entre ses doigts.

– Asseyez-vous, dit Stedland. Prenez un cigare, monsieur...

– Curtis, monsieur, expliqua l'autre d'une voix rauque. Merci, monsieur, je ne fume pas.

– Que désirez-vous ? demanda Stedland.

– Je voudrais avoir quelques minutes d'entretien avec vous, monsieur, mais confidentiellement... Et il jeta un regard d'appréhension du côté de la cloison vitrée qui séparait le bureau de M. Stedland de l'étroit réduit où travaillaient ses commis.

– Ne craignez rien, répondit plaisamment Stedland. Cette cloison ne laisse filtrer aucun bruit. Quel ennui avez-vous ?

Il pressentait un embarras d'argent temporaire ; et un employé de banque dans l'embarras pouvait devenir plus tard un précieux auxiliaire !

– Je ne sais vraiment de quelle façon commencer, M. Stedland, balbutia l'homme en s'asseyant sur le rebord d'une chaise. C'est une histoire terrible, terrible... et son visage se contracta.

Stedland était familiarisé avec ces « terribles » histoires ; quelquefois le visiteur, sous le coup de poursuites, voulait cacher sa situation à ses patrons... ou bien la confession était plus sérieuse : argent perdu au jeu et tentative désespérée de la dernière heure pour combler un déficit financier...

– Contez-moi cela, fit-il. Il ne faut pas vous gêner avec moi !

Mais c'était là vanterie un peu prématurée.

– Il s'agit de mon frère John Curtis, caissier depuis vingt ans, monsieur, reprit nerveusement l'homme. J'ignorais totalement au milieu de quelles difficultés il se débattait, mais il jouait à la Bourse et vient seulement de tout m'avouer. Son sort m'afflige terriblement, monsieur, je crains le suicide, tellement ses nerfs sont détraqués !

– Mais qu'a-t-il donc fait ? demanda Stedland avec impatience.

– Il a volé la banque, monsieur, répondit l'homme d'une voix étouffée. Deux ans plus tôt, cela aurait pu s'arranger, mais maintenant que les affaires marchent si mal et que nous avons tant de peine à établir un bilan plausible, je frémis en songeant à ce qui va se passer !

– Combien a-t-il volé à la banque ? demanda vivement Stedland.

– Cent cinquante mille livres.

La réponse fit bondir Stedland :

– Cent cinquante mille livres ? répéta-t-il, incrédule.

– Oui, monsieur. J'avais pensé que vous pourriez intervenir en sa faveur ; vous êtes l'un des clients dont on fait le plus de cas à la banque !

– Intervenir en sa faveur ! s'exclama Stedland. Mais il reprit soudain son sang-froid : envisageant la situation avec promptitude, il en supputa immédiatement toutes les conséquences.

Il regarda l'horloge : elle marquait trois heures moins le quart.

– Y a-t-il à la banque une personne quelconque au courant ?

– Pas encore, monsieur, mais je considère comme mon devoir d'aller raconter la tragique histoire au directeur général. Après la fermeture de la banque cet après-midi, j'irai lui demander un entretien particulier et...

– Retournez-vous à la banque à présent ? demanda Stedland.

– Oui, monsieur, répondit l'homme avec surprise.

– Écoutez-moi, mon ami.

Le visage gris de Stedland se tendit davantage. Tirant son portefeuille, il en sortit deux billets.

– Voici deux billets de cinquante livres, dit-il. Prenez-les et rentrez chez vous.

– Mais je suis obligé d'aller à la banque, monsieur. Ils s'étonneront...

– Ne vous occupez pas de leur étonnement, interrompit Stedland. Vous aurez une fort bonne excuse quand la vérité sera connue. Acceptez-vous ?

L'homme prit l'argent à contre-cœur.

– Je ne sais pas tout à fait ce que vous...

– Ne vous occupez pas de ce que je veux faire, coupa net Stedland. Contentez-vous de fermer la bouche et de rentrer chez vous. Comprenez-vous l'anglais ?

– Oui, monsieur, fit Curtis en tremblant.

Cinq minutes plus tard, M. Stedland franchissait les portes de la banque Molbury et se dirigeait tout droit vers le guichet de la caisse. Un grand calme régnait dans l'établissement et le caissier, qui connaissait Stedland, s'empressa vers lui en souriant.

« Ignorant le terrible destin qui les menace ; les petites victimes folâtrent... », se dit Stedland en lui-même ; c'était une de ses citations favorites et il s'en était déjà servi en maintes circonstances appropriées.

Il tendit un papier dont l'examen fit sourciller le caissier.

– C'est, ma foi, presque le solde de votre compte, M. Stedland, dit-il.

Stedland acquiesça.

– Oui, je suis obligé de partir immédiatement pour l'étranger, expliqua-t-il. Comme je ne serai pas de retour avant deux ans, je laisse seulement de quoi conserver mon compte courant.

Chez Molbury, c'était un principe de ne jamais discuter en de telles circonstances.

– Vous reprenez alors votre cassette ? demanda poliment le caissier.

– S'il vous plaît, répondit M. Noé Stedland.

Si la banque était mise sous séquestre, il ne tenait nullement à ce que des étrangers allassent fourrer le nez dans la cassette qu'il avait déposée à la banque et dont il augmentait de temps à autre le contenu.

Dix minutes plus tard, avec cent mille livres dans ses poches, tenant une cassette d'une main tandis que l'autre s'appuyait contre la poche du revolver (car il ne laissait rien au hasard), M. Stedland remontait dans le taxi qui attendait dans

la rue. Le brouillard s'était dissipé et le soleil brillait à Clapham lorsqu'il arriva à destination.

Grimpant droit à son cabinet, il verrouilla la porte et ouvrit la serrure du petite coffre-fort : il y introduisit la cassette et deux épaisses liasses de billets de banque et le referma. Puis il sonna le fidèle Jope, après avoir déverrouillé la porte.

– Avons-nous un autre lit de camp dans la maison ? demanda-t-il.

– Oui, monsieur, répondit Jope.

– Eh bien, montez-le. Je vais dormir ce soir dans mon cabinet.

– Y a-t-il du grabuge, monsieur ?

– Ne posez donc pas de questions oiseuses. Faites ce que l'on vous dit.

Le lendemain, pensait-il, il trouverait un endroit plus sûr pour y déposer ses trésors. Il passa la soirée dans son cabinet et s'étendit sur son lit de camp, un revolver à portée de la main, dans l'intention de se reposer sans dormir : car M. Stedland était un homme circonspect. Malgré son dessein de se passer de sommeil pour une nuit, il était en train de s'assoupir lorsqu'un bruit extérieur le fit sursauter.

Le bruit familier des pompes à incendie retentissait dans la rue, car il distingua le halètement des moteurs au milieu du brouhaha. Ayant reniflé, il perçut une forte odeur de brûlé, tandis que ses yeux entrevoyaient au plafond une lueur vacillante ; il sauta alors du lit pour en découvrir la cause, ce qui ne fut pas long : la fabrique de fusées était en train de brûler joyeusement, et il aperçut les pompiers à l'œuvre braquant un tuyau. M. Stedland se permit un sourire : cet inoffensif incendie allait lui rapporter de l'argent !

Il entendit alors du bruit dans le hall ; une voix grave criait un ordre... Il écouta Jope parlementer et alla tourner la clef dans la serrure. Des lumières jetaient leur clarté dans le hall et l'escalier ; se penchant par dessus la rampe, il aperçut Jope, qui, vêtu seulement d'un pyjama et d'un manteau, discutait en tremblant avec un pompier casqué.

– Je n'y puis rien, déclarait ce dernier. J'ai ordre de faire passer un tuyau à travers une de ces maisons et la vôtre peut aussi bien faire l'affaire.

M. Stedland n'éprouvait nullement le désir de voir installer un tuyau dans sa maison et il pensa aussitôt à un argument de nature à détourner l'obstacle.

– Montez un instant, s'écria-t-il. Je voudrais parler à un de ces pompiers.

D'un pas alourdi par les bottes, le pompier grimpa les marches :

– Je regrette, expliqua l'homme, impressionnant sous l'étincellement du cuivre, mais je dois placer mon tuyau...

– Attendez une minute, mon ami, interrompit M. Stedland en souriant. Je crois que vous allez très bien me comprendre... Il ne manque pas de maisons dans cette rue, n'est-ce pas ? Entrez donc !

Et il fit quelques pas dans sa chambre.

Le pompier qui avait suivi, le regarda ouvrir le coffre-fort :

– J'aurais cru l'opération plus difficile ! s'exclama-t-il.

Stedland eut un haut-le-corps.

– Haut les mains ! cria le pompier, et si vous bougez vous êtes perdu, Noé ! Je pourrais vous tuer aussi facilement que je vous parle.

Noé Stedland vit alors que, sous l'ombre du casque, le visage de l'homme était recouvert d'un masque noir.

– Qui... qui êtes-vous ? demanda-t-il d'une voix rauque.

– Je suis l'un des Quatre Justiciers si honnis dont on annonça trop prématurément la disparition ! La mort est ma panacée favorite pour tous les maux...

————————————

À neuf heures du matin, M. Noé Stedland était encore assis à table, se rongeant les ongles devant un breakfast froid auquel il n'avait point touché.

M. Jope s'avança vers lui pour commenter en gémissant les désastreuses nouvelles, mais il fut interrompu par l'inspecteur principal Holloway, flanqué d'un de ses subordonnés, qui avaient accompagné le serviteur dans la chambre.

– Vous venez faire un petit tour de promenade avec moi, Stedland ? demanda joyeusement l'inspecteur.

Et Stedland se leva péniblement.

– De quoi suis-je accusé ? fit-il avec difficulté.

– De chantage, répliqua l'officier. Nous tenons en mains les preuves suffisantes pour vous faire pendre – reçues par messager spécial. Vous vous êtes conduit d'une manière vraiment trop vile envers Stow !

Pendant que M. Stedland enfilait son veston, l'inspecteur demanda :

– Qui est-ce qui vous a livré ?

M. Stedland ne fit aucune réponse. Avant de s'évanouir dans le brouillard de la rue, Manfred avait prononcé certaines paroles décisives :

– Si nous avions voulu vous tuer, l'homme qui s'était présenté sous le nom de Curtis aurait pu s'en acquitter cet après-midi tandis que nous spéculions sur votre astuce ; nous pouvions vous abattre aussi facilement que nous avons mis le feu à la fabrique. Et si vous glissez jamais un mot des « Quatre Justiciers » à la police, nous vous tuerons, fussiez-vous même gardé à Pentonville par un régiment !

Et M. Stedland savait pertinemment que son ennemi disait vrai. Aussi garda-t-il le silence, là comme au banc des prévenus à Old Bailey, et il s'achemina vers la réclusion sans avoir parlé.

II

L’HOMME AUX GROSSES CANINES

– L’assassinat, mon cher Manfred, est le plus fortuit des crimes, déclara Léon Gonsalez en ôtant ses grosses lunettes d’écaille et en regardant de l’autre côté de la table du breakfast avec ce singulier air de conviction qui réjouissait toujours le noble esprit présidant aux opérations des « Quatre Justiciers ».

– Poiccart affirmait volontiers que l’assassinat était une expression tangible de l’hystérie, fit-il en souriant, mais pourquoi tenir à table d’aussi horribles propos ?

Gonsalez remit ses lunettes et se replongea apparemment dans l’étude du journal du matin. Involontairement il n’avait pas pris garde à la question, l’esprit à tel point absorbé par ses réflexions – comme George Manfred le savait d’ailleurs – qu’il n’avait pas entendu et ne lisait pas non plus le journal. Il reprit alors :

– Quatre-vingts pour cent des hommes accusés d’assassinat comparaissent devant une juridiction criminelle pour la première fois ; les assassins ne se recrutent donc point dans la classe des criminels – je parle évidemment de l’assassin anglo-saxon. Les classes de criminels latins et tudesques fournissent soixante pour cent des assassins en France et en Italie et

dans les pays germaniques. Ce sont des gens passionnants, George, oui, passionnants !

L'enthousiasme éclaira son visage et George Manfred le considéra avec amusement.

– Je n'ai jamais été capable de considérer avec autant de détachement ces messieurs, remarqua-t-il. Ils me font, à moi, complètement horreur, car l'assassinat n'est-il point le summum de l'injustice ? demanda-t-il.

– Je le suppose, répondit Gonsalez d'un air distrait.

– Qui vous a donc suggéré un tel enchaînement d'idées ? demanda Manfred en pliant sa serviette.

– J'ai rencontré hier soir un véritable type d'assassin, répondit l'autre avec calme. Il m'a demandé une allumette et remercié d'un sourire lorsque je la lui eus offerte. Une rangée de dents parfaites, mon cher George, parfaites... sauf...

– Sauf ?

– Les canines qui étaient d'une longueur et d'une largeur anormales ; avec cela des yeux profondément enfoncés et un visage anamorphe : ce dernier indice ne révèle pas nécessairement un criminel.

– Voilà qui répond plutôt à la description d'un ogre ! fit Manfred.

Gonsalez se hâta de corriger l'impression :

– Il avait, au contraire, tout à fait bonne mine. Seul un initié pouvait discerner l'irrégularité du visage. Oh ! non, il était fort présentable !

Il expliqua les circonstances de la rencontre : dans un concert où il s'était rendu la veille au soir, non qu'il aimât la musique, mais parce qu'il désirait en étudier les effets sur certaines

catégories de gens, – il en avait rapporté une série de hiéroglyphes griffonnés sur son programme et s'était appliqué ensuite pendant la moitié de la nuit à mettre en ordre ses notes.

– C'est le fils du professeur Tableman ; il n'est pas en bons termes avec son père qui désapprouve apparemment la fiancée dont il a fait choix, et il déteste son cousin, ajouta Gonsalez simplement.

Manfred rit tout haut.

– Comme vous êtes drôle ! Et vous a-t-il raconté tout cela de son propre mouvement ou bien l'avez-vous hypnotisé pour obtenir des renseignements ? Vous ne m'avez pas demandé ce que j'ai fait hier soir.

Gonsalez, l'air pensif, était en train d'allumer lentement une cigarette.

– D'une taille imposante, il a presque deux mètres de haut, exactement six pieds deux pouces, avec des épaules comme cela : et il prit sa cigarette d'une main et l'allumette enflammée de l'autre pour indiquer la carrure du jeune homme. Ses mains sont grosses et fortes et il joue au football à l'Union des hôpitaux. Je vous demande pardon, Manfred ; où avez-vous été hier soir ?

– À Scotland Yard, répondit Manfred ; mais s'il s'attendait à produire un certain effet, il dut être désappointé. Connaissant son Léon, il ne comptait probablement pas sur ce résultat.

– Intéressant bâtiment, fit Gonsalez. L'architecte aurait dû orienter au sud la façade ouest, bien que ses entrées dérobées s'harmonisent avec son caractère. Vous n'avez eu aucune difficulté à vous y faire des amis ?

– Aucune. La part que j'ai prise à l'élaboration du Code criminel espagnol et ma monographie sur la dactyloscopie m'ont fait admettre auprès du chef.

On connaissait Manfred à Londres sous le nom de « Señor Fuentes », éminent criminologiste, et pour jouer leurs rôles de savants espagnols, les deux hommes possédaient des lettres de créance parfaitement en règle établies par le ministre de la Justice espagnole. Manfred avait résidé de longues années en Espagne ; Gonsalez était né dans ce pays et le troisième d'entre les fameux quatre (il n'y avait plus de quatrième depuis vingt ans), le vaillant et paisible Poiccart, quittait rarement son grand jardin de Cordoue.

C'est à lui que fit allusion Léon Gonsalez.

– Vous devriez écrire tout cela à notre cher ami Poiccart, dit-il, voilà qui l'intéresserait. J'ai reçu ce matin une lettre de lui : deux nouvelles portées de petits cochons sont venues enrichir son établissement et ses orangers sont en fleurs.

Il eut un petit rire intérieur, puis soudain devint sérieux.

– Ces policiers vous ont serré sur leur cœur ?

Manfred acquiesça.

– Ils sont d'une amabilité charmante. Nous déjeunerons demain avec l'un des commissaires adjoints, M. Reginald Fare. Les méthodes policières anglaises ont fait d'immenses progrès depuis notre dernier séjour à Londres, Léon. Le service des empreintes digitales montre une activité remarquable grâce à l'habileté de son nouveau personnel.

– Ils nous pendront bientôt ! s'exclama gaiement Léon.

– Je ne crois pas ! répliqua son compagnon.

————————————

Le lunch qui eut lieu au Ritz-Carlton représentait surtout pour Gonsalez, un devoir des plus agréables à remplir. M. Fare, le commissaire, joignait à ses qualités de parfait gentleman celle

de l'homme de science. Aussi les théories et observations de Marro, Lombroso, Fere, Mantegazza et Ellis volaient-elles de l'un à l'autre en travers de la table :

– Pour le criminel d'habitude, le monde est tour à tour une immense prison et une fête à tout casser, déclara Fare. Cette comparaison remonte bien à un siècle ! Le criminel ordinaire ne donne pas grand mal ; c'est lorsqu'on a affaire à la classe non criminelle, assassins, auteurs occasionnels de détournements...

– Exactement ! s'écria Gonsalez. Je prétends que...

Mais il ne put exprimer son opinion, car un domestique venait de remettre une enveloppe au commissaire et ce dernier s'excusa d'interrompre Gonsalez pour en lire le contenu.

– Hum ! Quelle curieuse coïncidence !

Et il regarda pensivement Manfred.

– Vous manifestiez l'autre soir votre vif désir d'assister de près aux opérations de Scotland Yard, et je vous promis alors de vous faire profiter de la première occasion qui se présenterait : eh bien, le moment est venu !

Ayant fait signe au garçon, il régla l'addition avant de reprendre la parole.

– Je ne dédaignerai pas de mettre à contribution votre vieille expérience, continua-t-il, car nous aurons probablement besoin de tous les concours possibles pour cette affaire-là.

– De quoi s'agit-il ? demanda Manfred tandis que l'automobile du commissaire s'engageait dans la file de voitures de Hyde Park Corner.

– Un homme vient d'être trouvé mort dans les circonstances les plus singulières, expliqua le commissaire. Il s'agit d'un certain professeur Tableman qui occupait une situation as-

sez en vue dans le monde scientifique – vous connaissez probablement ce nom.

– Tableman ? fit Gonsalez en ouvrant de grands yeux. Ah ! c'est vraiment extraordinaire ! Vous parliez de coïncidences, M. Fare, en voici une autre.

Et il relata sa rencontre avec le fils du professeur la nuit précédente.

– Personnellement, continua Gonsalez, je considère toutes les coïncidences comme rentrant dans l'ordre normal des choses. Si vous recevez une note à payer, une coïncidence voudra que vous en receviez plusieurs autres le même jour, de même que si un chèque vous parvient par le premier courrier, un autre vous parviendra à votre deuxième ou troisième courrier. Quelque jour j'entreprendrai l'investigation de ce phénomène.

– Le professeur Tableman habite à Chelsea dans une maison achetée à un artiste il y a plusieurs années et dont il a converti l'atelier en laboratoire. Il était chargé du cours de physique et chimie à l'Université de Bloomsbury, expliqua Fare, inutilement d'ailleurs, car Manfred se trouvait au courant. Et c'était aussi un homme assez riche.

– Je connaissais le professeur et j'avais dîné avec lui, il y a environ un mois, ajouta-t-il, il avait eu des ennuis avec son fils. Tableman était un vieillard absolu et inflexible, un de ces types de chrétiens qui adorent les personnages historiques de l'Ancien Testament, sans jamais pouvoir apparemment aller jusqu'au Nouveau.

Ils étaient arrivés devant la maison, belle construction moderne s'élevant dans l'une des rues qui donnent sur King's Road ; la nouvelle de la tragédie ne semblait pas avoir filtré au dehors, car la foule malsaine qui s'assemble habituellement en de telles occasions était absente. Un détective les attendait ; il

conduisit le commissaire le long d'un passage couvert à côté de la maison qui, par les degrés d'un perron, aboutissait directement à l'atelier. La pièce n'avait rien d'anormal sauf un éclairage intense, car une immense baie ouvrait entièrement l'un des murs et le toit incliné était également vitré. De larges bancs couraient tout le long des deux murs et une grande table occupait le centre de la pièce ; ces meubles étaient complètement recouverts d'appareils, tandis que deux longues planches au-dessus des bancs supportaient une multitude de bouteille et récipients contenant apparemment des produits chimiques.

Un jeune homme de bonne mine et au visage triste se leva d'une chaise comme ils entraient.

– Je suis John Munsey, déclara-t-il, le neveu du professeur. Vous vous souvenez de moi, M. Fare ? J'aidais mon oncle dans ses expériences.

Fare secoua la tête. Ses yeux s'étaient fixés sur le corps qui gisait à terre, entre la table et le banc.

– Je n'ai pas changé le professeur de place, dit le jeune homme à voix basse. Les détectives l'ont légèrement remué pour aider le docteur à pratiquer son examen, mais on l'a laissé à peu près à l'endroit où il était tombé.

Le corps apparaissait comme celui d'un vieillard, grand et maigre, dont la figure grise exprimait une angoisse et une terreur indéniables.

– Cela semble un cas de strangulation, remarqua Fare. N'a-t-on trouvé aucune trace de cordes ?

– Non, monsieur, répliqua le jeune homme. Ce fut ce qu'envisagèrent tout de suite les détectives et nous avons fait de minutieuses recherches dans le laboratoire.

Gonsalez s'était agenouillé auprès du corps, examinant impassiblement le cou décharné. Autour de la gorge s'étendait une

marque bleue d'environ quatre pouces de profondeur ; il crut qu'elle provenait d'un bandage fait d'une matière diaphane, mais en regardant de plus près il s'aperçut que c'était simplement la décoloration de la peau. Ses yeux perçants fouillèrent alors la table, près de laquelle le professeur était tombé.

– Qu'est-ce que cela ? demanda-t-il en désignant une petite bouteille verte à côté de laquelle il y avait un verre vide.

– C'est une bouteille de crème de menthe, répondit le jeune homme ; mon oncle avait l'habitude d'en prendre un verre avant de se retirer.

– Vous permettez ? demanda Léon.

Et Fare approuva d'un signe.

Gonsalez ramassa le verre et le sentit, puis l'exposa à la lumière.

– Ce verre n'a point servi hier soir, car le professeur a été tué avant d'avoir bu, dit le commissaire. Je voudrais bien apprendre de votre bouche ce qui s'est passé, M. Munsey. Vous couchez sur les lieux, je présume ?

Après avoir donné quelques instructions aux détectives, le commissaire suivit le jeune homme dans une pièce qui était sans doute la bibliothèque du feu professeur.

– J'étais l'assistant de mon oncle et son secrétaire depuis trois ans, raconta-t-il, et nous avons toujours vécu dans les termes les plus affectueux. Mon oncle passait habituellement la matinée dans sa bibliothèque et tout l'après-midi dans son laboratoire ou bien à l'Université ; et il consacrait invariablement à ses expériences les heures entre le souper et l'heure du coucher.

– Dînait-il chez lui ? demanda Fare.

– Invariablement, répondit M. Munsey, sauf les soirs où il devait se rendre à un cours ou bien à la séance d'une des socié-

tés dont il faisait partie, et en ce cas, il dînait au Club de la Royal Society dans Saint-James's Street.

– Mon oncle, vous le savez probablement, M. Fare, avait eu de sérieux ennuis avec son fils, Stephen Tableman, mon cousin et très bon ami. J'ai fait tout ce que j'ai pu pour les réconcilier et, lorsqu'il y a un an mon oncle m'eut prié de venir dans cette même pièce et m'eut déclaré qu'il avait modifié les clauses de son testament et me laissait tout ce qu'il possédait, déshéritant complètement son fils, j'en conçus une grande douleur. J'allai immédiatement trouver Stephen et le suppliai de se réconcilier sans perdre de temps avec le vieillard. Stephen éclata de rire en disant qu'il ne se souciait guère de l'argent du professeur ; plutôt que de renoncer à miss Faber (car c'était le motif de la querelle), il se contenterait pour vivre des petites rentes laissées par sa mère. Retournant auprès du professeur, j'insistai pour le faire coucher à nouveau Stephen sur son testament. J'admets, et il sourit à demi, que j'étais fort heureux de recevoir un petit legs de sa part. Je poursuis les mêmes buts scientifiques que ceux du professeur et j'ai l'ambition de continuer son œuvre. Mais le professeur ne voulut point obéir à mes suggestions ; il tempêta contre moi et je jugeai plus sage de ne pas insister. Néanmoins, je ne perdais pas de vue l'occasion de dire un mot en faveur de Stephen et, la semaine dernière, profitant d'un moment de bonne humeur du professeur, je soulevai à nouveau la question et il accepta de voir Stephen. Ils se rencontrèrent dans le laboratoire ; je n'étais pas présent, mais je crois qu'il se passa une scène terrible. Lorsque je rentrai, Stephen avait disparu et M. Tableman était livide de rage. Apparemment il avait dû insister à nouveau pour que Stephen renonçât à sa fiancée et Stephen avait refusé net.

– Par où Stephen arriva-t-il au laboratoire ? demanda Gonsalez. Puis-je poser cette question, M. Fare ?

Le commissaire fit un signe d'assentiment.

– Il était entré par le passage. Très peu de gens parmi ceux qui viennent ici pour affaires purement scientifiques pénètrent par la maison.

– Alors l'accès du laboratoire est possible à toute heure ?

– Jusqu'à la nuit, mais alors la porte est fermée à clef, répondit le jeune homme. Mon oncle, voyez-vous, faisait habituellement une petite promenade avant d'aller au lit et il préférait se servir de cette entrée.

– La porte était-elle fermée à clef hier soir ?

John Munsey secoua la tête.

– Non, dit-il tranquillement. C'est l'une des premières choses dont je me suis rendu compte. La porte était ouverte et entrebâillée ; c'est plutôt une grille de fer qu'une véritable porte, comme vous l'avez probablement observé.

– Continuez, approuva M. Fare.

– Eh bien, le professeur se calma peu à peu et pendant deux ou trois jours demeura très pensif et un peu triste, me sembla-t-il. Lundi – quel jour sommes-nous ? Jeudi ? – oui, ce fut lundi qu'il m'appela : « John, parlons un peu de Stephen ; croyez-vous que je l'ai traité trop durement ? » – « Je crois que vous n'avez pas été très raisonnable, mon oncle, rétorquai-je. » – « Vous avez peut-être raison, répliqua-t-il. Il faut que ce soit une jeune fille vraiment méritante pour que Stephen risque la pauvreté par amour pour elle ! » L'occasion tant souhaitée s'était enfin présentée et je crois avoir défendu la cause de Stephen avec une éloquence qu'il eût louée. Enfin de compte, le vieillard faiblit et télégraphia à Stephen de venir le voir hier soir. Le professeur a dû se faire violence pour vaincre ses objections à l'encontre de miss Faber ; c'était un fanatique sur la question de l'hérédité...

– L'hérédité ? interrompit vivement Manfred. Qu'y avait-il contre miss Faber ?

– Je ne sais pas, fit l'autre en haussant les épaules, mais le professeur avait entendu dire que son père était mort dans un asile d'intempérants ; je crois ces rumeurs d'ailleurs sans fondement.

– Que s'est-il passé la nuit dernière ? demanda Fare.

– Je suppose que Stephen est venu, répondit Munsey. Je me tins soigneusement à l'écart : en fait, je m'étais retiré dans ma chambre pour y mettre à jour ma correspondance. Je descendis l'escalier vers onze heures et demie, mais le professeur n'était pas rentré. De cette fenêtre on peut distinguer le mur du laboratoire, et comme ce dernier était encore éclairé, je crus que l'entretien du professeur se prolongeait et, augurant les meilleurs résultats de cette entrevue, j'allai me coucher. En règle générale, je me couche plus tôt, mais j'allais très souvent au lit sans avoir même dit bonsoir au professeur.

La femme de charge me réveilla à huit heures du matin en m'apprenant que le professeur ne se trouvait pas dans sa chambre ; cela n'était pas non plus anormal, car le professeur travaillait quelquefois très tard dans son laboratoire et se jetait alors sur un fauteuil où il s'endormait : je m'étais efforcé avec une fermeté respectueuse de lui faire perdre cette habitude, mais il n'était pas homme à souffrir patiemment les critiques.

– Je revêtis ma robe de chambre, enfilai mes pantoufles, et me dirigeai vers le laboratoire auquel on accède, comme vous savez, par le passage que nous avons emprunté. Ce fut alors que je le découvris gisant absolument mort sur le plancher.

– La porte du laboratoire était-elle ouverte ? demanda Gonsalez.

– Elle était entrebâillée.

– Et la grille se trouvait aussi entrebâillée ?

Munsey fit un signe d'assentiment.

– Vous n'avez entendu aucun bruit de querelle ?

– Aucun.

On frappa à la porte et Munsey alla ouvrir.

– C'est Stephen, dit-il.

Et une seconde plus tard Stephen Tableman, escorté de deux détectives, entrait dans la chambre. Son visage plein était pâle et tandis qu'il accueillait son cousin avec un petit sourire, Manfred vit ses extraordinaires « canines » dont la grosseur lui donnait un air de cruauté. Les autres dents contrastaient avec ces crocs pointus si anormaux.

Stephen Tableman était un jeune géant et, en observant la dimension de ses mains, Manfred se mordit pensivement les lèvres.

– Vous avez appris la triste nouvelle, M. Tableman ?

– Oui, monsieur, répondit Stephen d'une voix tremblante. Puis-je voir mon père ?

– Dans un instant, dit Fare, et sa voix se fit dure. Je désirerais savoir à quel moment vous avez vu votre père pour la dernière fois.

– Je l'ai vu vivant hier soir, déclara rapidement Stephen Tableman. Il m'avait donné rendez-vous dans son laboratoire et nous parlâmes longuement.

– Combien de temps êtes-vous resté avec lui ?

– Environ deux heures, autant que j'aie pu m'en rendre compte.

– La conversation prit-elle une tournure amicale ?

– Très amicale, fit Stephen avec force. Pour la première fois depuis plus d'un an…

Il hésita.

– Nous avons abordé raisonnablement la discussion d'un certain sujet.

– … qui était votre fiancée, miss Faber ?

Stephen regarda l'interrogateur avec assurance.

– C'est cela même, M. Fare, répliqua-t-il tranquillement.

– La discussion porta-t-elle sur d'autres questions ?

– Nous avons parlé d'argent, reprit-il. Mon père m'avait coupé toute pension et je me trouvais plutôt à court : en fait mon compte en banque était épuisé et il me promit d'arranger cela, m'entretenant également de l'avenir.

– À propos de son testament ?

– Oui, monsieur, il parla d'en modifier les clauses.

Regardant alors Munsey en souriant à nouveau :

– Mon cousin a défendu opiniâtrement ma cause, et je ne saurais trop le remercier de sa loyauté à mon égard en cette période douloureuse, insista-t-il.

– Quand vous avez quitté le laboratoire, êtes-vous sorti par la porte latérale ?

Stephen approuva de la tête.

– Et avez-vous refermé la porte derrière vous ?

– Mon père la referma, répondit-il. Je me souviens parfaitement d'avoir entendu le bruit de la serrure tandis que je remontais le passage.

– La porte peut-elle s'ouvrir de l'extérieur ?

– Oui, dit Stephen, sa serrure ne comporte qu'une clef en la possession de mon père ; je ne crois pas me tromper, n'est-ce pas, John ?

John Munsey fit un signe d'assentiment.

– De telle sorte que, s'il a refermé la porte derrière vous, elle ne pouvait être rouverte que par quelqu'un se trouvant dans le laboratoire – lui-même par exemple ?

Stephen parut embarrassé.

– Je ne comprends pas très bien ce que veulent dire ces questions, fit-il. Le détective m'a appris la mort de mon père : comment est-elle survenue ?

– Je crois qu'il a été étranglé, répondit tranquillement Fare, et le jeune homme recula d'un pas.

– Étranglé ! murmura-t-il. Mais il n'avait pas un ennemi au monde !

– C'est ce que nous éclaircirons.

La voix de Fare avait pris la sécheresse de celle d'un homme d'affaires.

– Vous pouvez à présent disposer, M. Tableman.

Après une minute d'hésitation, le gros garçon s'élança vers la porte qui conduisait au laboratoire. Il revint au bout d'un quart d'heure, le visage couvert d'une pâleur mortelle.

– Horrible ! horrible ! murmura-t-il. Mon pauvre père !

– Vous allez être bientôt reçu docteur, M. Tableman ? Vous appartenez, je crois, à l'hôpital du Middlesex ?... reprit Fare. Êtes-vous d'avis avec moi que votre père a été étranglé ?

L'autre fit un signe d'assentiment.

– Cela en a tout l'air, dit-il en parlant avec difficulté. Sans doute n'ai-je pu procéder à mon examen avec toute la liberté d'esprit désirable, mais cela semble s'être passé ainsi.

————————————

Les deux hommes regagnèrent à pied leur logis. Manfred retrouvait sa plus haute lucidité d'esprit lorsque ses muscles fonctionnaient le plus activement. Ils marchaient en silence, chacun absorbé par ses propres pensées.

– Avez-vous observé les canines ? demanda triomphalement Léon au bout d'un instant.

– J'ai remarqué aussi son chagrin manifeste, répondit Manfred, et Léon ricana.

– Vous n'avez évidemment pas lu l'admirable monographie de l'ami Mantegazza sur la *Physiologie de la douleur,* déclara-t-il avec cette recherche dont il usait parfois avec délice. Et si vous aviez étudié ses remarquables tableaux des *Synonymes de l'expression,* vous sauriez pertinemment que l'expression de la douleur se confond avec celle du remords.

Manfred regarda son ami et sourit doucement à sa manière.

– Quelqu'un ne vous connaissant pas, Léon, s'appuierait certainement sur vos dires pour en conclure que le professeur Tableman a été étranglé par son fils.

– Après une violente querelle, ajouta complaisamment Gonsalez.

– Vous avez inspecté le laboratoire après le départ du jeune Tableman, y avez-vous découvert quelque chose ?

– Rien de plus que ce que je m'attendais à trouver, répondit Gonsalez. Tous les appareils habituels y figuraient, depuis l'inévitable alambic d'air liquide jusqu'aux creusets électriques. L'inspection était superflue, je l'admets, car j'aperçus en rentrant dans le laboratoire la bouteille thermos et le tampon de coton ; dès lors je n'ignorais plus rien des circonstances du crime qui avait été manifestement commis...

Il fronça tout à coup le sourcil et s'arrêta net.

– *Santa Miranda !* s'écria-t-il, (Gonsalez jurait toujours par cette sainte inexistante), j'avais oublié !

Des yeux il parcourut les deux côtés de la rue.

– Voici un endroit d'où nous pouvons téléphoner, dit-il. M'accompagnez-vous ou faut-il vous quitter ici ?

– Je brûle de curiosité, répondit Manfred.

Ils entrèrent dans le magasin et Gonsalez appela un numéro : Manfred ne lui demanda pas comment il le connaissait, car il l'avait lu aussi sur la plaque du téléphone installé sur la table du défunt professeur.

Est-ce vous, M. Munsey ? demanda Gonsalez. C'est moi qui me trouvais chez vous tout à l'heure... Oui, je pensais que vous reconnaîtriez ma voix. Je désirais vous demander où sont les lunettes du professeur.

Il y eut un moment de silence.

– Les lunettes du professeur ? fit la voix de Munsey. Eh bien ! ne les portait-il pas sur lui ?

– Elles ne se trouvaient ni sur lui ni à proximité du corps, répondit Gonsalez. Voulez-vous aller voir si elles sont dans sa chambre ? Je reste à l'appareil.

Il attendit en sifflotant un petit air *d'El Perro chico,* opérette représentée à Madrid il y a une quinzaine d'années ; puis son attention se reporta vers l'instrument.

– Elles étaient dans sa chambre à coucher ? Merci beaucoup. Et il raccrocha le récepteur. Il n'expliqua pas la conversation à Manfred qui n'y comptait point d'ailleurs, car Léon Gonsalez chérissait le mystère ; tout ce qu'il se permit de s'écrier fut :

– Les canines ! ce qui sembla l'amuser énormément.

————————

Lorsque Gonsalez vint prendre son breakfast le lendemain matin, le garçon l'informa que Manfred était sorti de bonne heure. George rentra dix minutes après, tandis que l'autre commençait à déjeuner. Léon Gonsalez releva la tête :

– Vous me déconcertez lorsque votre visage paraît aussi impénétrable, George, s'exclama-t-il. Je me demande si vous êtes particulièrement satisfait ou particulièrement mécontent.

– Un peu l'un et l'autre, répondit Manfred en s'asseyant devant le breakfast. J'ai été examiner à Fleet Street la collection des numéros de la presse sportive.

– La presse sportive ? répéta Gonsalez en le fixant des yeux.

Et Manfred approuva de la tête.

– Incidemment j'ai rencontré Fare. On n'a découvert aucune trace de poison et le corps ne portait aucun autre signe de violence. Ils vont arrêter Stephen Tableman aujourd'hui.

– C'est ce que je craignais, déclara gravement Gonsalez. Mais pourquoi la presse sportive, George ?

Manfred, sans répondre à la question, continua :

– Fare est absolument certain que l'assassinat a été commis par Stephen Tableman. Selon sa théorie, il y aurait eu une altercation à la suite de laquelle le jeune homme, perdant tout sang-froid, aurait étranglé son père. L'examen du corps a révélé la mise en œuvre de moyens d'une violence extraordinaire : tous les vaisseaux sanguins du cou étaient congestionnés. Fare m'a également raconté que le médecin-légiste avait immédiatement diagnostiqué le poison ; mais l'on n'a pu en découvrir la moindre trace, si bien que les docteurs déclarent ne point connaître la substance susceptible d'occasionner la mort en déterminant de tels symptômes. Cela aggrave le cas de Stephen Tableman qui, au cours de ces derniers mois, s'est livré plus particulièrement à l'étude des poisons peu connus.

Gonsalez se renversa sur sa chaise, les mains dans ses poches.

– Qu'il ait commis ou non cet assassinat, reprit-il au bout d'un instant, il en commettra certainement un tôt ou tard. Je me souviens d'un docteur à Barcelone qui possédait des dents semblables : chrétien convaincu, ce célibataire, qui jouissait d'une grande popularité et se trouvait riche par surcroît, semblait être le dernier au monde capable de tuer quelqu'un, et cependant il assassina un autre docteur qui l'avait menacé de révéler une erreur commise dans une opération. Je vous dis, George, qu'avec des dents pareilles...

Il s'arrêta et fronça le sourcil pensivement :

– Mon cher George, déclara-t-il, je vais aller demander à Fare de bien vouloir m'accorder le privilège de passer quelques heures seul dans le laboratoire du professeur Tableman.

– Que diable... commença Manfred.

Mais il corrigea :

– Sans doute avez-vous vos raisons, Léon. Je n'éprouve habituellement aucune difficulté à résoudre des mystères dans le genre de celui-ci ; mais cette affaire me déroute, tout en demeurant persuadé que vous avez su déjà en débrouiller les points mystérieux. Certains détails sont particulièrement déconcertants : pourquoi le vieillard portait-il donc des gants épais ?...

Gonsalez se leva vivement, les yeux étincelants.

– Quel imbécile, quel imbécile ! cria-t-il presque. Je ne les avais pas vus. Êtes-vous bien sûr, George ? demanda-t-il avec vivacité. Il portait des gants épais ? Vous en êtes certain ?

Manfred secoua la tête en souriant, surpris du trouble de l'autre.

– C'est bien cela ! Gonsalez fit claquer ses doigts. Je savais qu'il existait une erreur dans mes calculs ! De gros gants de laine, n'est-ce pas ? Il devint soudain tout pensif. Je me demande maintenant comment diable il a pu engager le vieillard à les mettre ? s'écria-t-il, en se parlant à moitié à lui-même.

M. Fare leur ayant accordé l'autorisation, les deux hommes se rendirent ensemble au laboratoire. John Munsey les attendait :

– J'ai découvert les lunettes au bord du lit de mon oncle ! s'écria-t-il dès qu'il les aperçut.

– Oh ! les lunettes ? fit Léon d'un air absent. Puis-je les voir ?

Il les prit en main :

– Votre oncle était très myope. Comment ont-elles bien pu quitter sa personne ?

– Je suppose qu'il a dû monter dans sa chambre pour se changer, comme il faisait habituellement après dîner, expliqua M. Munsey, et qu'il les aura laissées là-haut. Il en gardait généralement une paire de rechange dans le laboratoire, mais pour une raison ou une autre, il ne semble pas s'en être servi. Voulez-vous rester seul dans le laboratoire ? demanda-t-il.

– Je préférerais, répondit Léon. Peut-être voudriez-vous converser avec mon ami pendant que je procéderai à mon examen ?

Une fois seul, il verrouilla la porte de communication entre le laboratoire et la maison, et son premier soin fut de rechercher les lunettes que portait habituellement le vieillard lorsqu'il travaillait.

Chose assez caractéristique, il alla droit à un gros cendrier galvanisé qui se trouvait auprès de l'escalier conduisant au laboratoire : il retrouva les lunettes en morceaux, l'écaille brisée en deux endroits, puis ayant ramassé tout ce qu'il put des débris, regagna le laboratoire où, après les avoir déposées sur le banc, il décrocha le récepteur téléphonique.

Le laboratoire se trouvait relié directement avec l'administration centrale et, cinq minutes après, Gonsalez obtenait la communication avec Stephen Tableman.

– Oui, monsieur, répondit avec surprise ce dernier. Mon père portait ses lunettes pendant toute l'entrevue.

– Merci, c'est tout, dit Gonsalez en raccrochant le récepteur.

Il s'approcha alors de l'un des appareils placés dans un coin du laboratoire et se mit à travailler assidûment pendant une heure et demie. Au bout de ce temps, il alla de nouveau téléphoner. Une autre demi-heure s'écoula, et il tira alors de sa poche une paire d'épais gants de laine, puis, déverrouillant la porte, appela Manfred.

– Demandez à M. Munsey de venir, dit-il.

– Votre ami s'intéresse à la science, fit M. Munsey, tandis qu'il accompagnait Manfred dans le passage.

– Je crois que c'est l'un des plus forts dans sa spécialité, répondit Manfred.

Il entra le premier dans le laboratoire et, à sa surprise, Gonsalez, debout près de la table, tenait en main un petit verre à liqueur rempli d'un liquide presque incolore : légèrement bleuâtre, ce liquide dégageait une faible buée à sa surface, au grand étonnement de Manfred.

Manfred, regardant de plus près, s'aperçut que d'épais gants de laine protégeaient les mains de Léon Gonsalez.

– Avez-vous terminé ? demanda en souriant M. Munsey en s'avançant devant Manfred.

Puis il vit Léon et son sourire se figea. Son visage devint hagard, ses yeux se contractèrent et Manfred entendit sa respiration haletante.

– Voulez-vous prendre quelque chose, mon ami ? demanda plaisamment Léon. Un verre de cette jolie boisson… Elle pourrait être confondue avec la crème de menthe ou toute autre vieille liqueur, surtout par un vieillard myope et distrait dont on aurait subtilisé les lunettes !

– Que voulez-vous dire ? demanda Munsey d'une voix rauque. Je… je ne comprends pas.

– Ce breuvage inoffensif ne contient, je vous le garantis, aucun poison ; il possède la pureté de l'air que vous respirez, continua Gonsalez.

– Soyez damné ! hurla Munsey.

Et il voulut s'élancer sur son bourreau ; mais Manfred l'avait empoigné et maintenu à terre.

– J'ai téléphoné à l'excellent M. Fare ; il ne tardera pas à arriver ainsi que M. Stephen Tableman. Ah ! les voici.

On frappa à la porte.

– Voulez-vous ouvrir, s'il vous plaît, mon cher George ? Je ne pense pas que notre jeune ami veuille bouger, car, en ce cas je lui jetterais à la figure le contenu de ce verre !

Fare entra, suivi de Stephen ; un officier de Scotland Yard les accompagnait.

– Voici votre prisonnier, M. Fare, dit Gonsalez. Et voici le moyen dont s'est servi M. John Munsey pour faire périr son oncle ; ayant décidé cette mort, je le devine, à la suite de la réconciliation de son oncle avec Stephen Tableman en faveur duquel allaient être modifiées les clauses du testament, objet de ses savantes manœuvres.

– C'est un mensonge ! s'écria avec effort John Munsey. J'ai travaillé à votre avantage, vous le savez, n'est-ce pas, Stephen. J'ai agi de mon mieux envers vous...

– Le rôle fait partie d'un scénario général destiné à faire illusion, je le devine encore, interrompit Gonsalez. Si je me trompe, buvez ceci : c'est le liquide bu par votre oncle le soir de sa mort.

– Qu'est-ce donc ? demanda vivement Fare.

– Demandez-le-lui, répondit en souriant Gonsalez.

John Munsey, tournant les talons, se dirigea vers la porte, et l'officier de police qui avait accompagné Fare le suivit.

– Et maintenant je vais vous dire ce que c'est, s'écria Gonsalez. C'est de l'air liquide !

– De l’air liquide ! fit le commissaire. Quoi, que voulez-vous dire ? Comment peut-on empoisonner un homme avec de l’air liquide ?

– Le professeur Tableman n’a pas été empoisonné. L’air liquide s’obtient en abaissant la température de l’air à 270 degrés au-dessous de zéro. Les savants l’emploient pour leurs expériences : et on le conserve habituellement dans une bouteille thermos dont l’orifice est recouvert d’un morceau de coton, parce que, vous le savez, il y aurait danger d’explosion si l’air était emprisonné.

– Dieu juste ! murmura Tableman avec horreur. Alors cette marque bleue autour de la gorge de mon père ?...

– Il est mort de froid ; du moins le froid a-t-il solidifié sa gorge durant la seconde d’absorption de ce liquide. Votre père avait l’habitude de boire un peu de liqueur avant d’aller au lit, et indubitablement, après votre départ, Munsey tendit au professeur un verre plein d’air liquide, l’ayant décidé, sous un prétexte quelconque à mettre ses gants.

– Pourquoi fit-il cela ? Oh ! sans doute, à cause du froid ! s’écria Manfred.

Gonsalez approuva.

– Sans les gants il aurait immédiatement découvert la nature du breuvage qu’il tenait en main. Nous ne saurons peut-être jamais de quel artifice a usé Munsey ; toujours est-il qu’il a dû porter lui-même des gants à ce moment-là. Après la mort de votre père, il s’est mis alors à accumuler les preuves susceptibles de faire incriminer quelqu’un d’autre. Le professeur avait probablement ôté ses lunettes avant d’aller se coucher et le meurtrier, comme moi-même, n’a pas pris garde que le corps portait encore des gants.

– Ma propre théorie, ajouta plus tard Gonsalez, est que Munsey travaillait depuis des années à évincer son cousin de

l'affection de son père ; c'est lui qui a probablement inventé l'histoire du père dipsomane de miss Faber...

————————————

À quelque temps de là, lors d'une visite qu'était venu leur rendre le jeune Tableman, Gonsalez, dont les plaisants propos avaient provoqué le rire de Stephen, montra soudain les signes de la plus violente surprise :

– Vos... vos dents ? bégaya-t-il.

Stephen rougit.

– Mes dents ? répéta-t-il étonné.

– Vous possédiez deux énormes canines la dernière fois que je vous ai vu, répondit Gonsalez. Vous vous rappelez, Manfred ? demanda-t-il, en proie à une réelle agitation. Je vous disais...

Mais il fut interrompu par un éclat de rire du jeune étudiant.

– Oh ! elles étaient fausses ! déclara-t-il avec embarras. Elles avaient été brisées au cours d'un match de rugby, et Berson, un de nos camarades dentistes, assez médiocre praticien mais excellent garçon, s'était chargé de m'en faire deux pour remplacer les manquantes. Elles produisaient un effet terrible, n'est-ce pas ? Je ne m'étonne plus que vous les ayez remarquées ! Je m'en suis fait remettre deux nouvelles par un autre dentiste.

– Cela s'est passé le 13 septembre de l'année dernière ; j'en avais lu le compte rendu dans la presse sportive, fit alors remarquer Manfred, tandis que Gonsalez le fixait avec des yeux pleins de reproches.

– Vous voyez, mon cher Léon, – et Manfred appuya sa main sur l'épaule de l'autre, – je savais qu'elles étaient fausses tout comme vous saviez que c'étaient des canines...

Lorsqu'ils furent seuls, Manfred reprit :

– À propos de canines...

– Parlons un peu d'autre chose, coupa net Léon.

III

L'HOMME QUI ABHORRAIT LES VERS DE TERRE

– Nous apprenons la mort à Staines de M. Falmouth, ex-inspecteur du Service des Recherches criminelles. On n'a pas oublié que ce policier arrêta jadis George Manfred, le chef bien connu de la bande des « Quatre Justiciers », dont l'évasion sensationnelle apparaît comme un des plus remarquables chapitres de l'histoire criminelle. Les « Quatre Justiciers » formaient une association qui s'était donné pour but de redresser les injustices laissées impunies par la loi. On suppose que les membres de cette association devaient être des hommes extrêmement riches qui avaient consacré leur existence et leur fortune au redressement des torts, entreprise éminemment contraire aux lois. On n'a plus entendu parler de cette bande depuis plusieurs années.

Tel était le paragraphe que venait de lire Manfred dans le *Morning Telegram*.

Léon Gonsalez fronça le sourcil.

– Je suis très froissé par cette qualification de « bande », s'écria-t-il, tandis que Manfred souriait doucement.

– Pauvre Falmouth, énonça-t-il après réflexion. Un charmant garçon qui s'y connaissait !

– J’aimais Falmouth, convint Gonsalez. C’était un homme parfaitement normal sauf un léger prognathisme…

Manfred rit.

– Excusez mon ignorance, mais je n’ai jamais été aussi calé que vous dans cette spécialité, déclara-t-il. Qu’est-ce qu’un « prognathisme » ?

– C’est plus vulgairement une « proéminence de la mâchoire », expliqua Léon, à laquelle on attache souvent une signification de force. Le prognathisme se rencontre à l’état normal dans le Piémont où le crâne brachycéphale est si commun et dont il est l’accessoire presque naturel.

– Prognathe ou non, c’était un brave homme, insista Manfred, dont l’affirmation fut approuvée par Léon. Avec des dents de sagesse bien développées, ajouta-t-il d’un air malin. Gonsalez rougit et fit une grimace, car le sujet était devenu sa bête noire.

– Apprenez, mon cher George, reprit-il triomphalement, qu’après avoir examiné les dents de 400 criminels et d’un nombre égal d’individus sains, le fameux Dr Carrara (dont le récit détaillé de cette expérience figure dans la monographie *Sullo sviluppo del terzo dente morale nei Criminali,* constata la fréquence marquée de la dent de sagesse chez les gens normaux.

– Je vous accorde la dent de sagesse, rétorqua Manfred. Mais regardez donc la baie ! Avez-vous jamais vu paysage plus enchanteur ?

Ils étaient assis sur une petite pelouse verte surplombant Babbacombe Beach. Le soleil déclinait à l’horizon dans une apothéose de lumière, tandis qu’au-dessus de la mer bleue s’étageaient les falaises empourprées et les vertes prairies du Devon.

Manfred regarda sa montre.

– Nous habillons-nous pour le dîner ? demanda-t-il, ou bien votre docte ami professe-t-il des goûts de bohème !

– Il est de la nouvelle école, répondit Léon. Je suis fort désireux de vous présenter cet homme à la tenue impeccable, et aux mains vraiment passionnantes.

Manfred sagement n'en demanda point la raison.

– Je l'ai rencontré au golf, continua Gonsalez, où il m'intéressa à plusieurs titres. Par exemple chaque fois qu'il voyait un ver de terre, il s'arrêtait pour le tuer, avec une rage qui me stupéfia. Les préjugés n'existent pas dans un esprit scientifique. Il est exceptionnellement riche ; l'on m'a dit au club que son oncle lui avait laissé près d'un million et qu'il était seul légataire d'une de ses tantes ou cousines dont le domaine vaut un autre million. Beau parti, naturellement !

– Que miss Moleneux partage ou non cet avis, voilà ce que je n'ai pas encore eu l'occasion de vérifier, ajouta-t-il après une pause.

– Seigneur ! s'exclama Manfred consterné en bondissant de son siège. Elle vient également au dîner, n'est-ce pas ?

– Avec sa maman, répondit Léon avec calme. Sa maman a suivi des cours d'espagnol par correspondance et insiste pour m'accueillir avec des *habla usted Español* ?

Les deux hommes avaient loué Cliff House pour le printemps. Manfred adorait le Devonshire en avril, lorsque les pentes des collines jaunissent sous les primevères et que les narcisses tracent un sentier doré à travers les pelouses verdoyantes. Señor Fuentes avait choisi cette maison après l'avoir inspectée et il y jouissait du calme et de la paix que seuls les trésors de couleurs et de parfums de la nature pouvaient offrir à son esprit actif.

Manfred s'était habillé et installé auprès d'un feu de bois dans le salon, lorsque le ronflement d'une automobile roulant prudemment le long de la route de la falaise le fit se relever brusquement et aller regarder à la fenêtre ouverte.

Léon Gonsalez le rejoignit avant que la grande limousine se fût arrêtée sous le porche.

Un homme grand et mince mit le premier pied à terre. George l'observa minutieusement : il n'avait pas vilaine apparence, malgré le visage anguleux et les yeux caves. Il salua Gonsalez d'un ton où perçait un petit air de protection :

– J'espère que nous ne vous avons pas fait attendre ; mes expériences m'ont retenu, car tout allait aujourd'hui de travers au laboratoire. Vous connaissez miss Moleneux et Mme Moleneux ?

Manfred fut présenté et serra la main à la jeune fille aux yeux graves, d'une beauté singulière.

Sous l'influence d'une « atmosphère » insolite, il éprouva devant cette jeune fille une sensation momentanément glaciale. Son sourire répété, malgré sa douceur et son indubitable sincérité, paraissait absolument mécanique. Léon, qui jugeait les gens rationnellement plutôt qu'instinctivement, aboutit à des conclusions beaucoup plus probables et put donner une forme bien définie à ce qui dans l'esprit de Manfred était simplement l'impression d'une détresse. La jeune fille avait peur ! De quoi, se demandait Léon ? Pas de cette corpulente et affable petite femme qu'elle appelait sa mère et certainement point de ce savant gentleman à la figure mince agrémentée d'un pince-nez !

Gonsalez avait présenté le Dr Viglow et tandis que les dames ôtaient leurs manteaux dans la chambre de Manfred au-dessus, il eut le loisir de se faire une opinion. Point n'était besoin d'entretenir son hôte, car le Dr Viglow parlait avec abondance et facilité.

– Notre ami ici présent excelle au golf, déclara-t-il en désignant Gonsalez, ce qui est plutôt remarquable pour un étranger. Vous êtes tous les deux Espagnols ?

Manfred approuva. Le docteur ne pouvait savoir qu'il était plus foncièrement Anglais que lui-même, car c'était en qualité d'Espagnol, dûment muni d'un passeport de ce pays, que Manfred séjournait en Grande-Bretagne.

– J'ai cru comprendre que vos recherches avaient pris une tournure tout à fait sensationnelle, docteur, fit Léon, tandis qu'une lueur étincelait dans les yeux du Dr Viglow.

– Oui, répondit-il complaisamment. Mais qui vous a raconté cela ? ajouta-t-il vivement.

– Vous me l'avez raconté vous-même au club l'autre matin.

Le docteur fronça le sourcil.

– Vraiment ? fit-il en passant la main sur son front. Je ne m'en souviens plus. Quand, donc était-ce ?

– Ce matin, répondit Léon, mais de plus hautes spéculations devaient probablement absorber votre esprit.

Le jeune professeur se mordit les lèvres en fronçant pensivement les sourcils.

– Je ne devrais pas avoir oublié ce qui est arrivé ce matin, dit-il d'un ton troublé.

Il donna l'impression à Manfred qu'une moitié de lui-même luttait désespérément pour vaincre l'autre moitié. Soudain il rit.

– Une tournure sensationnelle, certes, s'écria-t-il. J'ai tout lieu de croire à la diffusion de ma renommée d'ici quelques mois, même dans mon propre pays ! Sans doute est-ce terriblement coûteux : aujourd'hui même je constatais que les appoin-

tements de mes dactylographes s'élèvent à près de soixante livres par semaine !

Manfred ouvrit tout grand les yeux.

– Les appointements de vos dactylographes ? répéta-t-il lentement. Êtes-vous en train de préparer un livre ?

– Voici ces dames, annonça le docteur.

Ses manières frôlaient la grossièreté et un peu plus tard, lorsqu'ils furent assis à table dans la petite salle à manger, Manfred éprouva de nouveaux motifs d'étonnement devant la rusticité de ce jeune savant. Il était assis à côté de miss Moleneux et le repas touchait à sa fin lorsque, de la façon la plus inattendue du monde, il se tourna vers la jeune fille en s'écriant à voix haute :

– Vous ne m'avez pas embrassé aujourd'hui, Margaret !

La jeune fille rougit et pâlit et ses doigts qui jouaient avec le couvert devant elle se mirent à trembler, tandis qu'elle répondait d'une voix embarrassée :

– Ne l'ai-je... ne l'ai-je point fait, Félix ?

Les yeux brillants de Gonsalez se fixèrent sur le docteur, dont le visage s'était empourpré de rage.

– Par Dieu, voilà, qui est plaisant ! cria-t-il presque. Je suis votre fiancé, je vous abandonne tout sur mon testament, j'accorde mille livres de pension par an à votre mère, et vous ne m'avez même pas embrassé aujourd'hui !

– Docteur ! interrompit à voix douce, mais avec insistance Gonsalez pour dissiper la gêne de l'assistance, pourriez-vous me dire quelle est la substance chimique représentée par la formule Cl^2O^5 ?

En entendant la voix de Léon, le docteur avait lentement tourné la tête vers lui ; l'étrange expression de son regard s'effaça et redevint normale.

– Cl^2O^5 représente l'oxyde de chlore, répondit-il avec calme.

Et dès lors la conversation, par la voie des réactions chimiques, s'engagea sur le terrain scientifique.

La seule personne à table que n'eût point troublé l'éclat intempestif de Viglow se trouvait être la dame allègre et dodue placée à la droite de Manfred. En entendant l'allusion à la rente qui lui était servie, elle avait ricané distinctement et lorsque le bourdonnement de la conversation fut devenu général elle baissa la voix et se pencha vers Manfred.

– Ce cher Félix est si excentrique ! expliqua-t-elle, mais c'est l'âme la plus noble qui existe. Il faut bien songer à sa propre fille, convenez-en, Señor ?

Elle avait posé cette dernière question en fort mauvais espagnol et Manfred l'approuva. Il jeta un regard sur la jeune fille : elle était toujours mortellement pâle.

– Et je suis absolument certaine qu'elle sera heureuse, beaucoup plus heureuse qu'elle n'aurait pu l'être avec cette « personne impossible ».

Elle ne spécifia pas quelle était cette « personne impossible », mais Manfred soupçonna l'épouvantable tragédie que dissimulait cette allusion. Il n'était pas romanesque, mais un coup d'œil sur la jeune fille l'avait convaincu de quelque chose d'anormal dans ces fiançailles. Ce fut alors qu'il en vint à la conclusion déjà tirée depuis une heure par Léon : l'émotion qui dominait la jeune fille était la crainte ; et il se doutait bien de qui elle avait peur !

Une demi-heure plus tard quand le phare de la limousine du Dr Viglow se fut évanoui au tournant de l'avenue, les deux hommes retournèrent au salon et Manfred jeta une poignée de combustible pour ranimer le feu.

– Eh bien, qu'en pensez-vous ? demanda Gonsalez, en se frottant les mains l'une contre l'autre avec un plaisir évident.

– Je pense que c'est horrible ! répliqua Manfred en s'installant sur une chaise. Je croyais révolue l'époque où de mauvaises mères obligeaient leurs filles à contracter des unions malsaines ; on entend tellement parler de la jeune fille moderne !

– La nature humaine n'est pas moderne, reprit vivement Gonsalez, et la plupart des mères deviennent stupides quand il s'agit de leurs filles. Je sais bien que vous n'en conviendrez pas, mais je parle avec autorité : Mantegazza a réuni des statistiques portant sur 843 familles...

Manfred l'interrompit avec un ricanement.

– Ah ! vous et votre Mantegazza ! s'écria-t-il en riant. Cet homme infernal savait-il donc tout ?

– Presque tout, répondit Léon. Quant à la jeune fille, ajouta-t-il en prenant un ton grave, elle ne l'épousera évidemment pas.

– Qu'est-ce qui ne va pas en ce qui le concerne ? demanda Manfred. Il paraît posséder un caractère indomptable !

– Il est fou, répliqua Léon avec calme, tandis que Manfred le regardait.

– Fou ? répéta-t-il avec incrédulité. Voulez-vous dire que ce soit un aliéné ?

– Je n'emploie jamais le mot dans un sens vulgaire, répondit Gonsalez, en allumant une cigarette avec soin. L'homme est

indubitablement fou ; je le pressentais il y a quelques jours et en suis certain à présent. La preuve la plus significative est celle de la mémoire : les gens qui frisent la folie ou en abordent le premier degré ne se rappellent plus ce qui est arrivé dans un intervalle de temps très rapproché. Avez-vous remarqué son embarras lorsque je lui ai parlé d'une conversation que nous avions eue ce matin ?

– Cela m'a semblé étrange, en effet, convint Manfred.

– La moitié saine de son cerveau luttait, dit Léon, contre l'autre moitié qui se désagrège : le docteur contre l'animal irresponsable ! Le docteur lui disait que, s'il avait soudainement perdu la mémoire de faits remontant seulement à quelques heures, c'était qu'il s'engageait sur le chemin de l'aliénation mentale ; mais la moitié folle de son cerveau lui rétorquait que les règles applicables aux créatures ordinaires ne pouvaient être invoquées contre un homme de son espèce !... Nous lui rendrons visite demain pour voir son laboratoire et essayer de découvrir pourquoi il dépense soixante livres par semaine pour ses dactylographes. Et maintenant, mon cher George, conclut-il, vous pouvez vous coucher. Je m'en vais lire ce qu'écrit l'excellent Lombroso, malgré ses erreurs, à propos du délinquant mâle.

————————————

Le laboratoire du Dr Viglow se trouvait installé dans un bâtiment rouge tout neuf, à la lisière de Dartmoor ; ou, plus exactement, il comprenait deux bâtiments, dont un grand baraquement militaire récemment monté pour loger le personnel du docteur.

– Je n'avais pas rencontré de professeur depuis deux ou trois ans, remarqua Manfred tandis qu'ils roulaient à travers la lande, en route pour la visite projetée. Et depuis cinq ans je n'avais mis les pieds dans un laboratoire : et pourtant en

l'espace de quelques semaines je viens de rencontrer deux extraordinaires professeurs – dont l'un, je l'admets, était mort ; j'ai également visité deux laboratoires.

Léon approuva.

– J'ai l'intention quelque jour d'étudier à fond le phénomène des coïncidences, déclara-t-il.

Devant l'entrée principale du laboratoire stationnait une voiture des postes sur laquelle trois employés en blouse blanche s'évertuaient à empiler des sacs postaux.

– Il doit avoir un courrier joliment volumineux ! s'écria Manfred avec étonnement.

Le docteur, revêtu lui aussi d'une longue blouse blanche, se tenait auprès de la porte ; et il les accueillit chaleureusement à leur descente d'automobile.

– Venez dans mon bureau, dit-il, en les conduisant dans une pièce large et aérée, singulièrement dépourvue des appareils que Gonsalez s'attendait à trouver en semblable lieu.

– Vous avez un courrier chargé, fit Léon, ce qui arracha un rire au docteur.

– Ces plis vont simplement au bureau de poste de Torquay, expliqua-t-il. Je me suis arrangé pour qu'on les expédie lorsque... Il hésita. Lorsque j'aurai obtenu l'absolue certitude. Voyez-vous, déclara-t-il avec véhémence, un savant doit faire énormément attention : s'il annonce une découverte, il est torturé la minute d'après par la crainte d'avoir oublié quelque principe essentiel ou d'avoir tiré une conclusion trop hâtive. Mais je crois ne pas me tromper, ajouta-t-il, se parlant à demi à lui-même, je suis certain d'avoir raison, mais je dois encore m'en assurer davantage.

Il leur fit visiter la grande pièce garnie d'instruments dont Manfred avait déjà vu figurer la plupart dans le laboratoire du

défunt professeur Tableman. Viglow les avait accueillis avec beaucoup de sympathie et d'expansion, mais cinq minutes après leur arrivée, il devint soudainement taciturne, répondant à peine aux questions posées par Léon à propos des appareils qui l'intéressaient.

Ils retournèrent dans son cabinet où il recouvra son humeur joviale.

– Je m'en vais tout vous dire, oui, parbleu, tout vous dire ! s'écria-t-il. Et nulle âme au monde, excepté moi-même, ne connaît ni ne comprend l'œuvre extraordinaire que j'ai entreprise !

Son visage s'éclaira, ses yeux étincelèrent et l'exaltation parut le grandir. Allant ouvrir le tiroir d'une table contre le mur, il sortit une assiette de porcelaine ; puis dans un placard il prit deux boîtes en fer-blanc dont il retourna le contenu sur la table avec une expression de dégoût manifeste ; elles semblaient simplement renfermer de la terre végétale au milieu de laquelle Léon distingua non sans étonnement une petite forme rouge qui se tortillait avec un vif déplaisir en cherchant à se dissimuler.

– Maudite créature, comme je vous hais ! La voix du docteur atteignit son plus haut diapason, tandis que son visage se plissait dans un accès de rage folle. Si jamais les yeux d'un homme exprimaient la haine et la terreur, c'était bien ceux du Dr Félix Viglow.

Manfred respira avec force et recula d'un pas pour mieux l'observer ; l'homme se calma alors de lui-même et regarda Léon.

– Lorsque j'étais enfant, raconta-t-il d'une voix tremblante, je les haïssais et nous avions une bonne nommée Marthe, femme méchante et bestiale, qui m'en fit une fois tomber un dans le cou ; imaginez quelle horreur !

Léon ne répondit rien. Pour lui le ver de terre était un genre de chétopode dans la section des oligochètes et portait le

nom quelque peu prétentieux de *lumbricus terrestris* ; et c'était uniquement sous ce titre qu'aurait dû le considérer un savant et naturaliste éminent comme le Dr Viglow !

– Selon ma théorie, reprit le docteur, plus calme à présent, en s'épongeant le front avec son mouchoir, toutes les créatures vivantes sont appelées à tour de rôle, par cycle et par espèce, à dominer sur la terre. D'ici un million d'années, il se peut que l'homme, rapetissé, ait atteint la grosseur d'une fourmi et que le ver de terre par son intelligence supérieure, sa ruse et sa férocité, ait alors acquis la prédominance sur la terre ! Telle a toujours été mon opinion là-dessus, continua-t-il, sans provoquer aucun commentaire de la part de Léon ou de Manfred. J'y pense sans arrêt chaque jour et j'en rêve la nuit ; j'ai consacré ma vie à l'annihilation de cette menace.

Mais en réalité le ver de terre ne possède ni la ruse ni l'intelligence, et se trouve en outre dépourvu notoirement de toute ambition !

Le docteur alla chercher dans le placard un flacon à large goulot rempli d'une poudre grisâtre et le tint à quelques pouces du visage de Léon.

– Voici l'œuvre de douze années de travail, déclara-t-il simplement. Il est facile de découvrir une substance capable de détruire cette peste, mais ceci fait mieux.

Inclinant la bouteille, il prit quelques grains de poudre sur la lame d'un couteau ; après les avoir dissous dans une éprouvette pleine d'eau, il agita le mélange avec une baguette de verre, puis il en laissa tomber trois gouttes sur la terre végétale où se cachait le petit reptile. Quelques secondes s'écoulèrent et la terre se souleva à l'endroit où se cachait la victime.

– Il est mort, s'écria triomphalement le docteur en grattant la terre pour prouver l'exactitude de son affirmation. Et non

seulement il est mort, mais encore cette poignée de terre causera la mort de n'importe quel autre ver de terre y touchant.

Il sonna et l'un de ses aides parut.

– Enlevez tout cela, ordonna-t-il avec un frémissement et il regagna d'un air sombre son bureau.

————————————

Léon ne dit pas un mot pendant tout le trajet du retour ; il s'était recroquevillé dans un coin de la voiture, les bras croisés et la tête basse. Le soir même, il quitta la maison sans aucune explication, après avoir décliné l'invitation à la promenade que lui proposait Manfred.

Gonsalez traversa Babbacombe Downs par la route de la falaise et arriva devant la maison du docteur à neuf heures du soir. Possédant une spacieuse demeure, le docteur occupait un assez nombreux personnel ; mais, parmi d'autres excentricités, il avait élu domicile dans la maisonnette du jardinier pour y passer les nuits.

Le docteur était venu tout récemment se réfugier dans cette habitation isolée ; coulant des jours heureux dans la vieille maison paternelle, il n'en avait bougé qu'en entendant des murmures de voix la nuit, tandis que les planchers craquaient et que des ombres s'évanouissaient dans l'obscurité des corridors... Dans sa folie il s'était imaginé que ses serviteurs conspiraient contre lui et qu'une belle nuit on viendrait l'assassiner dans son lit ! Il avait donc fait déménager le jardinier et, reprenant la petite maison dûment remeublée, s'y installait tous les soirs pour lire, méditer et dormir les portes verrouillées. Au courant de cette particularité, Gonsalez approchait de la maisonnette avec une certaine précaution, car un homme effrayé est plus dangereux qu'un homme méchant. Il frappa à la porte et entendit un pas résonner sur les dalles.

– Qui est là ? demanda une voix.

– C'est moi, répondit Gonsalez en donnant le nom sous lequel on le connaissait.

Après une hésitation, la clef tourna dans la serrure et la porte s'ouvrit.

– Entrez, entrez, dit Viglow avec humeur en refermant la porte à clef derrière lui. Vous êtes venu me féliciter j'en suis sûr. Il faut que vous veniez assister aussi à mon mariage, mon ami ; il sera d'ailleurs magnifique, car j'y prononcerai un discours pour raconter l'histoire de ma découverte. Voulez-vous boire quelque chose ? Je n'ai rien ici, mais je peux téléphoner de ma chambre à coucher pour faire apporter ce qu'il faut.

Léon secoua la tête.

– Je me suis beaucoup creusé le cerveau pour comprendre votre plan, docteur, expliqua-t-il, en acceptant la cigarette que lui tendait l'autre. Et j'ai essayé de démêler le rapport existant entre les sacs postaux que j'ai vu charger à la porte de votre laboratoire et la découverte que vous nous avez révélée cet après-midi.

Les petits yeux du Dr Viglow étincelèrent de plaisir.

– Je vais tout vous raconter, commença-t-il en s'adossant contre sa chaise, les jambes croisées, comme se préparant à entreprendre un récit agréable. Durant des mois, j'ai correspondu avec des associations agricoles, à la fois ici et sur le continent. Je jouis d'une réputation à peu près européenne, déclara-t-il avec ce manque absolu de modestie qu'avait déjà remarqué Léon. En fait, mon traitement du phylloxéra a plus fait pour écarter ce fléau de la vigne qu'aucune autre préparation.

Léon approuva, car il savait que cela était vrai.

– Mon opinion, voyez-vous, fait donc foi en matière d'agriculture. À la suite de plusieurs entretiens avec nos stu-

pides fermiers, je me suis aperçu qu'il n'y avait aucun dommage sérieux à détruire... Il s'abstint de mentionner le nom détesté, mais sa voix trembla. Et j'ai donc travaillé dans ce sens. À présent que je suis certain de l'efficacité de ma préparation, je puis faire expédier les paquets par le bureau de poste. J'allais justement téléphoner au directeur du bureau pour le prier d'en assurer le départ (tous portent l'adresse et sont timbrés) lorsque vous avez frappé à la porte.

– À qui sont-ils adressés ? demanda Léon d'un ton décidé.

– À différents fermiers – environ quatorze mille au total répartis dans tout le pays et en Europe ; sur chaque paquet figure le mode d'emploi rédigé en anglais, français, allemand et espagnol. J'ai dû leur expliquer que c'était une nouvelle sorte d'engrais : sinon ils n'eussent pas éprouvé le même enthousiasme que moi à réaliser mon expérience.

– Et que vont-ils faire de ces paquets lorsqu'ils les recevront ? demanda tranquillement Léon ?

– Ils en dissoudront le contenu et le répandront sur une certaine superficie de leur terrain – j'ai suggéré la terre labourée. Ils n'ont besoin de traiter qu'une surface limitée de terre, expliqua-t-il. J'estime que ces maudites bêtes propageront assez rapidement l'épidémie... Je crois, déclara-t-il sur un ton sérieux, que dans six mois il n'en restera plus une seule de vivante en Europe ni en Asie !

– Ils ignorent que le poison est destiné à tuer... les vers de terre ? demanda Léon.

– Oui, je vous l'ai expliqué, répondit brièvement l'autre. Attendez, je vais téléphoner au directeur du bureau de poste.

Il se leva vivement, mais Léon, plus agile, le saisit par le bras.

– Mon cher ami, assura-t-il, gardez-vous bien de faire cela.

Le Dʳ Viglow essaya de dégager son bras.

– Lâchez-moi, gronda-t-il. Êtes-vous un des démons qui cherchent à me tourmenter ?

En des circonstances ordinaires, la vigueur de Léon aurait dû suffire à maîtriser l'homme, mais la force de Viglow était telle que Gonsalez se trouva rejeté violemment sur sa chaise. Avant d'avoir pu se relever, il vit l'homme filer par la porte et la refermer brusquement en la verrouillant derrière lui.

La maisonnette comportait un seul étage, divisé en deux chambres par une cloison de bois installée par Viglow. Il y avait au-dessus de la porte une imposte : Léon tira la table sur laquelle il grimpa rapidement et fit sauter d'un coup d'épaule le frêle châssis.

– Ne touchez pas au téléphone, ordonna-t-il sévèrement. Entendez-vous ?

Le docteur regarda autour de lui avec une grimace.

– Vous êtes l'ami de ces démons ! s'écria-t-il.

Et il avait empoigné le récepteur, lorsqu'il s'abattit raide mort, tué d'un coup de feu par Léon.

————————————

Manfred, en rentrant de promenade le lendemain matin, trouva Gonsalez en train de marcher de long en large sur la pelouse et fumant un énorme cigare.

– Mon cher Léon, dit Manfred en glissant son bras sous celui de l'autre, vous ne m'avez rien raconté !

– Il valait mieux attendre, répliqua Léon.

– J'ai appris l'événement tout à fait par hasard, continua Manfred. D'après la version en cours, un cambrioleur se serait

introduit dans la maisonnette et aurait tué le docteur au moment où il s'apprêtait à téléphoner pour demander du secours ; toute l'argenterie a été volée et la montre du docteur a disparu, ainsi que son portefeuille.

– Ils se trouvent en ce moment au fond de la Baie de Babbacombe, expliqua Léon. Je suis allé à la pêche ce matin de très bonne heure avant que vous soyez réveillé.

Ils arpentèrent silencieusement la pelouse pendant quelques instants.

– Était-ce nécessaire ? demanda alors Manfred.

– Très nécessaire, répondit gravement Léon. Rendez-vous bien compte d'abord que cet homme malgré sa folie avait découvert non seulement un poison, mais une épidémie !

– Mais, mon cher ami, fit en souriant Manfred, cela valait-il la peine, pour un ver de terre ?

– Cela valait plus que sa mort, répondit Léon. Il n'y a pas un savant au monde qui n'admette que, si le ver de terre était détruit, le monde deviendrait stérile et que ses habitants mourraient de faim au bout de sept ans !

Manfred s'arrêta de marcher et considéra son compagnon :

– Le prétendez-vous réellement ?

Léon fit un signe d'approbation.

– C'est la seule créature nécessaire dans le monde créé par Dieu, affirma-t-il sérieusement. Il fertilise la terre et recouvre d'humus les rochers dénudés ; c'est l'ami de l'humanité le plus sûr que nous connaissions... Et je vais maintenant descendre à la poste avec une histoire suffisamment plausible, je pense, pour me permettre de récupérer ces paquets qui devaient empoisonner les vers !

Manfred resta quelques instants pensif, puis il s'écria :

– Je me réjouis de bien des manières – de toute manière, corrigea-t-il. Cette jeune fille m'a été plutôt sympathique et je suis persuadé que cette « personne impossible » n'est pas tellement « impossible ».

IV

L'HOMME QUI MOURUT DEUX FOIS

Malgré la longueur anormale de l'entr'acte entre le deuxième et le troisième acte, les trois hommes installés dans l'avant-scène ne ressentaient nullement le besoin de parler ; on représentait un drame banal dont l'intrigue reposait sur un crime ténébreux, mais ces trois hommes qui paraissaient si parfaitement se comprendre en avaient déjà élucidé le « mystère » avant que le rideau tombât sur le premier acte : et sans grand effort mental prévoyaient-ils le dénouement exact de la pièce.

Fare, le commissaire de police, avait dîné avec George Manfred et Léon Gonsalez qu'il interpellait respectivement sous les noms de « Señor Fuentes » et « Señor Mandrelino », sans mettre en doute leur nationalité espagnole malgré leur anglais impeccable ; et tous trois s'étaient ensuite rendus au théâtre.

M. Fare fronça le sourcil comme sous l'impression d'un souvenir désagréable et entendit un rire léger : relevant la tête, il rencontra les yeux malicieux de Léon.

– De quoi riez-vous ? demanda-t-il avec un sourire sympathique.

– De vos pensées ! répliqua le calme Gonsalez.

– De mes pensées ! répéta l'autre tout étonné.

– Oui, fit Léon, vous étiez en train de penser aux « Quatre Justiciers ».

– Extraordinaire, s'exclama Fare. C'est ma foi, parfaitement vrai. Mais par quelle télépathie avez-vous pu deviner ?

Gonsalez secoua la tête. Quant à Manfred, ses regards erraient distraitement au-dessus des fauteuils d'orchestre.

– Non, la télépathie n'a rien à voir là-dedans, répondit Léon, j'ai simplement déchiffré l'expression de votre visage.

– Mais je n'avais nullement mentionné ces bandits, comment...

– L'expression du visage, interrompit Léon, abordant son sujet favori, surtout celle qui traduit les émotions, rentre dans la catégorie des instincts primitifs, et par conséquent « involontaires ». Par exemple, lorsqu'un joueur de billard pousse une bille, il projette et tortille son corps en suivant la bille : et vous avez sans doute remarqué ses contorsions s'il vient à manquer son coup d'un rien... L'homme qui se sert de ciseaux remue la mâchoire, de même qu'un rameur meut les lèvres à chaque coup de rame. Nous appelons ces mouvements des « automatismes » ; les animaux possèdent ces caractéristiques : un chien affamé dresse les oreilles en s'approchant du plat de viande qui lui est destiné...

– Le fait de penser aux « Quatre Justiciers » implique-t-il donc un automatisme spécial ? demanda le commissaire en souriant.

Léon fit un signe d'assentiment.

– Cela prendrait trop de temps à expliquer, mais je ne veux pas vous tromper. J'ai moins *lu* que *deviné* vos pensées en les suivant : dans la dernière scène de l'acte auquel nous venons d'assister, un ridicule ecclésiastique de comédie s'écriait « Justice ! Il y a une justice au-dessus de la loi ! » et je vous ai vu

froncer le sourcil à cette exclamation. Vous avez alors jeté un regard approbatif de l'autre côté des fauteuils au rédacteur en chef du *Mégaphone ;* et je me suis rappelé que vous aviez écrit un article sur les « Quatre Justiciers » pour ce journal...

– Une courte biographie sur le pauvre Falmouth qui venait de mourir, corrigea Fare. Oui, oui, je comprends ; vous aviez d'ailleurs raison ; j'étais en train de penser à eux et à leurs prétentions de s'ériger en justiciers et en exécuteurs des hautes-œuvres lorsque la loi faillait à châtier les coupables ou que plutôt ces derniers réussissaient à éviter d'être condamnés.

Manfred se retourna soudain.

– Léon, s'écria-t-il en espagnol, langue dans laquelle conversaient ce soir-là les trois hommes, regardez donc ce brillant cavalier dont la chemise s'agrémente d'un diamant.

– Qu'en pensez-vous ? ajouta-t-il, en anglais cette fois.

Léon braqua ses puissantes jumelles de théâtre sur l'homme que lui désignait son ami.

– J'aimerais l'entendre parler, déclara-t-il au bout d'un instant. Quel visage délicat et quelles puissantes mâchoires, presque prognathes ! Car on distingue nettement l'os maxillaire supérieur. Examinez-le bien et dites-moi si vous n'êtes pas frappé de l'extraordinaire éclat de ses yeux ?

Manfred prit les jumelles et considéra l'homme.

– Ils sont boursouflés, oui, je me rends compte de leur éclat.

– Que voyez-vous encore ?

– Les lèvres sont grosses et un peu boursouflées également, je crois, répondit Manfred.

Léon reprit les jumelles et se tourna vers le commissaire.

– Je ne veux faire aucun pari, mais je gagerais volontiers mille pesetas que cet homme parle d'une voix criarde et cassante.

À son tour Fare regarda alors l'objet de leur examen :

– Vous avez parfaitement raison, affirma-t-il tranquillement en s'adressant à Léon. Il se nomme Ballam et possède une voix extraordinairement rude. Qu'est-il d'après votre opinion ?

– Vicieux, répliqua Gonsalez. Mon cher ami, c'est un homme mauvais et vicieux. Méfiez-vous des yeux brillants et de la voix cassante, Señor. Ils dénotent la perversité !

Fare se frotta le nez violemment, selon un tic familier.

– S'il s'agissait d'un autre que vous, je déclarerais sans aucune politesse que vous le connaissez ou que vous l'avez déjà rencontré ; mais après votre extraordinaire démonstration de l'autre jour, je soupçonne à présent ce que peut déceler la physionomie.

Il faisait allusion à une visite que Léon Gonsalez et Manfred avaient rendue au Service d'identification de Scotland Yard. Là, après qu'on eut éparpillé quarante photographies de criminels sur une table devant lui, Gonsalez, les prenant dans l'ordre, avait énuméré les crimes auxquels s'associaient leurs noms. Il n'avait commis que quatre erreurs et encore étaient-elles parfaitement excusables.

– Oui, Grégoire Ballam est un assez vilain individu, reprit pensivement le commissaire. Il ne nous a jamais passé entre les mains, mais c'est la chance du jeu. Il est malin comme le démon et cela me chiffonne de le voir en compagnie d'une aussi jolie fille que Genee Maggiore.

– La jeune fille assise à côté de lui ? demanda Manfred avec intérêt.

– Une actrice, murmura Gonsalez. Vous remarquerez, mon cher George, la façon dont elle tourne la tête à droite et à gauche par intervalles, bien qu'il n'y ait rien à voir de ces deux côtés-là. Elle a l'habitude d'être regardée : aucune vanité dans ce geste, c'est simplement un symptôme particulier de sa profession.

– Quelle est sa vanité particulière ? demanda Manfred tandis que souriait le commissaire.

– Vous connaissez, ma foi, notre Dickens ? interrogea ce dernier qui croyait Manfred Espagnol. Eh bien ! il serait difficile de spécifier de quelle source Grégoire Ballam tire ses respectables revenus, ajouta-t-il plus sérieusement. Je suppose qu'il s'occupe de prêts usuraires et de quelques autres entreprises profitables.

– Telles que... suggéra Manfred.

M. Fare ne craignait apparemment point de se compromettre.

– Je vais vous le dire tout à fait confidentiellement, répondit-il. Nous croyons, et non sans raisons, qu'il tient une fumerie d'opium fréquentée par la clientèle riche. Avez-vous lu la semaine dernière ce qui est arrivé à John Bidworth qui, après avoir tiré sur une femme de chambre dans les jardins de Kensington, a déchargé ensuite son arme contre lui-même ?

Manfred approuva de la tête.

– C'était une personne de très bonne famille, n'est-ce pas ? demanda-t-il.

– Il appartenait à une famille fort cotée, répliqua Fare avec force. Si bien cotée que nous n'avons pas voulu nous mêler de la moindre façon à l'affaire. Il est mort le lendemain à l'hôpital et les chirurgiens nous ont déclaré qu'il se trouvait indubitablement sous l'influence de quelque drogue indienne, car au cours de ses rares instants de lucidité, il a révélé que la nuit précé-

dente, après avoir fait la fête, il avait échoué dans une fumerie d'opium et ne se souvenait plus de ce qui s'était passé jusqu'à son réveil à l'hôpital. Il est mort en ignorant le crime atroce commis par lui. C'est certainement dans une minute de folie causée par la drogue qu'il a tiré sur la première personne qui s'est présentée devant lui.

– S'agissait-il donc de la fumerie d'opium de M. Ballam ? demanda Gonsalez avec intérêt.

Le rideau se leva à ce moment et la conversation s'acheva dans un murmure.

– Nous l'ignorons : dans son délire il a mentionné le nom de Ballam. Nous avons tout fait pour éclaircir l'affaire. On l'a surveillé ; les endroits où il a déjà résidé quelque temps ont été visités, mais nous n'avons rien découvert qui pût le faire inculper.

————————————

Il existait un moment de la journée où Léon Gonsalez se sentait dans sa forme la plus brillante ; c'était à neuf heures du matin, devant le breakfast !

Le lendemain matin, laissant de côté son journal, il demanda :

– Qu'est-ce que le crime ?

– Maître, répondit solennellement Manfred, je vais vous l'expliquer : c'est la rupture avec les règles fixes qui régissent la société humaine.

– Vous êtes banal, dit Gonsalez. Mon cher George, vous êtes toujours banal à neuf heures du matin ! Si je vous avais posé la même question à minuit, vous m'auriez répondu que c'est tout acte volontairement dirigé contre le voisin ; et si je désirais

maintenant donner à cet acte ce que l'on appelle dans ce pays une interprétation légale, j'ajouterais « contraire à la loi ».

Il doit se commettre dix mille crimes, pour un que l'on découvre. Aux yeux du vulgaire, le crime fait uniquement partie des outrages perpétrés par une certaine catégorie de fous ou demi-fous illettrés ou à peu près, qualifiés de « criminels ». Mais voici un crime crapuleux, énorme : voici un homme qui corrompt l'âme des jeunes gens et brise impitoyablement leurs cœurs, qui entraîne hommes et femmes hors du droit chemin en les avilissant à leurs propres yeux et qui anéantit l'ambition et tout ce qui fait la beauté de l'âme et de l'esprit afin de vivre confortablement en tenue de gala tous les soirs de son existence et à table devant d'indigestes et coûteux repas arrosés de vins inutiles !

– Où se trouve donc cet homme ? demanda Manfred.

– Il habite 993, Jermyn Street, en fait c'est un de nos voisins, répondit Léon.

– Vous parlez de M. Ballam ?

– En effet, répliqua gravement Gonsalez. Ce soir, j'ai l'intention d'apparaître sous les traits d'un artiste étranger qui, les poches bien garnies, éprouve le désir irrésistible de se divertir : je me doute que nous ne tarderons pas à nous lier, M. Ballam et moi ! Ai-je l'air d'un détective, George ? demanda-t-il brusquement.

– Vous avez plutôt l'air d'un pianiste à succès ! répondit George.

Et Gonsalez renifla.

– Vous savez même être désagréable à neuf heures du matin ! s'écria-t-il.

Il existe deux risques courus par les criminels (ce mot est employé par le narrateur dans le sens que lui assigne dûment

Léon Gonsalez) à la recherche de la richesse facile : il y a le risque d'être découvert et puni qui s'applique uniformément au gros et petit délinquant ; il y a celui de perdre de fortes sommes d'argent placées dans le but de réaliser des sommes encore plus importantes. Le criminel qui met de l'argent dans « son » affaire court un risque très minime d'être découvert ; c'est pourquoi seuls les criminels pauvres et imbéciles viennent trébucher sur les marches qui conduisent au banc des prévenus de l'Old Bailey et c'est pourquoi les hommes considérables qu'indignerait la simple suggestion d'appartenir à la catégorie de ceux qui violent la loi viennent rarement ou ne viennent jamais faire leur petite révérence devant le juge !

M. Grégoire Ballam représentait les intérêts d'un groupe de capitalistes qui avaient acheté aux enchères trois maisons de Montague Street, Portland Place. Ces trois maisons formaient un îlot ; la première comprenait les bureaux d'un avoué au rez-de-chaussée et d'un négociant en vins et spiritueux au premier étage. M. Grégoire Ballam avait installé les siens au troisième étage ; mais ce gentleman louait également la cave qui, à l'aide d'un lait de chaux avait été convertie en un propret sinon plaisant entrepôt. Par cette cave l'on pouvait atteindre entre autres, un garage battant neuf, construit pour l'un des associés de M. Ballam, mais ce garage n'intéressait pas du tout M. Ballam.

Nul en dehors des ouvriers employés à la mise en état des lieux ne savait qu'il était également possible de passer d'une maison à l'autre, en utilisant soit la porte existant déjà dans la cave lorsque les maisons avaient été achetées, soit une nouvelle porte dans le bureau de M. Ballam.

La troisième maison située à l'extrémité de l'îlot était occupée par le Club Artistique International où la police n'avait jamais suivi M. Ballam parce que M. Ballam n'y avait jamais pénétré, du moins par l'entrée principale. Le Club Artistique possédait un « salon de repos » où surgissait parfois magnifiquement M. Ballam ; il y rencontrait un petit groupe choisi dont il

conduisait alors les membres au rez-de-chaussée de la maison du milieu en empruntant une porte dérobée savamment dissimulée. La maison centrale paraissait la plus respectable des trois ; de coquets rideaux de mousseline habillaient ses fenêtres et un vénérable gentleman l'habitait avec sa femme.

Le vénérable gentleman sortait tous les matins à dix heures pour se rendre à ses affaires, le chef élégamment coiffé d'un resplendissant chapeau de soie, un parapluie roulé sous le bras et une fleur piquée à la boutonnière du veston. La police le connaissait de vue et les « constables » du quartier portaient la main à leurs casques lorsqu'ils le rencontraient. À l'époque où M. Raymond, comme il se faisait appeler, portait une barbe blanche luxuriante et se procurait d'élégants revenus en écrivant des lettres de sollicitation et en allant interviewer des femmes crédules et sympathiques, il n'était point connu sous ce nom et ne jouissait pas alors de la considération dont on l'entourait à présent dans Montague Street ! Maintenant, toujours rasé de frais, il avait l'air d'un amiral en retraite, et recevait quatre livres sterling par semaine pour quitter la maison chaque matin à dix heures, avec son chapeau de soie délibérément posé sur le coin de la tête, son parapluie roulé et sa boutonnière soigneusement fleurie !... Il passait la plus grande partie de la journée dans la dalle de lecture du Guildhall et rentrait à cinq heures de l'après-midi, l'air plus guilleret que jamais.

Et sa tâche journalière remplie, lui et sa femme au visage renfrogné se retiraient dans un petit coin du logis et jouaient au « cribbage » tout en tenant des propos certainement enjoués, mais non point vénérables !

Au premier étage, derrière de triples rideaux de velours noir, hommes et femmes fumaient jour et nuit. C'était une grande salle ou plutôt deux salles converties en une seule pièce dont la décoration avait été exécutée sous la direction de M. Ballam : là on ne fumait que l'opium ; mais celui qui éprouvait la fantaisie de goûter au haschisch pouvait s'y livrer dans un

appartement du sous-sol. Parfois M. Ballam en personne venait tirer une bouffée de l'herbe « qui suscite les rêves », mais il réservait généralement de telles visites à l'occasion de la venue d'un nouveau client lucratif. La pipe ne produisait aucun effet pernicieux sur M. Ballam et il s'en vantait.

Et c'est ce qu'il expliquait précisément à un nouveau client, un riche Espagnol qu'un de ses rabatteurs venait de piloter au Club Artistique International.

– Elle n'en produit pas non plus sur moi, déclara le nouveau venu en écartant un Chinois au visage jaune qui pourvoyait aux besoins des fumeurs. J'apporte toujours ma propre mixture.

– Qu'est-ce ? demanda Ballam, intéressé.

– C'est une mixture de ma composition : *cannabis indica*, opium et un peu de tabac turc ; elle est beaucoup plus douce que l'opium et donne des résultats encore plus merveilleux !

– Vous ne pouvez fumer cela ici, dit Ballam en secouant la tête. Essayez la pipe, mon vieux !

– Cela n'a pas d'importance, répliqua le « vieux » avec énergie (il était en réalité jeune malgré ses cheveux gris), je puis fumer chez moi. J'étais venu ici seulement par curiosité et il se leva pour s'en aller.

– Ne soyez pas si pressé, s'écria vivement Ballam. Il y a en bas un sous-sol où l'on fume les pipes de chanvre, car les fumeurs d'ici n'en aiment pas l'odeur. Je m'en vais descendre et en essayer une avec vous. Emportez votre café.

Le sous-sol se trouvait vide ; choisissant un divan confortable, M. Ballam s'assit à côté de son hôte.

– Vous pouvez l'enflammer avec une allumette, vous n'avez pas besoin de lampe à alcool, expliqua l'étranger.

Ballam, tout en sirotant son café, considérait d'un air sceptique la pipe que lui offrait Gonsalez.

– Je voulais vous poser une question, fit Léon. Est-ce que la conduite d'une affaire comme celle-ci vous empêche de dormir la nuit ?

– Ne soyez donc pas si niais, répliqua M. Ballam en allumant lentement sa pipe et en tirant des bouffées avec une satisfaction évidente. Cette drogue n'est pas mauvaise du tout ! M'empêcher de dormir la nuit ? Pourquoi ?

– Eh bien, répondit Léon, beaucoup de gens se détraquent ici, n'est-ce pas ? Je veux dire qu'ils ruinent leur santé à fumer une telle drogue.

– Cela les regarde, déclara tranquillement M. Ballam. Ils y trouvent énormément de plaisir. Après tout il n'y a qu'une vie et l'on ne meurt qu'une fois !

– Certains hommes meurent deux fois, affirma sérieusement Léon. Certains hommes sous l'influence d'une drogue pernicieuse deviennent hallucinés et, à leur réveil, se découvrent meurtriers. Il existe une drogue en Orient appelée *bal* par les indigènes : elle rend les hommes fous furieux…

– Cela ne m'intéresse pas, interrompit Ballam avec impatience. Dépêchons-nous de terminer cette pipe. J'attends une dame qui doit venir me voir ; il faut être exact au rendez-vous, mon vieux, ajouta-t-il en riant.

– Au contraire, l'introduction de cette drogue dans une pipe vous intéresse au plus haut degré, reprit Léon. Et malgré le rendez-vous de miss Maggiore…

L'autre tressaillit.

– Que diable voulez-vous dire ? demanda-t-il avec colère.

– Malgré ce rendez-vous, je tiens à vous avertir que la drogue qui rend les hommes insensés possède une force supérieure à toutes celles que l'on sert dans ce repaire.

– Quel rapport cela peut-il bien avoir avec moi ? gronda Ballam.

– Cela vous intéresse suprêmement, répondit froidement Léon, parce que vous êtes en train de fumer en ce moment une double dose.

Avec un hurlement de rage, Ballam se leva vivement, mais il ne put se rappeler ce qui survint ensuite. Il lui sembla que sa tête éclatait et qu'une lumière aveuglante étincelait devant ses yeux, cependant que paraissaient s'écouler des milliers d'années au milieu de lumières flamboyantes, de bruits de tonnerre, de voix murmurantes et d'un mouvement ininterrompu. Parfois il avait conscience d'être en train de parler et il écoutait avidement ce qu'il allait dire ; parfois des gens lui adressaient des paroles de raillerie et il avait l'impression d'être pourchassé par quelqu'un…

Combien de temps cela dura-t-il, c'est ce qu'il ne put déterminer ; dans son état de demi-hébétude, il essaya d'en faire le calcul, mais il ne possédait aucune base pour évaluer les heures écoulées. Longtemps, longtemps après, lui sembla-t-il ouvrir les yeux avec un grognement et porter la main à sa tête endolorie : il se vit couché dans un lit, un lit très dur dont l'oreiller était encore plus dur. Ses yeux se fixèrent sur le plafond blanchi à la chaux et les murs au revêtement grossier ; puis il aperçut le sol bétonné. Deux lumières brûlaient dans la chambre, l'une sur une table et l'autre dans un coin de la pièce où était assis un homme en train de lire un journal : frappé de son air bizarre, Ballam cligna des yeux dans sa direction.

– Je rêve certainement, cria-t-il tout haut, et l'homme releva la tête.

– Hé ! Avez-vous envie de sortir du lit ?

Ballam ne répondit point. Bouche béante, il considérait l'homme qui, revêtu d'un uniforme sombre et collant, portait une casquette sur la tête avec des insignes. Une ceinture d'un noir éclatant lui serrait la taille et Ballam lut alors les lettres inscrites sur l'épaulette de la tunique.

– A. W… A. W… répéta-t-il avec effarement.

Que signifiait A. W… ? Mais la vérité lui apparut dans un éclair.

« Assistant Warder[1] » ! Il regarda tout autour de la pièce ; elle ne comportait qu'une seule fenêtre masquée par un épais carreau et de solides barreaux ; sur le mur était collée une feuille imprimée. Il se leva du lit en chancelant et lut, toujours bouche béante :

« Règlements concernant les Prisons de Sa Majesté. »

Son regard se reporta sur lui-même ; il s'était évidemment couché tout habillé et son pantalon, d'un tissu grossier de couleur jaune, se trouvait marqué de flèches noires à demi-effacées. Il était en prison ! Depuis combien de temps s'y trouvait-il donc ?

– Allez-vous mieux vous conduire aujourd'hui ? demanda brièvement le gardien. Nous ne désirons nullement revoir les scènes auxquelles vous nous avez fait assister hier !

– Depuis combien de temps suis-je ici ? grogna Ballam.

– Vous le savez bien : il y a eu trois semaines hier que vous êtes incarcéré.

---

[1] Gardien auxiliaire.

– Trois semaines ! répéta Ballam avec effort. De quoi suis-je accusé ?

– Ne jouez donc pas ce jeu-là avec moi, Ballam, répondit le gardien sans trop de malveillance, vous savez que je n'ai pas le droit de converser avec vous. Couchez-vous ! Je me demande parfois si vous n'êtes pas aussi fou que vous prétendez l'être !

– Me suis-je donc conduit… mal ? demanda Ballam.

– Mal ? Le gardien remua la tête d'un geste saccadé. Je ne me trouvais pas au tribunal avec vous, mais l'on m'a raconté que vous vous étiez conduit en véritable dément au banc des prévenus et que lorsque le juge avait prononcé la peine de mort…

– Mon Dieu ! s'écria Ballam d'une voix perçante et il s'écroula sur le lit, livide et hagard. Condamné à mort ! Il put à peine balbutier les mots. Qu'ai-je fait ?

– Vous avez tué une jeune dame, vous le savez bien, répondit le gardien. Je suis surpris de vous voir essayer ainsi de me faire parler après la façon amicale dont je vous ai traité, Ballam. Pourquoi ne réagissez-vous pas et n'acceptez-vous pas plus virilement votre châtiment ?

Un calendrier était accroché au-dessus de la chaise du gardien.

– 12 avril, lut Ballam, et il faillit pousser un nouveau cri perçant, car il avait rencontré le 1er mars le mystérieux étranger ! Il se rappelait tout à présent : le *bal,* la drogue qui rendait les hommes fous !

Il se précipita.

– Je veux voir le directeur ! Je veux leur dire la vérité. On m'a drogué !

– Mais vous nous avez déjà raconté toute cette histoire, répliqua le gardien avec un air de résignation. Quand vous avez tué la jeune dame…

– Quelle jeune dame ? hurla Ballam. Ce n'est pas Maggiore ! Ne me dites pas…

– Vous savez parfaitement que vous l'avez tuée, répondit le gardien. À quoi bon faire tant d'histoires ? Recouchez-vous maintenant, Ballam. Inutile de faire un tel tapage une nuit comme celle-ci…

– Je veux voir le directeur ! Puis-je lui écrire ?

– Vous pouvez lui écrire si vous y tenez, repartit le gardien en indiquant la table.

Ballam gagna la table en chancelant et s'assit tout tremblant sur une chaise. Une demi-douzaine de feuilles de papier à lettre bleu portaient comme en-tête : « Prison de Sa Majesté, Wandsworth, S.W. 1 ».

Il se trouvait dans la prison de Wandsworth ! Il regarda tout autour de la cellule : c'était la première fois qu'il se voyait en pareil lieu et naturellement elle ne répondait pas tout à fait à l'idée qu'il s'en faisait ; mais pouvait-il douter devant l'horrible nudité du local et sa porte massive ?

Une pensée lui vint à l'esprit.

– Quand… quand dois-je être puni ? demanda-t-il d'une voix étouffée.

– Demain !

Le mot tomba comme une sentence fatale et l'homme s'écroula la tête entre les mains, en proie à une crise de larmes nerveuses. Puis, tout d'un coup, il se mit à écrire avec une hâte fébrile, le visage rougi par les larmes.

Sa lettre était incohérente : il parlait d'un homme qui était venu au Club lui faire boire une drogue, à la suite de quoi les ténèbres l'avaient enveloppé, tandis que des lumières étincelaient et que des gens le pourchassaient en chuchotant. Et il n'était pas coupable. Il aimait Genee Maggiore et il n'aurait pas voulu toucher un cheveu de sa tête...

De nouvelles larmes l'obligèrent à s'arrêter. Peut-être était-il en train de rêver ? Peut-être se trouvait-il sous l'influence de cette drogue ? Il donna un coup de genoux contre la muraille et le choc lui arracha une grimace.

– Pas de cela ici ! s'écria sévèrement le gardien. Retournez au lit.

Ballam regarda ses genoux qui saignaient... C'était vrai ! Il ne rêvait pas ! C'était vrai, vrai !

Il s'étendit sur le lit et retomba dans un sommeil inconscient. Lorsqu'il s'éveilla, le gardien lisait toujours, installé à la même place. Il lui sembla s'assoupir encore pendant une heure, bien qu'en réalité son somme n'eût duré que quelques minutes ; et toutes les fois qu'il s'éveillait, il entendait une voix crier en lui : « Vous mourrez ce matin ! ».

Il lui arriva de bondir hors du lit avec des cris perçants, mais il fut contraint de se recoucher.

– Si vous continuez à me causer de l'ennui, je vais faire venir un autre gardien et nous vous attacherons. Pourquoi n'en prenez-vous pas virilement votre parti ? Est-ce pire pour vous que ce qu'« elle » a enduré ? déclara cruellement le gardien.

Il ne bougea plus après cette admonestation et il allait tomber dans ce qui lui semblait un plus long sommeil lorsque le gardien vint le toucher de la main. En s'éveillant, il aperçut alors ses propres habits rangés à côté du lit sur une chaise et s'habilla rapidement.

Il regarda autour de lui :

– Où est le col ? demanda-t-il en tremblant.

– Vous n'avez pas besoin de col ! répliqua le gardien d'un ton plutôt sardonique.

– Allons, remettez-vous ! continua l'homme avec rudesse. D'autres gens ont passé par là... D'après ce que j'ai entendu dire, vous dirigiez une fumerie d'opium : bon nombre de vos clients sont venus nous rendre visite ! Il leur fallait bien passer par là et c'est votre tour à présent.

Il attendit, assis sur le bord du lit, le visage entre les mains ; la porte s'ouvrit alors et un homme entra : maigre, avec une touffe de cheveux roux sur la tête, cet homme portait une barbe également rousse.

Le gardien secoua le prisonnier.

– Mettez les mains derrière vous, ordonna-t-il, et Ballam se sentit envahir d'une sueur froide tandis qu'une lanière agrippait ses poignets.

On éteignit alors la lumière. Sa tête fut encapuchonnée et il lui sembla entendre des voix derrière lui. Il n'était pas prêt à mourir, il le savait ; il y avait toujours un aumônier en pareil cas. Quelqu'un lui saisit le bras et il marcha lentement vers la porte, traversant ensuite une cour, puis franchissant une nouvelle porte. Le chemin lui parut long et ses genoux se dérobaient sous lui, mais il se tenait droit. Ils s'arrêtèrent alors.

– Restez où vous êtes, ordonna la voix, et il sentit qu'on lui passait un nœud coulant autour du cou. Et il attendit avec angoisse pendant des minutes et des heures, lui sembla-t-il, car il avait perdu toute notion du temps. Il entendit alors un pas pesant se rapprocher et quelqu'un le saisit par le bras.

– Que faites-vous ici, vieux papa ? demanda une voix.

Sa tête fut dégagée et il se vit dans la rue, debout sous la lumière d'un réverbère, considéré avec curiosité par un policeman.

– Vous avez aussi un bout de corde autour du cou et l'on vous a lié les mains. Est-ce une affaire de séquestration ? fit le policeman en le détachant, ou bien est-ce une farce ? demanda le représentant de la loi. Je suis surpris de vous voir ainsi, un vieux gentleman comme vous à cheveux blancs !

Les cheveux de Grégoire Ballam étaient encore noirs sept heures auparavant lorsque Léon Gonsalez avait drogué son café, et, le faisant passer par la porte du sous-sol, l'avait emmené dans la grande cour derrière le Club.

Car il y avait là un joli garage neuf dont Léon avait découvert l'emplacement en explorant les lieux ; et ils purent y jouer en toute tranquillité la comédie de la cellule du condamné garnie à cette occasion de papier à lettre bleu à en-tête de la prison et d'un exemplaire du « Règlement des Prisons » remis par M. Fare, commissaire de police, qui ignorait totalement quel usage allait en être fait !

V

L'HOMME QUI HAÏSSAIT AMÉLIE JONES

Léon Gonsalez reçut ce jour-là une lettre dont le timbre portait l'effigie d'Alphonse XIII ; elle était d'un homme paisible qui l'avait rédigée à l'heure de la sieste, lorsque Cordoue sommeillait... Et il avait griffonné tout ce qui lui passait par la tête, installé dans un massif d'orangers surplombant le majestueux Guadalquivir, actuellement torrent aux flots jaunâtres.

– Une lettre de Poiccart, dit Léon.

– Ah ! vraiment ? répliqua George Manfred, à demi assoupi dans un grand fauteuil devant le feu. Les flammes éclairaient à ce moment la pièce tandis qu'une lampe dont l'abat-jour vert tamisait la lumière permettait de lire en ce coin de leur confortable appartement de Jermyn Street.

– Et que raconte, demanda George en s'étirant, que raconte notre excellent ami Poiccart ?

– Le soleil a broui ses oignons, déclara solennellement Léon, ce qui fit sourire Manfred, mais il reprit soudain son sérieux.

Il fut un temps où le nom de ces trois hommes, associé à celui d'un quatrième qui reposait à présent dans le cimetière de Bordeaux, frappait de terreur le cœur de tous les êtres malfaisants : à cette époque, les « Quatre Justiciers » empêchaient de dormir bien des hommes rusés ayant échappé à la loi, mais incapables d'esquiver cette organisation partout présente qui tuait sans pitié au nom de la Justice !

Poiccart cultivait des oignons ! Il soupira et répéta les mots à haute voix.

– Et pourquoi pas ? demanda Léon. Avez-vous lu l'histoire des « Trois Mousquetaires » ?

– Assurément, répondit Manfred en souriant devant le feu.

– Dans quel livre, je vous prie ? continua Léon.

– Eh bien, dans les *Trois Mousquetaires*, cela va de soi, répliqua Manfred surpris.

– Alors vous avez fait fausse route, se hâta d'affirmer Léon Gonsalez. Pour aimer les « Trois Mousquetaires », il faut lire dans le *Masque de Fer* comment l'un d'eux a pris de l'embonpoint et s'occupe exclusivement de sa garde-robe et comment l'autre est devenu simple courtisan du roi de France, tandis que le troisième, vieilli, s'afflige de ce que son enfant ait contracté le mal d'amour ! C'est alors qu'ils deviennent humains, mon cher Manfred, à la façon de Poiccart cultivant ses oignons. Vous lirai-je quelques bribes de sa lettre ?

– S'il vous plaît, fit Manfred singulièrement déconcerté.

– Hum, je vous ai parlé des oignons, George.

Et Gonsalez lut :

– « J'ai des roses magnifiques qu'aimerait certainement Manfred... Ne prêtez pas trop d'attention à cette nouvelle analyse du sang au moyen de laquelle un docteur américain prétend

découvrir les degrés de parenté… Les petits cochons nouveaux-nés se portent étonnamment bien : l'un d'eux possède une intelligence si exceptionnelle et un air si contemplatif que je l'ai nommé George !

George Manfred au coin du feu s'esclaffa.

– L'année sera très bonne pour le vin, m'assure-t-on, continua de lire Léon, mais il n'y aura pas autant d'oranges que l'année dernière… Savez-vous que les empreintes digitales des jumeaux sont identiques ? Mais, fait curieux, elles diffèrent chez les singes anthropoïdes jumeaux : je voudrais que vous me renseigniez là-dessus…

Il continua ainsi de lire des petits fragments de nouvelles domestiques, entremêlées de fugitives excursions dans les à-côté scientifiques et de bavardages, le tout remplissant dix pages à l'écriture serrée.

Léon plia la lettre et la remit dans sa poche.

– Sans doute se trompe-t-il à propos des empreintes digitales des jumeaux ; c'était l'une des illusions de l'excellent Lombroso. De toutes façons le système des empreintes digitales laisse à désirer.

– Je ne l'avais jamais entendu contester, s'écria George avec surprise. En quoi laisse-t-il à désirer ?

Léon roula adroitement une cigarette, en colla le papier et alluma l'extrémité chiffonnée avant de répondre.

– On possède à Scotland Yard disons cent mille empreintes digitales ; il y a cinquante millions d'habitants en Grande-Bretagne : cent mille est exactement le cinq-centième de cinquante millions. Supposez qu'étant policier l'on vous ait fait venir à l'Albert Hall où seraient rassemblées cinq cents personnes dont l'une détiendrait, à votre connaissance, des objets volés et que vous ayez reçu l'autorisation de les fouiller : vous contente-

riez-vous de fouiller une seule personne sans inquiéter les autres ?

– Évidemment non, répondit Manfred, mais vous voulez dire que... ?

– Tant que ce pays, de concert avec les autres nations d'Europe, n'aura pas adopté un système rendant obligatoire pour tous les citoyens l'apposition de leurs empreintes digitales et tant que tous les pays n'auront pas eu l'occasion d'échanger ces empreintes et de les comparer avec les leurs, il sera ridicule de prétendre qu'il n'existe pas deux empreintes semblables !

– Et voilà la question des empreintes digitales réglée, conclut Manfred *sotto voce.*

– Logiquement oui, expliqua complaisamment Léon, mais en fait nous n'en sommes pas encore là.

Un long silence régna alors... Manfred alla prendre un livre auprès du foyer, tandis qu'un craquement de chaise auquel succéda le bruit d'une porte refermée doucement annonçait le départ de Gonsalez. Il leva les yeux vers la pendule ; elle marquait huit heures et demie.

Cinq minutes plus tard, Léon revenait dans la pièce ; il s'était changé entièrement, mais, selon un mot antérieur de Manfred, son déguisement atteignait la perfection. Non que ce fût à proprement parler un déguisement, car il n'avait en rien modifié son visage ou la couleur de ses cheveux ; mais grâce à son art, il était parvenu à ressembler très exactement à un homme extrêmement pauvre : son col était propre, mais éraillé et ses chaussures admirablement cirées apparaissaient vieilles et rapiécées, bien qu'une paire de talons en caoutchouc trop larges à la base s'efforçât de dissimuler l'usure du cuir à cet endroit.

– Vous avez l’air d’un vieux commis aux prises avec la pauvreté qui cherche jusqu’au bout à paraître convenable, fit Manfred.

Gonsalez secoua la tête.

– Je suis un avocat rayé de l’ordre depuis vingt ans et ruiné pour avoir aidé un homme à échapper aux rigueurs de la loi : voilà un rôle infiniment plus séduisant, George, et qui incite en outre les gens à me demander conseil !... Vous devriez venir un de ces soirs au bar de la *Vache et du Compas* m’entendre discourir sur la loi régissant les droits de la femme mariée en matière de propriété.

– Je ne vous ai jamais demandé quelle profession vous exerciez autrefois ! repartit George. Bonne chasse, Léon, et mes salutations respectueuses à Amélie Jones !

Gonsalez se mordait pensivement les lèvres en regardant les flammes du foyer ; il eut un hochement de tête : « Pauvre Amélie Jones ! » s’exclama-t-il doucement.

– Vous êtes un garçon merveilleux, déclara Manfred en souriant, et je me demande vraiment s’il existe quelqu’un qui puisse auréoler aussi romanesquement l’image d’une femme de ménage d’âge mûr !

Léon était en train d’enfiler un pardessus râpé à l’extrême.

– Un poète anglais – Pope, je crois – a dit un jour qu’il fallait tenir pour romanesque toute créature admirant une belle action ou en ayant accompli une ; je crois volontiers qu’Amélie Jones rentre dans cette catégorie !

————————————

La Vache et le Compas est un petit cabaret sis dans Treet Road, à Deptford. La rue obscure se trouvait presque déserte ce soir-là lorsque Léon pénétra dans le bar : sans doute fallait-il

imputer au temps froid la rareté des clients, car à peine une demi-douzaine de personnes foulaient-elles le plancher sablé lorsqu'il se dirigea vers le comptoir pour y commander un claret-and-soda.

Une femme qui devait l'attendre se leva vivement du banc sur lequel elle s'était assise, puis elle regagna sa place en le voyant s'avancer vers elle, le verre à la main.

– Eh bien, madame Jones, s'écria-t-il en la saluant. Comment allez-vous ce soir ?

L'interpellée était une femme corpulente, au visage pâle et vieilli, aux mains agitées d'un tremblement spasmodique.

– Je suis contente que vous soyez venu, monsieur, répondit-elle.

Elle tenait à la main un petit verre de porto presque intact. C'était un soir où, poussée par le désespoir et l'angoisse de la crainte, cette femme avait échangé la solitude de son foyer contre la lumière et le confort du cabaret, que Léon l'avait rencontrée. Il était en train de suivre très précautionneusement un crâne « intéressant » dont était possesseur un porteur de Covent Garden aux larges épaules ; l'ayant filé jusque chez lui et dans les lieux où il fréquentait, il était donc près d'atteindre son objectif, c'est-à-dire l'histoire et la mensuration de cet insignifiant portefaix, lorsque la corpulente femme de ménage s'était introduite dans son champ visuel.

Mais sans doute devait-elle avoir en tête ce soir quelque fait très important à lui communiquer, car elle tournait autour du pot avant d'aborder le sujet qui la tracassait.

– M. Lucas (c'était le nom par lequel Gonsalez se faisait appeler par les habitués de la *Vache et du Compas*), je désire vous demander une grande faveur. Vous vous êtes montré très aimable envers moi, me prodiguant vos conseils à propos de mon mari et de bien d'autres choses... Mais il s'agit d'une

grande faveur et vous êtes certainement un gentleman très occupé…

Et elle le regarda d'un air presque suppliant.

– Je dispose pour l'instant de grands loisirs, déclara Gonsalez.

– Accepteriez-vous de venir avec moi demain à la campagne ? demanda-t-elle. Je voudrais que… que vous voyiez quelqu'un.

– Mais certainement, madame Jones, répondit Gonsalez.

– Pourriez-vous vous trouver à la gare de Paddington à neuf heures du matin ? Je paierais naturellement votre voyage, continua-t-elle en s'animant. Je ne vous permettrai aucune dépense – je possède un peu d'argent de côté.

– Quant à cela, fit Léon, j'ai pour ma part gagné quelque argent aujourd'hui : ne vous mettez donc pas en peine du voyage. Avez-vous reçu des nouvelles de votre mari ?

– Pas de lui, répondit-elle en secouant la tête, mais d'un autre homme qui vient de sortir de prison.

Ses lèvres tremblaient et ses yeux se remplissaient de larmes.

– Il le fera, je sais qu'il le fera, ajouta-t-elle d'une voix saccadée. Mais ce n'est pas à moi que je suis en train de penser.

Léon ouvrit les yeux.

– Pas à vous ? répéta-t-il.

Il avait soupçonné un troisième facteur, bien que n'ayant jamais pu lui assigner une place dans l'existence de cette femme si ordinaire.

– Non, monsieur, pas à moi, reprit-elle douloureusement. Vous connaissez sa haine contre moi et vous savez qu'il me fera mon affaire au moment où il sera libéré, mais je ne vous ai pas dit pourquoi.

– Où se trouve-t-il à présent ? demanda Léon.

– Dans la prison de Devizes, et il sera élargi d'ici deux mois.

– Et alors il vous rejoindra immédiatement, croyez-vous ?

Elle secoua la tête.

– Pas lui, répondit-elle amèrement. Ce n'est pas sa manière. Vous ne le connaissez pas, M. Lucas ! Mais personne ne le connaît comme moi. S'il se contentait de me rejoindre, cela irait encore, mais il ne procède pas ainsi. Il va me tuer, je vous le répète, et tôt ou tard, peu m'importe ! On ne l'appelait pas Bash (« l'assommeur ») Jones pour rien. Je n'y couperai pas ! expliqua-t-elle avec un air farouche. Il s'avancera simplement dans la chambre et m'assommera sans dire un mot et tout sera fini pour Amélie Jones. Mais cela m'est égal, cela m'est égal, répéta-t-elle. C'est l'autre qui me brise le cœur sans discontinuer.

À quoi bon essayer de lui faire raconter ses peines ? Il n'insista pas ; et à l'heure de la fermeture, ils quittèrent ensemble le bar.

– Si je vous demandais de venir jusque chez moi, cela aggraverait la situation et je ne veux pas vous occasionner d'ennuis, M. Lucas, conclut-elle.

Il lui tendit la main pour la première fois ; elle la saisit dans sa large paume et la secoua faiblement.

– Très peu de gens ont serré la main à Amélie Jones, pensa Gonsalez et il regagna l'appartement de Jermyn Street où il trouva Manfred endormi devant le feu.

————————————

Le lendemain matin, fidèle au rendez-vous, il se trouvait à la gare de Paddington, ayant, revêtu pour la circonstance une tenue moins râpée ; il fut surpris de voir paraître madame Jones, habillée avec un goût supérieur à celui qu'il attendait d'elle : son costume fort simple déguisait effectivement la classe à laquelle elle appartenait. Elle prit les billets pour Swindon et la conversation languit quelque peu durant le trajet. Elle semblait encore peu encline aux confidences.

À la station de Newbury, un train omnibus montant changea de voie pour permettre le passage d'un train réservé aux élèves d'une école ; il était bondé de garçons et de filles qui proférèrent des cris joyeux et confus en traversant la gare.

– Oh ! c'est le commencement des vacances de Pâques, je n'y songeais plus ! s'écria Léon.

Ils descendirent à Swindon et alors pour la première fois la femme fournit quelques explications sur le but de leur voyage.

– Il faut que nous restions sur ce quai, déclara-t-elle nerveusement. J'attends la venue d'une personne et je voudrais bien que vous « la » voyiez aussi, M. Lucas.

Bientôt entra en gare un nouveau train spécial dont les voyageurs étaient en majorité des enfants. Plusieurs descendirent à l'embranchement, apparemment afin de changer pour une autre destination que Londres ; et Léon était en train de parler à la femme, insensible d'ailleurs à son bavardage, lorsqu'il vit son visage s'éclairer. Elle le quitta avec un léger mouvement convulsif et s'avança vivement le long du quai à la rencontre d'une grande et jolie fille portant à son chapeau le ruban rouge et blanc d'une école bien connue de l'ouest de l'Angleterre.

– Oh ! Madame Jones, comme c'est gentil de votre part de vous être dérangée jusqu'ici pour me voir ! Il ne fallait pas vous donner toute cette peine… Je serais si contente de venir à Londres, s'écria-t-elle en riant. Est-ce un de vos amis ?

Elle serra la main de Léon, avec une expression de sympathie dans ses yeux.

– Mais rien de plus naturel, miss Grace, répondit Madame Jones avec agitation ! J'ai voulu simplement descendre et vous entrevoir. Comment vous tirez-vous d'affaire à l'école, Mademoiselle ?

– Oh ! splendidement, répondit la jeune fille. J'ai gagné une bourse.

– N'est-ce pas charmant ! fit Madame Jones, impressionnée. Vous avez toujours été étonnante, ma chérie.

La jeune fille se tourna vers Léon.

– Madame Jones a été ma nourrice il y a des années et des années, n'est-ce pas, Madame Jones ?

Amélie Jones acquiesça.

– Comment va votre mari ? Est-il toujours désagréable ?

– Oh, il n'est pas si mauvais que cela, Mademoiselle, répondit bravement Madame Jones. Il est un peu ennuyeux parfois.

– Savez-vous que j'aimerais faire sa connaissance ?

– Oh non, vous n'y trouveriez aucun plaisir, Mademoiselle, soupira Amélie. C'est seulement votre bon cœur qui parle… Où passez-vous vos vacances, Mademoiselle ? demanda-t-elle.

– À Clifton avec quelques-uns de mes amis, chez Molly Walker, la fille de Sir George Walker.

Les yeux d'Amélie Jones dévoraient la jeune fille et Léon savait qu'elle prodiguait à cette enfant qu'elle avait nourrie tout l'amour sans objet dans sa vie stérile. Ils marchèrent ensemble de long en large sur le quai et lorsque le train de l'écolière entra en gare, Madame Jones se tint à la porte du wagon jusqu'au moment du départ ; puis, immobile, elle suivit des yeux l'express tant qu'il fut visible à l'horizon.

– Je ne la reverrai jamais ! murmura-t-elle d'une voix brisée. Je ne la reverrai jamais, oh mon Dieu !

Son visage devint affreusement pâle et Léon la prit par le bras.

– Il faut venir prendre quelque chose, Madame Jones. Vous aimez beaucoup cette jeune personne ?

– Si je l'aime ? Elle se tourna vers lui. Si je l'aime ? Elle... elle est ma fille !

Ils trouvèrent un compartiment pour eux seuls au retour et Madame Jones raconta son histoire.

– Grace avait trois ans lorsque les pires calamités s'abattirent sur son père : en fait, il s'était toujours conduit comme une brute et la police le tenait à l'œil depuis son jeune âge, du moins je le suppose. J'ignorais tout cela en l'épousant. J'étais nourrice dans une maison qu'il avait cambriolée et fus congédiée pour avoir laissé la porte de la cuisine entrebâillée pour lui, ne sachant pas que c'était un voleur. Après être resté longtemps à l'ombre, il jura en sortant de ne plus retourner en prison et si jamais une autre fois l'alarme était donnée de ne pas hésiter à tuer ! De concert avec un autre individu, il s'aboucha avec un riche bookmaker de Blackheath ; Bash accomplissait pour lui ses besognes louches, mais ils se disputèrent ; si bien que Bash et son acolyte cambriolèrent la maison et s'enfuirent avec près de neuf mille livres !

« Il y avait de grandes courses ce jour-là et Bash savait qu'une très forte somme en billets constituait le montant des enjeux dont la trace serait impossible à retrouver ; je crus qu'il avait tué cet homme sur le coup ; et ce ne fut pas sa faute s'il le manqua ! Après avoir pénétré dans la chambre, il l'avait assommé sur son lit – c'était la manière de Bash et ce fut de là que lui vint son surnom. Songeant qu'on effectuerait des recherches minutieuses, il me confia l'argent : j'enfermai les billets dans une vieille cruche à bière à demi pleine de sable et, après avoir enfoncé le bouchon, en suiffai soigneusement l'extérieur de façon à empêcher l'eau d'y pénétrer ; puis je dus aller la jeter dans une citerne que l'on pouvait atteindre d'une des chambres du haut par derrière la maison. Folle de peur et croyant le gentleman tué, je fis ce qui m'était commandé et laissai tomber la cruche dans la citerne. Cette nuit-là, Bash et son compagnon filaient pour gagner le nord de l'Angleterre lorsqu'ils furent arrêtés à la gare d'Euston. L'ami de Bash fut tué, car il courait le long de la voie devant une locomotive ; mais l'on rattrapa Bash et l'on fouilla la maison de fond en comble. Il fut condamné à quinze ans de travaux forcés et il devrait être en liberté depuis deux ans n'était sa mauvaise conduite en prison.

» Après son départ, je dus considérer la situation sous toutes ses faces, M. Lucas, et ma première pensée fut pour mon enfant... J'entrevis quelle existence lui serait réservée en grandissant, l'entourage, les horribles bouges, la crainte de la police, car je savais Bash capable de dépenser un million – s'il l'avait eu – en quelques semaines... Je me savais débarrassée de Bash pour au moins douze ans et je ressassais tout cela dans mon esprit, finissant par prendre une détermination.

» Ce fut un an après son emprisonnement que j'osai sortir l'argent de la cachette, car la police me surveillait toujours du fait que l'on n'avait pu retrouver l'argent. Je ne vous raconterai pas comment j'acquis des vêtements convenables pour déguiser ma condition ni comment je changeai l'argent.

» Toujours est-il que je le transformai en actions. Je ne suis guère instruite, mais, durant des mois, je lus les colonnes financières des journaux. Au début, je n'y comprenais pas grand'chose, mais je finis par m'y mettre, si bien que je plaçai les fonds dans une compagnie argentine et en confiai la surveillance à un avoué de Bermondsey. Elle en touche les intérêts chaque trimestre et règle ses notes elle-même ; je n'en ai jamais pris un penny. Il ne restait plus ensuite qu'à sortir ma petite fille de ce milieu et je l'envoyai dans un refuge pour les petits enfants (cela me brisa le cœur de me séparer d'elle) jusqu'à ce qu'elle fût en âge d'aller à l'école. J'avais coutume de la voir régulièrement et lorsque, après ma première visite, je m'aperçus qu'elle avait presque oublié qui j'étais, je me fis passer pour la nourrice – et voilà l'histoire. »

Gonsalez resta silencieux.

– Votre mari sait-il ?...

– Il sait que j'ai dépensé l'argent, répondit la femme en regardant d'un air distrait la portière. Il sait que la petite se trouve dans une bonne école. Il la découvrira ! continua-t-elle d'une voix plus sourde. Il la découvrira !

Telle était donc la tragédie ! Devant la beauté du sacrifice de cette femme, Léon resta muet et lorsqu'il retrouva l'usage de la parole, il demanda :

– Pourquoi croyez-vous qu'il vous tuera ? Ces sortes de gens font des menaces...

– Bash ne fait ordinairement aucune menace, répondit-elle. Ce sont les questions qu'il a posées aux gens qui me connaissent ; des gens de Deptford qu'il a rencontrés en prison... Demandant ce que je fais le soir, à quelle heure je me couche, ce que je fais dans la journée... Voilà la manière de faire de Bash.

– Je comprends, fit Léon. Quelqu'un lui a-t-il donné les renseignements nécessaires ? demanda-t-il.

Elle secoua la tête.

– Ils ont agi au mieux envers moi, répondit-elle. Ce sont de vilains personnages et des criminels, mais il y a quelques bons cœurs parmi eux. Ils ne lui ont rien révélé.

– En êtes-vous sûre ?

– Tout à fait certaine ; autrement, il aurait cessé de poser des questions. Or Toby Brown a quitté Devizes il y a un mois et m’a dit que Bash s’y trouvait et questionnait toujours à mon sujet. Il aurait déclaré à Toby que c’était bien la dernière fois qu’il moisissait à l’ombre...

Léon regagna son logis ce soir-là avec une certaine exaltation.

– Qu’avez-vous fait de votre personne ? demanda Manfred. J’ai pour ma part été déjeuner avec l’excellent M. Fare.

– Et moi, j’ai évolué au milieu d’une atmosphère étincelante de gloire ! Pas la mienne, non, pas la mienne, Manfred, s’exclama-t-il en secouant la tête, mais la gloire d’Amélie Jones ! Une femme merveilleuse, George ! À cause d’elle, je m’en vais prendre un mois de vacances et pendant ce temps-là vous pourrez retourner en Espagne et aller voir notre bien-aimé Poiccart qui vous entretiendra de ses oignons.

– J’aimerais retourner à Madrid pour quelques jours, répondit Manfred pensivement. Je trouve Londres particulièrement attrayant, mais si réellement vous avez l’intention, de partir en vacances... Au fait, où comptez-vous aller les passer ?

– Dans la prison de Devizes, répliqua Gonsalez d’un ton enjoué, et Manfred avait une telle confiance en son ami qu’il ne fit aucun commentaire.

L’après-midi suivant, Léon Gonsalez se mit en route pour Devizes ; il arriva dans la ville à l’heure du crépuscule et bientôt arpenta avec force gesticulations la place du marché. Vers dix

heures du soir, un agent de police le découvrit adossé à un mur derrière l'hôtel de l'Ours, en train de dégoiser d'ineptes chansons, et il lui intima l'ordre de déguerpir. Sur quoi Léon l'interpella dans un langage qu'il se sentait pour l'heure bien honteux d'employer, vu qu'il n'était pas ivre le moins du monde ! Aussi comparut-il le lendemain matin devant un tribunal où les magistrats l'accusèrent d'avoir, étant ivre, tenu des propos injurieux et de s'être rebellé contre un agent dans l'exercice de ses fonctions.

– Cette affaire mériterait beaucoup plus qu'une amende, déclara gravement le président. Voilà un étranger qui, en arrivant de Londres, se conduit ici d'une manière ignoble ! Y a-t-il des présomptions contre cet homme ?

– Aucune, Monsieur le Président, répondit le geôlier non sans regret.

– Vous allez payer une amende 20 shillings ou vous ferez vingt et un jours de prison.

– J'aime mieux aller en prison que payer, répondit Léon, ce qui était la pure vérité.

Ils l'envoyèrent donc dans la prison locale comme il l'avait prévu. Et vingt et un jours plus tard, paraissant très en forme, il surgissait dans l'appartement où Manfred l'accueillait les mains tendues.

– J'ai appris que vous étiez de retour, s'écria joyeusement Léon. Je n'ai pas perdu mon temps ! Mais ils ont dérangé mes prévisions en m'infligeant trois semaines au lieu d'un mois, et j'ai eu peur de revenir avant vous !

– Je suis revenu hier, répondit George et ses yeux se portèrent vers le buffet.

Six gros oignons d'Espagne s'y alignaient et Léon Gonsalez se tordit de rire. Ce ne fut qu'après avoir revêtu un costume plus présentable qu'il entreprit le récit de son aventure.

– Bash Jones prémédite indubitablement un crime, commença-t-il. Je n'ai jamais vu un cas aussi extraordinaire d'anamorphose de la face ! Je travaillais avec lui à l'atelier du tailleur. Il sera libéré lundi prochain.

– Il vous a fort bien accueilli, je présume, lorsqu'il s'est aperçu que vous étiez de Deptford ? demanda sèchement Manfred.

Léon acquiesça.

– Il a l'intention de tuer sa femme le trois du mois prochain, c'est-à-dire le lendemain du jour où l'on doit l'élargir, déclara-t-il.

– Pourquoi une date aussi précise ? demanda Manfred avec surprise.

– Parce que c'est la seule nuit où elle couche toute seule dans la maison. Il y a ordinairement deux jeunes locataires, qui travaillent au chemin de fer et se trouvent être de service jusqu'à trois heures du matin le trois de chaque mois.

– Est-ce vrai ou bien l'inventez-vous ? demanda Manfred.

– Je l'ai inventé, admit Gonsalez. Mais voici l'histoire que je lui ai racontée et qu'il a avalée avec empressement. Les jeunes gens ne possèdent pas de clef et rentrent par la porte de la cuisine que l'on ne ferme pas au verrou ; on accède à cette porte par un étroit passage aussi long que Little Mill Street et parallèle aux maisons. Oh oui, il brûlait de recueillir des renseignements et il m'a affirmé qu'il ne reviendrait pas en prison sauf pour une courte visite. Un gaillard intéressant ! Je pense qu'il vaut mieux qu'il meure, déclara gravement Léon. Songez à

toutes les possibilités de malheur, George. Cette jeune fille infortunée, heureuse chez ses amis, bien élevée…

– Osez-vous dire cela, sourit Manfred, avec Bash pour père ?

– Bien élevée, je le répète, continua Gonsalez d'un ton ferme. L'éducation est simplement une qualité qui s'acquiert au contact ininterrompu des gens distingués. Mettez le fils d'un duc dans les vilains quartiers et il deviendra en grandissant une sorte particulière d'enfant du peuple, mais du peuple malgré tout. Envisagez cette épouvantable éventualité : le retour de cette enfant au taudis de Deptford, en supposant que ce M. Bash Jones ne tue point sa femme ! S'il la tue, l'horrible vérité se fait alors jour… Non, je crois que nous ferions mieux de régler le compte de ce M. Bash Jones.

– J'en conviens, répliqua pensivement Manfred en tirant des bouffées de fumées de son cigare ; et Léon Gonsalez, s'asseyant devant la table, ouvrit les poèmes de Browning. Il interrompit de temps à autre sa lecture pour regarder dans l'espace d'un air méditatif tandis qu'il élaborait un plan pour faire disparaître Bash Jones.

L'après-midi du trois, Madame Amélie Jones fut convoquée par télégramme à la gare de Paddington où elle rencontra Léon Gonsalez.

– Vous avez pris votre clef sur vous, Madame Jones ?

– Oui, Monsieur, répondit la femme avec surprise. Savez-vous que mon mari est sorti de prison ?

– Je sais, je sais, dit Gonsalez, et c'est parce qu'il se trouve en liberté que je veux que vous vous absentiez pendant deux nuits. J'ai quelques amis à Plymouth ; ils iront probablement vous chercher à la gare, et, dans le cas contraire, vous vous rendrez à cette adresse.

Et il lui remit l'adresse d'une pension de famille qu'il avait dénichée sur un journal de Plymouth.

– Voici un peu d'argent : j'insiste pour que vous le preniez ! Mes amis éprouvent le plus vif désir de vous venir en aide…

Elle fondit en larmes lorsqu'il la quitta.

– Vous êtes certaine d'avoir fermé à clef votre maison ? demanda Léon avant de partir.

– J'ai la clef ici, Monsieur.

Elle ouvrit son sac et il remarqua le tremblement continu de ses mains.

– Laissez-moi voir, fit Léon en prenant le sac dont il inspecta le contenu de son regard de myope. Oui, la voici.

Il avança la main, puis la retira apparemment vide et referma le sac.

– Au revoir, Madame Jones, s'écria-t-il, et ne perdez pas courage.

————————————

À la nuit tombante, Léon Gonsalez arriva dans Little Mill Street portant un volumineux sac de toile noire. Il pénétra dans la maison sans être remarqué, car la nuit était humide et orageuse et Little Mill Street se tenait blottie près de ses maigres foyers.

Il referma la porte derrière lui, et à l'aide de sa lampe de poche se dirigea facilement vers l'unique et misérable chambre à coucher de la petite maison. Tout en fredonnant, il ouvrit son sac et en sortit précautionneusement le contenu dont l'accessoire le plus important était un large globe de verre.

Il coiffa minutieusement ce globe d'une perruque noire, puis il confectionna un ballot avec différents vêtements qu'il trouva dans la chambre. Après quoi, il recula de quelques pas pour admirer son œuvre. Puis il redescendit tirer le verrou de la porte de la cuisine, et, traversant la petite cour, se mit en devoir d'examiner le mode de fermeture de la porte qui donnait sur la ruelle ; ayant constaté avec satisfaction le mauvais état de la serrure, il remonta dans la chambre.

Dans un coin de la pièce se trouvait une penderie, dissimulée par un rideau de cretonne commune ; c'était cette cachette qu'il avait débarrassée de son contenu pour fabriquer le ballot de vêtements couché sur le lit. Il s'assit alors et attendit avec patience, comme il sied à un homme de science.

Deux heures du matin venaient de sonner à une église du voisinage lorsqu'il entendit grincer la porte derrière la maison ; se levant sans bruit, il prit quelque chose dans sa poche et alla se poster derrière le rideau de cretonne. On pouvait difficilement évoluer en silence à travers cette maison, car les planchers étaient vieux et chaque marche craquait : mais l'homme qui s'avançait en rampant marche par marche était vraiment un artiste et Léon entendit pour tout bruit celui de la porte doucement ouverte tandis qu'une ombre se glissait dans la pièce.

Elle traversa la chambre à pas de loup et s'arrêta pendant quelques secondes auprès de la forme corpulente qui gisait dans le lit ; après avoir apparemment écouté, l'ombre parut satisfaite – et Léon vit alors un gourdin se lever et retomber.

Bash Jones n'avait pas murmuré un seul mot ; mais en entendant le fracas du verre brisé, il lâcha un juron et fouilla dans sa poche pour y prendre ses allumettes. Ce retard fut fatal : le chlore comprimé à une pression de plusieurs atmosphères se répandit autour de lui. Suffoqué, il voulut se sauver et s'écroula à terre, tandis que le gaz jaune l'enveloppait d'un épais nuage.

Léon Gonsalez sortit alors de sa cachette et le mourant, en levant les yeux, entrevit deux énormes yeux de verre et le tuyau de l'appareil à respirer dont la vue acheva de le bouleverser jusqu'à la minute finale.

Léon ramassa les débris de verre et les enveloppa soigneusement dans son sac ; il remit minutieusement en place les vêtements, rangea la perruque et nettoya la chambre avant d'ouvrir porte et fenêtre. Puis il alla également ouvrir les fenêtres du devant de la maison. Un vent du sud-ouest soufflait pour l'heure et au matin tout le gaz serait dissipé...

Ce fut seulement parvenu dans la cour de derrière qu'il retira son masque protecteur pour le ranger aussi dans son sac.

Une heure plus tard il avait rejoint son lit et s'y endormait d'un profond sommeil exempt de toute agitation.

Madame Jones dormit bien cette nuit-là et quelque part dans l'ouest de l'Angleterre une svelte forme de jeune fille en pyjama se blottissait contre son oreiller en soupirant de bonheur.

Mais le sommeil le plus profond était celui de Bash Jones !

VI

L’HOMME QUI ÉTAIT HEUREUX

Par une belle soirée de l’automne alors à son début, Léon Gonsalez descendait de l’impériale d’un autobus à Piccadilly Circus ; se dirigeant rapidement dans la direction d’Haymarket, il tourna le coin de Jermyn Street, ne paraissant nullement se rendre compte que quelqu’un marchait sur ses talons.

Manfred qui était en train d’écrire releva la tête à l’entrée de son ami et lui fit signe en souriant tandis que Léon quittait son pardessus de demi-saison et s’approchait de la fenêtre donnant sur la rue.

– Que cherchez-vous si anxieusement, Léon ? demanda-t-il.

– Jean Prothero, du 75, Barside Buildings, Lambeth, répondit Léon sans détourner les yeux de la rue plus bas. Ah, voici cet actif gaillard !

– Qui est Jean Prothero ?

Gonsalez ricana.

– Un homme très hardi, déclara-t-il évasivement, pour errer dans le West End à cette heure. Il regarda sa montre. Oh

non, pas si hardi que cela, corrigea-t-il. Toute personne qui se respecte s'habille pour le dîner en ce moment.

– Un voleur « à l'échelle » ? suggéra Manfred, ce qui arracha un nouveau ricanement à Léon.

– Moins vulgaire que cela, répondit-il. Par voleur à l'échelle, je suppose que vous faites allusion à ce type de voleur de basse catégorie qui, mettant à profit l'heure du repas, applique une échelle contre la fenêtre d'une chambre à coucher et décampe ensuite après avoir fait main basse sur les bijoux ?

Manfred acquiesça.

– Cela correspond à la description officielle de ce genre de criminels, convint-il.

Léon secoua la tête.

– Non, M. Prothero m'intéresse à un tout autre point de vue. En premier lieu, cet homme chauve est un criminel virtuel et les criminels, vous le savez, mon cher George, sont rarement chauves ; les cheveux manquent chez eux de finesse ou bien sont clairsemés ; ou encore leur arrive-t-il parfois de se les arranger de façon excentrique… Toujours est-il que le sommet du crâne de M. Prothero se trouve totalement dépourvu de cheveux d'aucune sorte ! Cet homme est second à bord d'un vapeur affrété pour le commerce des fruits entre les îles Canaries et Southampton. Marié à une très jolie fille, il a pour beau-père – fait curieux – un voleur à l'échelle ! Et j'ai excité ses soupçons tout à fait à mon insu. Incidemment, ajouta-t-il comme s'il eût énoncé une arrière-pensée sans importance. Il sait que je suis l'un des « Quatre Justiciers ».

– Comment le sait-il ? demanda Manfred avec tranquillité au bout d'un instant de silence.

Léon avait échangé son costume contre un vêtement d'alpaga usagé ; et, avant de répondre, il roula une cigarette espagnole.

– Il y a des années, reprit-il, à l'époque où l'opinion hurlait à cor et à cri contre la pernicieuse organisation dont j'ai mentionné le nom, organisation qui s'efforçait à son humble manière de corriger l'injustice de la Société en infligeant aux criminels le châtiment que leur épargnait l'impuissance de la loi, vous fûtes arrêté, mon cher George et enfermé dans la prison de Chelmsford ; vous réussîtes à vous en évader miraculeusement et à gagner la côte ; et nous nous réfugiâmes alors, vous, moi et Poiccart à bord du yacht de notre excellent ami, le prince des Asturies, qui nous faisait l'honneur de participer à notre combinaison en qualité de quatrième membre...

Manfred acquiesça.

– Sur ce bateau se trouvait M. Jean Prothero, continua Léon. Comment s'était-il glissé sur le yacht de Son Altesse Sérénissime ? Je me charge d'en donner plus tard l'explication, mais toujours est-il qu'il était à bord. Je possède la mémoire des physionomies, George, mais malheureusement n'en partage pas tout seul le privilège. M. Prothero m'a reconnu, et en m'apercevant dans Barside Buildings...

– Que faisiez-vous donc en cet endroit ? demanda Manfred avec un léger sourire.

– Là-bas, répliqua Léon avec force, existent deux hommes étrangers l'un à l'autre, tous deux criminels et tous deux daltoniens !

Manfred posa sa plume, s'apprêtant à écouter une dissertation sur la statistique criminelle, car il avait senti percer l'enthousiasme dans le ton de Gonsalez.

– Grâce à ces deux hommes, affirma joyeusement Léon, je suis à même de réfuter les théories parfaitement absurdes sou-

tenues jusqu'ici par Mantegazza et Scheml, d'après laquelle les criminels ne sont jamais affectés de daltonisme. En vérité, mon cher George, ces deux hommes ont suivi la voie du crime depuis leur tendre jeunesse ; tous deux ont subi des peines d'emprisonnement et, fait plus important, leurs pères étaient également daltoniens et criminels !

– Et alors que vient faire là-dedans M. Prothero ? s'enquit Manfred en arrêtant au moment opportun les débuts prometteurs d'un absorbant exposé sur le rapport des imperfections visuelles avec les dérèglements congénitaux.

– L'un de mes sujets est le beau-frère de Prothero ou plutôt le demi-frère de Mme Prothero, elle-même la fille d'un irréprochable menuisier ; il habite à l'appartement au-dessus. Cet appartement ou plutôt ce logis exigu ne comprend que deux chambres et une cuisine : les constructeurs du groupe de maisons de Lambeth n'ayant pas jugé indispensable le luxe d'une salle de bains ! J'en vins aussi à rencontrer Mme Prothero tandis que j'étais en train de vaincre la répugnance de son frère à parler de lui-même.

– Et vous avez aussi rencontré Prothero, je présume ? demanda patiemment Manfred.

– Non, notre rencontre fut purement accidentelle ; en passant dans l'escalier il me jeta un regard rapide ; son visage se trouvait dans l'ombre, aussi ne l'ai-je reconnu qu'à notre deuxième rencontre, c'est-à-dire aujourd'hui. Il m'a suivi jusqu'ici. Mais en fait, ajouta-t-il, je suppose qu'il m'a déjà suivi hier et a voulu avoir aujourd'hui la confirmation de mon lieu de résidence.

– Vous êtes un drôle de corps ! s'écria Manfred.

– Je pourrais l'être bien davantage, remarqua Léon en souriant.

« La question est maintenant de savoir, ajouta-t-il pensivement, si Prothero croit que je le reconnais. Dans ce cas...

Il haussa alors les épaules.

– Ce n’est pas la première fois que j’entre en lice contre la mort et j’en suis déjà sorti victorieux, déclara-t-il avec insouciance.

Manfred ne fut pas dupe du ton persifleur de son ami.

– Aussi mauvais que cela ? demanda-t-il. C’est alors bien plus dangereux pour lui, je suppose. Mais l’idée me répugne de tuer un homme parce qu’il nous a reconnus – cette manière de procéder ne me paraît pas cadrer avec ma conception de la justice.

– C’est exact, affirma vivement Léon, je pense d’ailleurs que la nécessité ne s’en fera pas sentir, à moins naturellement que... Il fit une pause.

– Que quoi ? demanda Manfred.

– ... que Prothero aime réellement sa femme, ce qui rendrait alors l’affaire très sérieuse.

Le lendemain matin il pénétrait tranquillement dans la chambre de Manfred en apportant la tasse de thé habituellement servie par le domestique, tandis que George fixait sur lui des yeux étonnés.

– Que vous arrive-t-il, Léon ? Ne vous êtes-vous donc point couché ?

Léon Gonsalez était vêtu de ce qu’il appelait son complet d’intérieur : une veste et un pantalon de flanelle grise avec ceinture à la taille, complétés par une chemise de soie largement échancrée et une paire de légers chaussons... Manfred, pour qui ce costume évoquait naturellement une nuit blanche consacrée à l’étude, ne s’étonna point de l’acquiescement de Léon.

– Je me suis assis dans la salle à manger où j'ai fumé le calumet de la paix, expliqua-t-il.

– Toute la nuit ? fit Manfred avec surprise. Je me suis éveillé au milieu de la nuit et je n'ai vu aucune lumière.

– Je m'étais installé dans l'obscurité, admit Léon. Je désirais écouter certains bruits.

Manfred remua son thé pensivement.

– L'affaire prend-elle une aussi mauvaise tournure ? Comptez-vous sur...

Léon sourit.

– Je ne comptais pas sur ce qui m'est arrivé, continua-t-il. Voulez-vous me faire une faveur, mon cher George ?

– Quelle faveur ?

– Je désirerais seulement que vous ne parliez point de M. Prothero pendant le reste de la journée ; ou plutôt je vous demanderais de discuter sur des sujets purement scientifiques et agricoles, comme il convient à un honnête fermier andalou – et en outre de parler en espagnol !

Manfred fronça le sourcil.

– Pourquoi ? Mais il corrigea : Excusez-moi, je ne puis arriver à perdre l'habitude d'être mystifié, vous le savez, Léon. Entendu alors pour l'espagnol et l'agriculture sans faire aucune allusion à Prothero !

Et il sortit du lit tandis que Léon conservait son sérieux.

– Puis-je parler de prendre un bain ? demanda-t-il d'un ton sardonique.

Rien de particulièrement intéressant ne se produisit ce jour-là. Manfred allait à un moment engager la conversation sur

l'expérience de Léon, mais ce dernier devinant sa pensée leva un doigt en signe d'avertissement.

Gonsalez ne se fit pas faute par contre de discourir sur le crime : il l'évoqua sous ses aspects les plus scientifiques, s'étendant avec complaisance sur la découverte du criminel daltonien ; mais il ne dit pas un mot de M. Prothero.

Après le souper Léon sortit et revint au bout d'un instant.

– Grâce au ciel nous pouvons à présent parler sans contrainte, déclara-t-il.

Et approchant une chaise du mur, il y grimpa lestement. Au-dessus de sa tête se trouvait vissé au mur un petit ventilateur : en sifflotant un air, il se servit adroitement d'un tournevis pour l'arracher de son alvéole tandis que Manfred le considérait d'un air grave.

– « Le » voici ! s'écria Léon. Approchez une chaise, George. Le reconnaissez-vous ? ajouta-t-il en désignant une petite boîte plate de quatre pouces carrés au centre de laquelle existait une couche de caoutchouc vulcanisé noir. C'est un « détectaphone », autrement dit un récepteur téléphonique rattaché à un microphone.

– Quelqu'un écoutait-il donc tout ce que nous disions ?

Léon acquiesça.

– Le gentleman du dessus a dû passer une journée bien désagréable ! En supposant qu'il connaisse l'espagnol et que je n'aie rien dit qui ne soit de nature à projeter de la clarté sur cette branche de la science pour laquelle je me passionne particulièrement, ajouta-t-il avec modestie, il doit s'être terriblement ennuyé !

– Mais… commença Manfred.

– Il est sorti maintenant, interrompit Gonsalez, mais pour nous mettre à l'abri d'une surprise...

De ses doigts agiles il détacha aussitôt l'un des fils auquel était suspendue la boîte dans l'arbre du ventilateur.

– M. Prothero est venu hier soir, expliqua-t-il. Il a pris la chambre au-dessus en insistant particulièrement pour l'obtenir ! J'ai appris tout cela par le portier qui m'adore parce que je lui donne exactement trois fois le pourboire que lui versent les autres locataires de ces appartements meublés et que je l'en gratifie trois fois aussi souvent ! J'ignorais le jeu exact de Prothero jusqu'au moment où j'entendis vibrer le microphone.

Il réajusta soigneusement le ventilateur et sauta à terre.

– Aimeriez-vous venir à Lambeth aujourd'hui ? Je ne pense pas que nous puissions rencontrer M. Prothero. D'autre part, nous verrons Mme Prothero en train de faire ses emplettes à onze heures dans London Road, car c'est une personne très méthodique.

– Pourquoi tenez-vous tant à ce que je la voie ? demanda Manfred.

Car habituellement Léon ne le laissait jamais participer au développement de ses machinations avant l'approche du dénouement dramatique...

– Je tiens à votre présence pour que vous me disiez exactement, avec votre vaste connaissance de la nature humaine, si elle est un genre de femme pour qui un homme chauve pourrait commettre un crime, répondit-il simplement au grand étonnement de Manfred.

– La victime étant... ?

– Moi-même ! répliqua Gonsalez avec un rire silencieux devant l'expression déconcertée que révélait le visage de Manfred.

————————————

Il était exactement onze heures moins quatre minutes lorsque Manfred sentit une pression de la main sur son épaule et regarda.

– La voici, annonça Léon.

Une femme traversait la chaussée ; elle était gentiment et même bien habillée pour la classe à laquelle elle appartenait ; elle portait un sac à provisions d'une de ses mains gantées et une bourse de l'autre.

– Elle est assez jolie, fit Manfred.

La jeune femme s'était arrêtée devant la vitrine d'un bijoutier, et Manfred eut le temps de l'observer. Son visage était doux et féminin, les yeux gros et foncés, le petit menton ferme et arrondi.

– Que pensez-vous d'elle ? demanda Léon.

– Je pense qu'elle offre un spécimen très parfait de la jeune femme, répondit Manfred.

– Venez, nous allons l'aborder, dit l'autre en prenant son bras.

La jeune femme jeta d'abord un regard de surprise, puis elle sourit. Manfred eut la vision d'étincelantes dents blanches et de lèvres pourpres en joyeux épanouissement... Elle avait une voix calme et musicale qui n'était pas une voix de femme.

– Bonjour, docteur, dit-elle à Léon. Que faites-vous donc par ici d'aussi bonne heure ?

« Docteur », nota Manfred. Le souple Gonsalez savait s'attribuer maintes professions dans le but de recueillir les renseignements qu'il lui fallait.

– Nous revenons précisément de l'hôpital Guy. Le docteur Selbert, expliqua-t-il en présentant Manfred. Vous êtes en train de faire vos provisions, je suppose ?

Elle acquiesça de la tête.

– En réalité, je n'étais pas obligée de sortir, M. Prothero étant parti aux Docks pour trois jours, répliqua-t-elle.

– Avez-vous vu votre frère ce matin ? demanda Léon.

Une ombre passa sur le visage de la jeune femme.

– Non, répondit-elle brièvement.

« Évidemment, pensa Manfred, ne s'enorgueillissait-elle pas particulièrement de sa parenté. Il était possible qu'elle soupçonnât sa profession illicite, mais ne semblait en tous cas nullement désireuse d'entamer la discussion sur son sujet, car elle changea aussitôt de conversation.

Ils bavardèrent ainsi pendant quelques instants ; puis elle les quitta en s'excusant et ils la virent disparaître dans un magasin d'épicerie.

– Eh bien, comment la trouvez-vous ?

– C'est une très jolie fille, affirma tranquillement Manfred.

– Le genre de femme propre à rendre capable un criminel chauve de commettre un meurtre ? demanda Léon.

Et Manfred se mit à rire.

– Ce n'est pas invraisemblable, répondit-il. Mais pourquoi vous tuerait-il ?

– *Nous verrons,* déclara sans plus Léon.

————————————

En rentrant chez eux dans l'après-midi, ils trouvèrent parmi la demi-douzaine de lettres du courrier une enveloppe dont le volumineux cachet armorié attira l'attention de Manfred.

– Lord Pertham, lut-il en regardant la signature. Qui est lord Pertham ?

– Je n'ai pas de « Who's who »[2] sous la main, mais il me semble connaître le nom, répondit Léon. Que désire lord Pertham ?

– Voici ce qu'il écrit, dit Manfred en lisant la lettre : « Cher Monsieur, notre ami commun M. Fare, de Scotland Yard, dîne chez nous ce soir à Connaught Gardens ; puis-je compter également sur votre présence ? M. Fare m'a raconté que vous étiez l'un des plus forts spécialistes en criminologie du siècle et comme de mon côté je poursuis l'étude de cette science avec ardeur, je serai heureux de faire votre connaissance. »

En-dessous de la signature « Pertham » était joint un post-scriptum ainsi conçu : « Votre ami, cela va de soi, est également compris dans l'invitation. »

Manfred se frotta le menton.

– Je n'éprouve guère l'envie d'aller faire un dîner de cérémonie ce soir, déclara-t-il.

– Moi, j'en suis partisan, rétorqua promptement Léon. J'ai un goût prononcé pour la cuisine anglaise et je crois me rappeler que lord Pertham est un épicurien.

À huit heures du soir ils se hâtaient de pénétrer dans la grande maison sise au coin de Connaught Gardens où les reçut

---

[2] *Répertoire de noms avec notices biographiques* (note du traducteur).

un valet de pied qui, après les avoir débarrassés de leurs chapeaux et manteaux, les introduisit dans un immense et sombre salon.

Un homme se tenait adossé au feu – un homme de haute taille et d'une cinquantaine d'années auquel sa crinière de cheveux gris conférait une apparence presque léonine.

Il s'avança aussitôt à leur rencontre.

– Lequel de vous est M. Fuentes ? demanda-t-il en anglais.

– C'est moi, répondit Manfred en souriant, mais c'est mon ami le criminologiste.

– Très heureux de faire votre connaissance, mais je dois m'excuser auprès de vous, s'écria-t-il avec précipitation. Par une inadvertance due à la stupidité de l'un de mes hommes, on n'a pas mis à la poste la lettre adressée à Fare : je viens seulement de m'en apercevoir il y a une demi-heure. J'espère que cela ne vous contrarie pas ?

Manfred murmura quelques paroles banales conformes à la bienséance lorsque la porte s'ouvrit pour laisser une dame maigre pénétrer dans la pièce.

– Je veux vous présenter à Milady, fit lord Pertham.

La femme ainsi introduite avait l'air acariâtre ; ses yeux pâles et sa bouche aux lèvres serrées privaient ses traits renfrognés de tout charme naturel.

Léon Gonsalez, obéissant à une habitude instinctive, analysa aussitôt son visage :

« Dépit, méfiance, méchanceté, vanité... »

Et le renfrognement s'accentua lorsqu'elle tendit mollement la main.

Le dîner est prêt, Pertham, annonça-t-elle, sans déployer aucun effort d'amabilité envers ses hôtes.

La gêne régna tout au long du repas. Lord Pertham était nerveux et sa nervosité se fût communiquée aux deux hommes n'eût été leur tempérament particulier. Ce gros homme qui paraissait craindre énormément sa femme, restait déférent et même humble en sa présence ; mais lorsqu'elle eut enfin débarrassé la pièce de son visage revêche, il n'essaya nullement de dissimuler un soupir de soulagement.

– J'ai peur, dit-il, que ce dîner ne vous ait semblé bien médiocre ! Milady a eu de petites... heu !... difficultés avec mon cuisinier.

Sans doute ces petites difficultés entraient-elles dans les habitudes de Milady, car au cours de la conversation qui suivit, le maître de la maison mentionna incidemment le renvoi de certains serviteurs autrefois à son service. Il s'étendit principalement sur les caractéristiques de leurs visages, donnant l'impression à Manfred, aussi attentif que son compagnon, de ne pas être une grande autorité en la matière. Il parlait avec hésitation, commettant même plusieurs méprises évidentes que Léon ne corrigea point. Son intérêt pour l'étude de la criminologie s'était trouvé renforcé, expliqua-t-il, par les menaces dont sa propre vie avait été l'objet.

– Allons rejoindre Milady, conclut-il, après s'être lancé dans une dissertation criminologique longue et embrouillée paraissant avoir été apprise, Manfred l'eût juré, pour la circonstance.

Par les degrés d'un vaste escalier ils gagnèrent donc un petit salon au premier étage : mais il était vide, ce qui surprit quelque peu Sa Seigneurie.

– Je me demande… commença-t-il, lorsque la porte s'ouvrit et lady Pertham, le visage pâle et les lèvres tremblantes, se précipita dans la pièce.

– Pertham, articula-t-elle rapidement, je suis certaine qu'un homme se trouve dans mon cabinet de toilette !

– Dans votre cabinet de toilette ? répéta lord Pertham en s'élançant vivement.

Les deux hommes auraient bien voulu le suivre, mais il les arrêta à mi-chemin :

– Il est préférable que vous attendiez avec Milady ! s'écria-t-il. Sonnez Thomas, mon amour, ajouta-t-il en s'adressant à sa femme.

Debout au pied de l'escalier ils l'entendirent marcher ; puis un cri fut poussé et ils distinguèrent le bruit d'une lutte. Manfred avait déjà gravi la moitié des marches lorsqu'une porte se referma violemment ; de confuses vociférations retentirent, suivies bientôt d'un coup de feu et d'une lourde chute…

Manfred se jeta contre la porte derrière laquelle se passait le tumulte.

– Tout va bien, annonça la voix de lord Pertham.

Une seconde plus tard il déverrouillait la porte et l'ouvrait.

– J'ai bien peur d'avoir tué cet individu, fit-il, le revolver encore fumant à la main. Au milieu du sol gisait un homme pauvrement vêtu dont le sang souillait le tapis gris perle.

Gonsalez marcha directement vers le corps et le palpa, s'apercevant à première vue que l'homme était mort ; puis il examina très longuement son visage, sur quoi lord Pertham s'écria :

– Le connaissez-vous ?

– Je crois que oui, répondit tranquillement Gonsalez. C'est mon criminel daltonien !

Car il avait reconnu le frère de Mme Prothero.

————————————

Ils regagnèrent leurs quartiers cette nuit-là après avoir laissé lord Pertham sous la surveillance d'un détective inspecteur et lady Pertham... en proie à une attaque de nerfs.

Les deux hommes rentrèrent chez eux sans dire un mot ; Léon, avec un soupir de contentement, s'allongea alors dans le grand fauteuil et se mit à fumer avec volupté un malodorant cigare.

– Léon !

Il ne bougea pas.

– Léon !

Léon tendit la tête dans la direction de l'œil de George.

– Rien de particulier ne vous a frappé dans l'affaire de cette nuit ?

– Si, plusieurs choses, répondit Léon.

– Telles que ?...

– ... L'étrangeté du sort qui a conduit Slippery Bill – c'était le nom de mon cambrioleur – dans la maison de lord Pertham. Non que ce cambriolage fût extraordinaire de sa part étant donné son métier de voleur à l'échelle, comme vous l'appelez. À propos, avez-vous examiné la main du mort ? demanda-t-il en jetant un coup d'œil à Manfred par-dessus la table.

– Ma foi non, fit l'autre avec surprise.

– Quel dommage ! Ses particularités vous auraient frappé bien davantage ! À quoi pensiez-vous alors ?

– Je me demandais pourquoi lord Pertham portait un revolver ; il devait déjà l'avoir en poche au dîner !

– Voilà qui s'explique facilement, répondit Gonsalez. Ne vous souvenez-vous pas que sa vie, vous a-t-il raconté, avait été l'objet de menaces par lettres anonymes ?

Manfred secoua la tête.

– J'avais oublié ce point, avoua-t-il. Mais qui a fermé la porte à clef ?

– Le cambrioleur, sans doute, fit Léon en souriant.

Et Manfred reconnut à ce sourire que son ami usait d'équivoque.

– À propos de portes verrouillées... et ce disant Léon se leva.

Il alla chercher dans sa chambre deux petits instruments assez semblables aux timbres des sonneries électriques, sauf la fourche qu'ils comportaient chacun, il en plaça un au bas de la porte de façon à rendre impossible l'ouverture de cette dernière sans exercer de pression sur la sonnerie. Il l'essaya et un son aigu se fit entendre.

– Tout va bien, dit-il, en allant examiner les fenêtres.

– Attendez-vous la visite de cambrioleurs ?

– J'y compte assez, répondit Gonsalez, et vraiment je ne puis me résoudre à ne pas dormir.

Non satisfait du mode de fermeture de la fenêtre, il y introduisit une petite cheville et fit de même pour la deuxième fenêtre qui donnait sur la rue.

Et il appliqua le même traitement à une autre porte qui conduisait à la chambre de Manfred de l'intérieur du couloir.

Au milieu de la nuit retentit une sonnerie frénétique : Manfred sauta du lit et fit jouer l'électricité. Sa propre porte était bien fermée et il s'élança dans le petit salon où Gonsalez l'avait précédé, examinant la petite sentinelle auprès de la porte. Le verrou avait été tiré. Il repoussa de la savate le signal d'alarme.

– Entrez, lord Pertham, s'écria-t-il. Et causons un peu de cette affaire.

Le silence régna quelques secondes, puis fut rompu par le bruit d'un pied chaussé de pantoufles et un homme entra. Complètement habillé, il était sans chapeau et son crâne chauve arracha un mouvement à Manfred.

– Asseyez-vous et mettez-vous à votre aise ; laissez-moi seulement vous débarrasser de l'arme dangereuse que vous portez dans la poche, car cette affaire peut s'arranger tout à fait à l'amiable, déclara Léon.

C'était indubitablement lord Pertham en personne, malgré la disparition de l'immense touffe de cheveux ! Et Manfred se contenta de regarder Léon introduire sa main gauche dans la poche de l'habit du visiteur nocturne d'où il sortit un revolver qu'il plaça soigneusement sur la cheminée.

Lord Pertham s'effondra sur une chaise et se cacha le visage dans les mains. Durant un instant le silence persista.

– Vous vous rappelez peut-être l'honorable George Fearnside... commença Léon et Manfred tressaillit.

– Fearnside ? Mais il se trouvait à bord du yacht du prince...

– Oui, il se trouvait à bord du yacht du prince, confirma Gonsalez, et nous possédions la ferme conviction de ne pas être pris par lui pour des malfaiteurs en fuite, mais d'être apparem-

ment reconnus comme les « Quatre Justiciers ». Vous avez hérité de votre titre, il y a environ six ans, n'est-ce pas, Pertham ?

Ce dernier, le corps penché, acquiesça. Puis il se redressa, le visage pâle et les yeux cernés de noir.

– Ma foi, messieurs, s'écria-t-il, il me semble qu'au lieu de vous prendre, c'est vous qui m'avez pris ! Qu'allez-vous faire à présent ?

Gonsalez se mit à rire doucement.

– Ce n'est certainement pas moi qui irai proclamer sur le banc des témoins que lord Pertham est bigame et mène une vie double depuis des années ! Car en ce cas serai-je, moi aussi, obligé de reconnaître certains faits gênants à mon actif...

L'homme se passa la langue sur les lèvres :

– J'étais venu pour vous tuer, déclara-t-il d'un ton mal assuré.

– C'est ce que nous avons compris, dit Manfred. Quelle est cette histoire, Léon ?

– Peut-être Sa Seigneurie voudra-t-elle nous la raconter, répondit Gonsalez.

Lord Pertham regarda autour de lui :

– Je désire un verre d'eau, fit-il.

Et Léon le lui apporta.

– C'est absolument vrai, commença lord Pertham au bout d'un instant. Je vous avais reconnus comme étant deux des « Quatre Justiciers ». Grand ami de Son Altesse, je me trouvais accidentellement à bord du yacht lorsque vous y fûtes accueillis ; Son Altesse me fit un récit déguisé de l'escapade, mais à mon retour en Espagne, en lisant sur les journaux le compte rendu de l'évasion j'étais dès lors fixé sur votre identité ! Vous

devez savoir comment, dans ma jeunesse, je grimpais aux mâts comme un simple matelot et voyageais à travers le monde : ce genre de vie me convenait plus que tout autre, car j'arrivais ainsi à connaître les gens et les pays sous un jour dont je ne me serais jamais fait une idée autrement... Si vous désirez jamais voir le monde, voyagez sur le gaillard d'avant ! conseilla-t-il avec un demi-sourire.

» Je fis un soir la connaissance de Marthe Grey dans un théâtre de l'East End à Londres. Lorsque j'étais marin, je me conduisais comme un marin. Nous n'étions pas, mon père et moi, en très bons termes et je n'éprouvais jamais l'envie de rentrer à la maison. Elle était assise à côté de moi au parterre et, si ridicule que cela puisse vous paraître, je tombai amoureux d'elle... »

– Vous étiez alors marié ? interrompit Léon, mais l'autre secoua la tête.

– Non, répondit-il promptement. Comme un imbécile je me laissai persuader d'épouser Milady environ trois mois plus tard, après que, fatigué de la mer, j'étais revenu auprès de ma famille. C'était une héritière et un bon parti pour moi ; cela eut lieu avant l'héritage par mon père de l'argent de son cousin. Mon existence avec Milady fut un véritable enfer sur la terre : vous l'avez vue ce soir et vous pouvez deviner quel genre de femme elle est. Je respecte et crains trop les femmes pour exercer aucune emprise sur son caractère venimeux ; et ce fut la vie misérable que je menais à ses côtés qui me conduisit à aller retrouver Marthe.

» Marthe est une excellente femme, reprit-il, tandis qu'une lueur de défi s'allumait dans ses yeux. La plus pure, la plus chère et la plus douce créature qui existe ! En la revoyant je me rendis compte de la profondeur de mon amour à son égard et, comme avec une femme de son caractère, il n'y avait pas d'autre moyen, je l'épousai. À la suite d une fièvre contractée durant un voyage en Australie, je perdis tous mes cheveux. Une longue pé-

riode de temps s'écoula avant de revoir Marthe... En retournant plus tard auprès de ma famille et en reprenant ma vie normale, je fis confectionner (et cela vous paraîtra vaniteux de ma part) une perruque à double fin de dissimuler mon infirmité et de m'empêcher d'être reconnu par mes anciens compagnons de bord.

» Comme le peu de cheveux qui me restaient étaient devenu gris, je fis faire une perruque également grise, large et poétique – il sourit tristement – pour rendre mon déguisement plus complet. Marthe, Dieu la bénisse ! n'a jamais été offusquée par ma tête chauve, dit-il avec douceur, et ma vie auprès d'elle a toujours été une période de bonheur ininterrompu. Je dois la quitter parfois pour m'occuper de mes affaires, prétextant un voyage en mer, de même que pour Milady j'alléguais des affaires commerciales m'appelant en Amérique pour justifier mon absence. »

– L'homme que vous avez tué était naturellement le demi-frère de Marthe, déclara Gonsalez, et lord Pertham fit un signe d'approbation.

– C'est la malchance qui l'a conduit dans ma demeure, oui, la pure malchance, expliqua-t-il. Durant la lutte ma perruque glissa et il me reconnut : je l'abattis alors, affirma-t-il simplement. Je l'abattis délibérément et de sang-froid, non seulement parce qu'il menaçait de faire sombrer mon bonheur, mais encore parce que durant des années, il a terrorisé sa sœur et vécu sur ses pauvres gains.

Gonsalez acquiesça.

– J'ai vu des cheveux gris dans ses mains et j'ai deviné ce qui s'était passé, dit-il.

– Maintenant qu'allez-vous faire ? demanda le comte de Pertham.

Léon s'était remis à fumer.

– Qu'allez-vous faire, *vous* ? riposta-il. Peut-être aimeriez-vous que je vous le dise ?

– Certes, répondit l'interpellé avec empressement.

– Vous allez emmener votre épouse bigame à l'étranger dès que cette enquête sera terminée ; vous laisserez s'écouler un espace de temps raisonnable, puis vous persuaderez votre femme de divorcer. Après quoi vous pourrez épouser votre Mme Prothero sous votre propre nom, conclut Gonsalez.

————————————

– Léon, s'écria Manfred après que Fearnside eût regagné la chambre du dessus, celle qu'il avait louée dans l'espoir de se rendre compte à quel point Gonsalez était au courant. Je songe que vous faites preuve d'une amoralité complète ! Supposez que lady Pertham ne divorce pas d'avec Sa Seigneurie ?

Léon, éclata de rire.

– Elle n'a dans le fond nullement besoin de divorcer d'avec lord Pertham, expliqua-t-il, car Sa Seigneurie nous a conté un petit mensonge : il avait épousé sa Marthe la première, puis l'avait abandonnée pour revenir auprès d'elle ensuite. Je me trouve connaître ce détail parce que j'ai examiné les deux registres et sais ainsi qu'il existait une Mme Prothero avant qu'il y eût une lady Pertham !

– Vous êtes un garçon merveilleux, Léon ! s'écria Manfred avec admiration.

– J'en conviens, répliqua Léon Gonsalez.

VII

L'HOMME QUI AIMAIT LA MUSIQUE

M. Homer Lynne se singularisait par un emballement sans réserve pour le « 1812 » de Tchaïkovski : certes, il aimait la musique en général, mais ses voisins de Pennerthon Road, Hampstead, pouvaient témoigner avec une véhémente âpreté de sa préférence pour cette composition si ronflante ! D'où la réprobation du voisinage qui s'était traduite par une démarche auprès du tribunal de simple police pour obtenir la disparition de M. Homer Lynne en tant que calamité publique ; puis à un échange de papier timbré avait succédé la menace d'une action en Haute-Cour !

Qu'un gentleman aussi sympathique et aussi simple n'eût pas montré plus d'égards envers ses voisins, que, possédant dans sa chambre à coucher un gramophone géant complètement inconnu jusqu'alors à Hampstead et pourvu en outre d'un dispositif automatique permettant la remise en marche immédiate du disque après son exécution, il eût choisi précisément l'heure de minuit pour satisfaire sa passion, voilà qui était aussi étrange que déplorable.

M. Lynne avait prétendu devant la police que le seul moyen efficace de calmer ses nerfs et de s'assurer le sommeil pour la nuit était d'entendre exécuter ce tonitruant morceau.

Du moins existait-il quelques familles éplorées à même de pouvoir témoigner en faveur du sympathique M. Lynne. Car ce dernier était un agent théâtral possédant de gros intérêts dans l'Amérique du Sud, spécialisé d'autre part dans l'organisation de « tournées », réparties entre une vingtaine d'établissements importants et moyens. Et les grands artistes qui avaient voyagé à travers la République Argentine et le Mexique, le Chili et le Brésil, n'avaient qu'à se louer de l'excellent accueil reçu de la part de ceux que représentait M. Lynne. L'on croyait et c'était effectivement vrai – qu'il possédait des intérêts financiers dans un grand nombre de ces lieux de plaisir auxquels les grands acteurs étaient redevables de la courtoisie et des attentions dont on les entourait pendant leurs tournées.

Il expédiait également un certain nombre de tout petits, de microscopiques artistes dont les noms n'avaient jamais figuré sur aucune affiche de théâtre en Grande-Bretagne ! Et il les recrutait d'après leur beauté, leur enjouement et leur absence d'attaches...

– C'est un pays magnifique, se plaisait à dire M. Homer Lynne.

Homme grave et onctueux, au visage rasé de frais à l'exception des favoris gris, les gens qui ne le connaissaient pas l'auraient pris facilement pour un avoué à clientèle ecclésiastique et prospère.

– C'est un pays magnifique, déclarait-il donc, mais je ne sais si je tiendrais à envoyer là-bas une jeune fille. Sans doute vous toucherez un bon salaire et vivrez largement... Avez-vous des parents ?

Si la jeune fille exhibait un frère ou un père, ou même une mère ou une proche tante célibataire, M. Lynne se contentait de secouer la tête et de promettre d'écrire le lendemain, promesse qu'il tenait d'ailleurs, exprimant ses regrets de ce que la demanderesse ne fît pas, croyait-il, absolument son affaire – ce qui

était vrai. Si, au contraire, elle se trouvait réellement seule au monde, sans parents à qui elle pût écrire ni amis susceptibles de venir importuner M. Lynne de leurs doléances, il lui payait son passage en première classe... mais non en vue de la tournée accomplie par les grandes artistes ni des établissements importants sur la scène desquels on pouvait les rencontrer. En guise de théâtres, c'était à des beuglants qu'il destinait ces jeunes personnes !

De temps à autre (le cas s'était exactement produit trois fois), il lui arrivait d'être bassement trompé par les postulantes d'engagement : certaines prétendaient ne pas avoir de parents et tout à coup surgissait aux renseignements un frère ou un père, comme dans le cas présent.

Par une belle matinée de juin, M. Lynne, assis confortablement, les mains croisées, considérait d'un air grave un petit homme nerveux qui était installé de l'autre côté du grand bureau en acajou, tenant son chapeau de feutre sur les genoux.

– Rosie Goldstein, dit M. Lynne en réfléchissant, il me semble me rappeler ce nom.

Il appuya sur un bouton et un jeune homme brun entra.

– Apportez-moi le registre des engagements, M. Mandez, demanda M. Lynne.

– Vous voyez ce qui s'est passé, M. Lynne, expliqua d'une voix anxieuse son interlocuteur (il était certainement israélite et paraissait très nerveux). J'ignorais complètement le départ pour l'étranger de Rosie jusqu'au moment où une de ses amies vint m'avertir qu'elle était venue contracter ici un engagement.

– Je vois fit M. Lynne, elle ne vous a pas dit qu'elle s'en allait.

– Non, monsieur.

Le jeune homme brun revint avec le registre que M. Lynne feuilleta à loisir, parcourant une liste de noms.

– Rosie Goldstein, la voici. Oui, je me souviens de la jeune fille à présent ; elle m'avait affirmé qu'elle était orpheline.

Goldstein branla la tête.

– Elle croyait, je suppose, que je l'aurais empêchée de partir, dit-il avec un soupir de soulagement. Mais du moment que je sais où elle se trouve, je ne suis plus si inquiet. Avez-vous son adresse actuelle ?

Lynne referma soigneusement le registre et se pencha vers le visiteur.

– Je ne possède pas son adresse actuelle, répondit-il d'un ton bienveillant, mais si vous voulez lui écrire une lettre et me la remettre, je la ferai suivre à nos agents de Buenos-Aires, qui, eux, seront sans doute à même de retrouver la jeune fille. Voyez-vous, la tournée se compose d'un grand nombre d'établissements et très probablement notre artiste doit jouer à l'autre bout du pays : il est absolument impossible de suivre les traces des déplacements de chacune d'entre elles.

– Je comprends cela, monsieur, déclara le petit Juif avec reconnaissance.

– Elle aurait dû vous prévenir, s'écria le sympathique Lynne en secouant la tête.

Il voulait dire en réalité que c'était *lui-même* qui aurait dû être prévenu.

– En tous cas, nous ferons le nécessaire.

Il tendit sa main potelée au visiteur que le jeune homme brun reconduisit.

Trois minutes plus tard, M. Lynne interrogeait une jolie fille qui avait l'avantage de posséder l'expérience de la scène, ayant figuré dans un groupe de *professional beauties* d'une tournée de music-hall. Et lorsqu'elle eut répondu avec empressement aux questions relatives à ses notions de théâtre, du reste assez limitées, M. Lynne aborda le point essentiel de l'interrogatoire.

– Et que disent votre père et votre mère de vous voir accepter cet engagement pour l'étranger ? demanda-t-il avec un sourire encourageant.

– Je n'ai plus ni père, ni mère, soupira la jeune fille.

Et le tremblement de ses lèvres révéla à M. Lynne qu'elle avait dû perdre récemment l'un d'eux.

– Vous avez des frères peut-être ?

– Je n'ai aucun frère, répondit-elle en secouant la tête. Je suis seule au monde, monsieur Lynne : vous me laisserez partir, n'est-ce pas ?

M. Lynne était tout disposé à la laisser partir. À vrai dire, les « artistes » de troisième ordre qu'il expédiait sur le continent sud-américain rapportaient beaucoup plus de bénéfices que les grands acteurs dont les noms étaient à Londres sur toutes les bouches.

– Je vous écrirai demain, déclara-t-il d'un ton chaleureux.

– Vous me laisserez m'en aller là-bas ?

Il sourit.

– Vous pouvez en être certaine, miss Hacker ; n'ayez aucune crainte à cet égard ! Je vous enverrai le contrat... vous feriez mieux de revenir le signer ici.

La jeune fille descendit l'escalier pour regagner Leicester Square, le cœur bondissant de joie. Un engagement trois fois plus élevé comme appointements que les plus gros cachets qu'elle eût jamais touchés ! Elle éprouvait un besoin de faire part à tout le monde de sa bonne fortune, sans se douter que quelques secondes plus tard elle allait conter son bonheur à un homme qui, à ce moment, lui était parfaitement inconnu.

C'était un gentleman bien habillé et à la mine avenante ; il paraissait étranger, mais son visage exerçait ce genre d'attraction particulière qui échappe à l'analyse du psychologue.

Elle le rencontra littéralement par accident. Il se tenait au bas des marches tandis qu'elle descendait : le pied lui ayant manqué, elle tomba dans ses bras.

– Oh ! je suis vraiment confuse, dit-elle en souriant.

– Vous ne semblez guère l'être, remarqua l'homme souriant lui aussi. Vous avez plutôt l'air d'une personne qui vient d'obtenir un très bel engagement pour l'étranger.

Elle le regarda.

– Comment savez-vous cela ?

– Je le sais parce que… parce que je le sais, expliqua-t-il en riant et, renonçant à son intention de monter, il fit demi-tour et accompagna la jeune fille dans la rue.

– C'est vrai, avoua-t-elle. J'ai profité d'une occasion merveilleuse. Êtes-vous du métier ?

– Non, je ne suis pas du métier, répondit Léon Gonsalez, si vous entendez par là « faire du théâtre », mais je connais admirablement les pays où vous allez vous rendre. Aimeriez-vous être un peu documentée sur l'Argentine ?

Elle le regarda d'un air hésitant.

– Cela me ferait beaucoup de plaisir, mais...

– Je vais prendre une tasse de thé, venez avec moi, fit Léon d'un ton persuasif.

Bien qu'elle n'eût guère envie d'une tasse de thé ni même d'un entretien (tout en brûlant de s'épancher), elle obéit à l'attraction magnétique qu'exerçait la personnalité de son compagnon et marcha à ses côtés. Et à ce moment précis M. Lynne déclarait à son factotum. « Alfonso, quelle belle fille ! » Et cet homme sérieux faisait le geste de donner un baiser...

C'était la troisième fois que Léon Gonsalez pénétrait dans les élégants bureaux de M. Homer Lynne de Panton Street.

Une organisation s'était jadis fondée sous le nom des « Quatre Justiciers » dont les membres poursuivaient le châtiment de ceux que la loi avait épargnés ou manqués : et ils s'étaient acquis une réputation mondiale. L'un d'eux était mort et, sur les trois survivants, Poiccart (dit le « Cerveau » des « Quatre Justiciers ») vivait tranquillement à Séville. Un de ses compatriotes, qui ignorait ses attributions spéciales, lui avait envoyé une lettre de Rio de Janeiro dans laquelle il dénonçait avec véhémence certaines abominations. Après un échange de correspondance, Poiccart avait découvert que la plupart des naïves jeunes Anglaises exhibées dans les dancings d'obscures bourgades avaient été importées par les soins de l'agence du respectable M. Lynne ; et Poiccart avait écrit à ses amis de Londres.

– Oui, c'est un beau pays, dit Léon Gonsalez en remuant son thé d'un air pensif. Je suppose que vous devez être contente de vous.

– Oh, c'est merveilleux, répondit la jeune fille. Figurez-vous que je vais toucher 12 livres par semaine, en sus de la nourriture et du logement. Eh bien, je compte mettre presque tout de côté.

– Avez-vous idée de l'endroit où vous jouerez ?

La jeune fille sourit.

– Je ne connais pas le pays ; c'est une terrible ignorance de ma part, mais j'ignore le nom d'une seule ville de l'Argentine.

– Beaucoup de gens sont dans le même cas, fit Léon avec un sourire. Mais vous avez entendu parler du Brésil, je suppose ?

– Oui, c'est une petite contrée de l'Amérique du Sud, expliqua-t-elle, je sais cela.

– ... D'où viennent les noix de coco ! s'esclaffa Léon. Non, ce n'est pas un petit pays de l'Amérique du Sud : c'est un pays dont la largeur représente la distance d'ici au centre de la Perse et dont la longueur équivaut à la distance de Brighton à l'Équateur. Êtes-vous un peu fixée à présent ?

Elle le regarda.

Et il s'étendit alors sur les particularités géographiques du continent américain, sans faire une seule fois allusion au contrat : ce n'était pas là son intention. Il dévoila cette dernière (sans que son interlocutrice comprit) lorsqu'il déclara :

– Il faut que je vous envoie un livre, Miss Hacker ; cela vous intéressera si vous partez dans l'Argentine. C'est un ouvrage qui donne des renseignements très exacts.

– Oh, je vous remercie, dit-elle d'un ton reconnaissant. Dois-je vous donner mon adresse ?

C'était tout ce que Léon désirait savoir. Il glissa dans son portefeuille le morceau de papier sur lequel elle avait écrit son adresse et prit congé de la jeune fille.

George Manfred, qui avait fait l'acquisition d'une automobile à deux places, le retrouva près de la National Gallery et

l'amena à Kensington Gardens, dont le buffet, à cette heure, se trouvait peu fréquenté. Ils s'installèrent à l'une des tables libres et Léon exposa le résultat de sa visite.

– Il est singulièrement heureux que j'aie pu rencontrer l'une des brebis !

– Avez-vous vu Lynne en personne ?

Léon fit un signe d'assentiment.

– Après avoir quitté la jeune fille je suis monté là-haut rendre ma petite visite. J'ai eu du mal à me faire introduire dans le sanctuaire par le gentleman mexicain (qui s'appelle, je crois, Mandez), mais finalement Lynne m'a vu.

Il eut un rire étouffé.

– Je ne joue pas du banjo ; je vous le déclare, mon cher George, en toute sincérité. Le banjo est pour moi un terrible instrument...

– Ce qui veut dire, interrompit Manfred en souriant, que vous vous êtes présenté, comme un joueur de banjo soliste à l'affût d'un engagement pour l'Amérique du Sud.

– Précisément, dit Léon, et vous devinez sans peine que je n'ai pas obtenu grand succès. L'homme est intéressant, George.

– Tous les hommes vous intéressent, Léon, souligna en riant Manfred qui, repoussant de la main la tasse de café qu'on lui avait servie, se mit à allumer un cigare long et mince.

– Il a une vraie figure d'incendiaire et j'aurais aimé pouvoir lui dire que c'était là sa vocation. Écoutez, George, Lombroso a décrit admirablement ce type de criminel : peau délicate, blanche et transparente, visage plein de bébé, cheveux extraordinairement beaux – on le rencontre partout.

Il se frotta le menton et fronça les sourcils.

– Prêt à anéantir sans hésitation le bonheur humain, poursuivant également un but intéressé... Je suppose qu'un être pourvu d'une mentalité de ce genre serait capable de commettre les deux crimes. C'est une comparaison intéressante. J'aimerais consulter là-dessus notre cher ami Poiccart.

– La loi peut-elle l'atteindre ? demanda Manfred : Existe-t-il un moyen de le démasquer ?

– Absolument aucun, répondit catégoriquement Léon. Notre homme dirige une agence théâtrale authentique, les noms des meilleurs artistes figurent sur ses livres et témoignent hautement en sa faveur. On découvre plus facilement un demi-mensonge qu'un criminel qui est à moitié honnête. Si le caissier principal de la Banque d'Angleterre se mettait, à faire de la fausse monnaie, il deviendrait le contrefacteur le plus accompli du monde. Cet homme s'est couvert sur tous les points. Je causais avec un vieux bonhomme touchant, un Israélite nommé Goldstein, dont la fille est partie pour l'étranger il y a sept ou huit mois. Il est resté sans nouvelles et me racontait la surprise éprouvée par Lynne en apprenant que sa fille avait un père ! La jeune artiste sans parents est sa meilleure affaire.

– Lynne a-t-il donné au vieillard l'adresse de sa fille ?

Léon haussa les épaules.

– L'Argentine a une superficie d'un million de milles carrés : où se trouve la jeune fille ? Cordoba, Tucuman, Mendoza, San Louis, Santa Fé, Rio Cuarto, voilà les noms de quelques villes. Et il y a des centaines d'autres bourgades où peut danser cette jeune fille, bourgades n'ayant d'ailleurs aucun consul britannique ou américain... C'est plutôt lamentable, George.

Manfred considérait d'un air pensif les espaces verdoyants du parc.

– Si nous pouvions être fixés, reprit doucement Gonsalez. Cela demanderait exactement deux mois et je crois que cela

vaudrait la peine de faire les frais du voyage. Notre jeune amie va partir par le prochain paquebot sud-américain : vous songiez il y a quelque temps à retourner en Espagne ; je crois que je vais entreprendre la randonnée.

George fit un signe d'assentiment.

– Je prévoyais votre décision, dit-il. Je ne vois réellement pas comment nous pourrions agir sans que vous n'alliez là-bas.

————————————

En s'embarquant sur le *Braganza* à Boulogne, Miss Lilah Hacker fut étonnée de s'apercevoir qu'elle avait pour compagnon de voyage l'aimable étranger qui s'était si complaisamment permis de l'initier à la géographie de l'Amérique du Sud.

La jeune fille envisageait l'avenir sous de riantes couleurs. Elle s'attendait à entrer dans la terre promise, se voyant sur le point d'assister à la réalisation de ses plus chères espérances ; aussi n'éprouva-t-elle qu'une légère déception en constatant le peu d'empressement montré à son égard par l'agréable Gonsalez qui paraissait sans cesse préoccupé.

Un mois s'était à peine écoulé depuis le jour où elle s'était embarquée sur le *Braganza* que son espoir, et, pour ainsi dire, sa foi en l'humanité avaient été anéantis par un rude Irlandais du nom de Rafferty. Ce dernier, qui était né en Argentine, possédait un café-concert dénommé *La Plaza* dans une bourgade de l'intérieur. La jeune fille avait été envoyée là, avec deux autres ballerines, pour distraire les vaqueros métis qui, le soir, se répandaient en ville et pour lesquels *La Plaza* constituait l'attraction principale.

– Vous allez un peu me changer vos manières, déclara Rafferty en mâchonnant un cigare. Hier soir, quand le señor Santiago a voulu vous faire asseoir sur ses genoux, vous l'avez fort malmené, m'a-t-on raconté.

– Naturellement ! s’écria la jeune fille avec indignation. C’est un métis !

– Eh bien, sachez, dit Rafferty que tous les gens de ce pays sont de sang mêlé. Comprenez-vous ? M. Santiago est un gentleman très cossu et la prochaine fois qu’il fera un peu attention à vous, vous devrez être aimable avec lui, n’est-ce pas ?

– Je ne ferai rien de la sorte, répondit la jeune fille, pâle et tremblante. Et je vais m’en retourner à Buenos-Aires dès ce soir.

– Ah, vous voulez vous en retourner ! ricana Rafferty. C’est une idée dont il va falloir aussi vous débarrasser.

Il l’agrippa soudain par le bras.

– Vous allez rentrer tout de suite dans votre chambre et vous y resterez jusqu’à ce que je vous en fasse sortir ce soir pour exécuter votre numéro de danse ; et si vous m’ennuyez encore avec vos niaiseries, vous en subirez les conséquences !

Il la fit entrer rapidement dans l’étroit réduit dénommé chambre à coucher et, avant de refermer la porte, s’arrêta sur le seuil pour proférer des paroles menaçantes qui achevèrent de la décontenancer.

En descendant ce soir-là pour exécuter son numéro, elle eut la surprise et le contentement de ne pas attirer l’attention du riche M. Santiago, un métis espagnol au visage olivâtre qui ne la regarda même pas.

M. Rafferty se montra même doux et poli, contrairement à son habitude.

Elle se retira dans sa chambre avec un certain sentiment de réconfort. Elle s’aperçut alors que sa clef avait été retirée et s’assit jusqu’à une heure du matin dans l’attente d’elle ne savait quel événement. Un bruit de pas étouffé se fit entendre à ce moment dans le couloir : quelqu’un tourna le bouton de sa porte, mais elle avait empilé contre la porte le pauvre mobilier

de la pièce. Une poussée eut lieu, suivie d'un craquement ; puis elle entendit un bruit sourd et la chute d'un corps contre la cloison de bois extérieure de la chambre. On frappa doucement à sa porte.

– Miss Hacker, appela une voix qu'elle reconnut immédiatement, ouvrez vite la porte : je viens vous chercher.

D'une main tremblante, elle se hâta de déblayer ce qu'elle avait entassé et ouvrit. À la lueur de la chandelle qui brûlait dans sa chambre, elle reconnut son compagnon de voyage du *Braganza*.

– Ne faites pas de bruit, dit-il. Il y a un escalier par derrière. Avez-vous un manteau ? Emportez-le, parce qu'il va falloir que nous franchissions soixante milles en automobile avant d'atteindre la voie ferrée…

En sortant de la chambre, elle entrevit les pieds d'un homme qui gisait dans le couloir et avec un frisson se rendit compte de la nature du son mat qu'elle avait entendu.

Ils se retrouvèrent dans la grande cour sise derrière la « Plaza » où étaient garées les nombreuses automobiles poussiéreuses des fermiers et de leurs maîtres et gagnèrent la route. Une grande voiture s'y trouvait vers laquelle Léon Gonsalez conduisit la jeune fille. Elle jeta un coup d'œil en arrière sur l'établissement de Rafferty : les fenêtres étincelaient de lumière et le bruit de l'orchestre résonnait dans l'atmosphère tranquille de la nuit. Elle laissa alors tomber sa tête et se mit à pleurer.

Léon éprouva à cet instant un vif sentiment de regret, car il aurait pu lui épargner cette épreuve.

————————————

Deux mois après son départ de Londres, Léon montait rapidement l'escalier menant à l'appartement de Jermyn Street et se précipitait littéralement sur Manfred.

– Vous avez bonne mine, Léon, s'écria ce dernier en se levant et lui serrant la main. Vous n'avez pas écrit et je ne comptais d'ailleurs pas recevoir de lettre. Il y a seulement deux jours que je suis revenu d'Espagne.

Après avoir donné des nouvelles de Séville, il demanda :

– Vous avez réuni des preuves ?

– Indéniables ! répondit Léon avec assurance. Et bien qu'impossible, sinon difficile à faire reconnaître aux yeux des juges, la culpabilité de Lynne n'en est pas moins certaine. En passant, à Buenos-Aires, je me suis permis de procéder à une petite perquisition chez son agent grâce à laquelle j'ai pu glaner plusieurs lettres de Lynne : leur teneur établit nettement la complicité de Lynne dans ce trafic.

Ils se regardèrent tous deux.

– Le reste est simple, dit Manfred, et je vous laisse le soin, mon cher Léon, de régler les détails, persuadé que M. Homer Lynne aura lieu de regretter beaucoup ses imprudences !

Il n'existait pas travailleur plus acharné ni plus consciencieux que Léon Gonsalez. L'élaboration du châtiment représentait, pour lui, la besogne la plus passionnante ; jamais général n'arrêta aussi minutieusement son plan de bataille que Léon !

Avant la fin du jour il avait récolté dans le voisinage de l'endroit où résidait M. Lynne tous les renseignements essentiels. Ce fut ainsi qu'il apprit la passion de M. Lynne pour la musique. Le cab qui le ramenait dans Jermyn Street marchait trop lentement à son gré : Léon exultait littéralement en rentrant dans le petit salon.

– L’impossible est devenu possible, mon cher George, s’écria-t-il en marchant à travers l’appartement comme un dément. Je croyais ne jamais pouvoir exécuter mon projet, mais il aime la musique, George ! Il adore le mélodieux phonographe !

– Un peu d’eau glacée, n’est-ce pas ? suggéra doucement Manfred.

– Non, non, répondit Léon, je n’ai pas trop chaud je suis comme un morceau de glace ! Qui donc aurait compté sur une telle chance ? Ce soir nous irons faire un tour à Hampstead et nous entendrons son concert...

Ce ne fut qu’au bout d’un certain temps qu’il put exposer d’une manière cohérente les résultats de ses investigations. M. Lynne était extrêmement impopulaire auprès de ses voisins et Léon expliqua pourquoi.

Manfred comprit mieux ce soir-là quand le silence de la paisible route dans laquelle était située la maison de M. Lynne fut rompu par le bruit perçant des trompettes, le roulement des tambours et le grondement simulé du canon qui constituent le barbare assemblage de sons grâce auquel « 1812 » est si en faveur auprès des profanes !

– On dirait un véritable orchestre, constata Manfred avec surprise.

Un policeman qui faisait les cent pas voyant l’automobile s’arrêter devant la maison, retourna la tête en riant.

– Cela fait un tapage horrible, n’est-ce pas ?

– Je m’étonne que cela ne réveille pas tout le monde, suggéra Manfred.

– C’était ce qui se passait au début, répliqua le policeman, mais maintenant ils y sont habitués. Je crois que c’est le gramophone le plus puissant du monde : dans le genre des instru-

ments qui, au bas des marches de l'Underground disent aux gens d'avancer.

– Combien de temps marche-t-il ? Toute la nuit ? demanda Manfred.

– Pendant une heure environ, je crois, dit le policeman. Le gentleman qui habite cette maison ne peut s'endormir sans musique. Il est un peu artiste, je pense.

– Sans aucun doute, conclut Léon d'un ton tranchant.

Le lendemain il sut que le personnel se composait de quatre serviteurs, dont trois couchaient dans la maison. M. Lynne avait l'habitude de rentrer chez lui tous les soirs vers dix heures sauf le vendredi où il se rendait généralement à Brighton.

Le mercredi soir, la cuisinière disposait de sa soirée, en même temps d'ailleurs que le valet de chambre et factotum de Lynne. « Restait la bonne ; mais elle n'était pas gênante. Le seul obstacle sérieux provenait de ce que tous ces gens rentraient vers onze heures. Léon décida de prendre rendez-vous avec M. Lynne pour le vendredi soir suivant, c'est-à-dire le jour où ce dernier allait habituellement à Brighton. Il assista en gare de Victoria au départ du jovial Lynne et se mit en devoir de téléphoner ensuite chez ce dernier.

– Allô, c'est vous, Masters ? appela-t-il.

– Oui, monsieur, répondit une voix d'homme.

– C'est M. Mandez qui est à l'appareil, dit Léon en imitant la curieuse intonation du Mexicain à la solde de Lynne. M. Lynne rentre ce soir à la maison pour une affaire très importante et ne désire voir aucun serviteur ici.

– Bien, monsieur, repartit Masters sans manifester de surprise. Des instructions de ce genre avaient dû évidemment lui être déjà données auparavant. Léon, prévoyant quelque difficul-

té, avait préparé une explication plausible qu'il ne fut pas obligé de fournir.

– Et moi, veut-il que je reste, monsieur ?

– Oh ! non, répondit Léon, M. Lynne l'a bien spécifié ! Personne ne devra se trouver là… et la porte de derrière et celle de la cuisine ne devront pas être fermées à clef, ajouta-t-il fort à propos. C'était une brillante inspiration à condition qu'elle réussît ! Et, effectivement l'appareil lui transmit un « très bien monsieur » de la part de Masters.

En sortant de la cabine, Léon alla immédiatement rédiger un télégramme, adressé à Lynne, Hôtel Ritz, Brighton, ainsi conçu :

« Jeune Goldstein découverte à Santa-Fé. Terrible scandale. Police a fait enquête. Ai renseignements très importants à vous communiquer. Vous attends ce soir chez vous. »

Et il signa : « Mandez ».

– Il recevra le télégramme à huit heures. Il pourra donc prendre le train de neuf heures qui l'amènera à Hampstead vers dix heures et demie, expliqua Léon lorsqu'il eut rejoint Manfred qui l'attendait en face du bureau de poste. Nous arriverons là-bas une heure avant, c'est-à-dire aussitôt qu'il fera nuit.

Ils pénétrèrent dans la maison sans aucune difficulté. Manfred laissa son automobile devant la maison d'un docteur, endroit où une voiture passerait inaperçue, et gagna pédestrement la résidence de Lynne. C'était une vaste maison isolée, richement meublée, et que les domestiques, conformément aux prévisions de Léon, avaient désertée. La chambre de Lynne consistait en une grande pièce située sur le devant de la maison.

– Voici son bruyant appareil, dit Léon en désignant un gramophone magnifique placé sur un meuble près de la fenêtre. Tiens, où donc mène ce fil électrique ?

Il s'aperçut que le fil aboutissait au-dessus de la tête du lit au bouton d'une sonnerie.

Léon demeura quelques instants perplexe, puis la lumière se fit en lui.

– Naturellement, puisqu'il lui faut cet infernal vacarme pour pouvoir dormir, il n'a qu'à appuyer sur ce bouton pour faire cesser la musique sans être obligé de sortir de son lit.

Il examina le disque du gramophone :

– 1812 ! s'exclama-t-il joyeusement.

Soulevant l'aiguille hors du disque, il retourna à la tête du lit et appuya sur le bouton : le disque s'arrêta instantanément de tourner.

– C'est bien cela, déclara-t-il.

Et il remit l'aiguille en place sur le bord du disque.

– Quant à cette tige métallique adaptée à l'appareil, elle fait partie d'un mécanisme qui automatiquement replace l'aiguille au point où commence le disque : c'est une invention américaine que j'ai vue à Buenos-Aires, mais elle ne se rencontre guère par ici.

– De telle sorte que l'appareil peut fonctionner sans interruption, conclut Manfred, intéressé par la démonstration. Je ne m'étonne plus que notre ami soit impopulaire !

Léon, après avoir fureté dans la chambre, finit par découvrir ce qu'il cherchait. C'était une patère fixée à une porte donnant sur un cabinet de toilette, il tira dessus de toutes ses forces, mais la patère tint bon.

– Excellent, »dit-il.

Et fouillant dans son sac, il en sortit une longue corde dont il attacha soigneusement l'extrémité au crochet et dont il vérifia

ensuite la solidité. Il sortit également une paire de menottes qu'il ouvrit et déposa sur le lit ; puis – toujours dans le sac – il prit un objet ressemblant à un bâton de maréchal qui avait environ quatorze pouces de longueur : du manche de ce bâton partaient neuf cordes, deux fois aussi longues que le manche, soigneusement repliées et réunies provisoirement par des ficelles.

Léon fit voir à Manfred un sceau rouge apposé sur le bout de ce bâton.

– Que diable est-ce là, Léon ? demanda Manfred après avoir lu la mention « Administration des prisons ».

– Cet instrument, expliqua Léon, s'appelle vulgairement le « chat », ou, en d'autres termes, le « chat à neuf queues » ; celui-ci est un spécimen authentique que je me suis procuré non sans difficulté.

Il coupa la ficelle qui maintenait les cordes et les neuf lanières se déroulèrent dans toute leur longueur. Manfred les prit en mains et les examina avec curiosité. Bien qu'assez fines, elles étaient très solidement tressées et un demi pouce de soie en bordait chaque extrémité.

Saisissant l'instrument, Léon fit siffler les lanières.

– Fabriqué dans la prison de Pentonville, expliqua-t-il. Mais j'ai peur de n'être pas aussi habile que celui qui s'en sert habituellement.

Le crépuscule avait fait place à l'obscurité complète. Les deux hommes descendirent l'escalier et se postèrent dans la chambre la plus proche du vestibule.

À dix heures et demie précises une clef fut introduite dans la serrure et la porte s'ouvrit.

– Êtes-vous là, Mandez ? appela M. Lynne d'une voix où perçait l'anxiété.

Il avança de trois pas vers la porte et Gonsalez surgit alors.

– Bonsoir, M. Lynne, s'écria-t-il.

L'interpellé tourna le commutateur et vit devant lui un personnage dont il ne put deviner l'identité car un voile blanc à demi transparent recouvrait le visage de l'intrus.

– Qui êtes-vous ? Que voulez-vous ? balbutia Lynne.

– J'ai besoin de vous, répondit brièvement Léon. Mais, avant d'aller plus loin, je vous préviens, M. Lynne, que si vous poussez le moindre cri ou essayez d'attirer l'attention du dehors, vous êtes un homme mort.

– Que voulez-vous de moi ? demanda Lynne en tremblant. Ses yeux rencontrèrent alors Manfred, également voilé, et il s'écroula dans le fauteuil du vestibule.

Manfred, le saisissant par le bras, l'entraîna en haut dans sa chambre. Les persiennes étaient tirées et une petite lampe posée à côté du lit éclairait seule la pièce.

– Ôtez votre veston, ordonna Manfred.

M. Lynne obéit.

– Votre gilet à présent.

Le gilet fut ôté.

– Je crois maintenant que vous devrez retirer aussi votre chemise.

– Qu'allez-vous faire ? demanda l'homme d'une voix rauque.

– Je vous le dirai après.

Le visage contracté, Lynne se mit nu jusqu'à mi-corps et n'opposa aucune résistance lorsque Manfred lui passa les menottes.

Ils le menèrent devant la porte après laquelle était fixée la patère. Léon enfila adroitement la corde dans les anneaux des menottes et la tira de façon à maintenir en l'air les poignets ligotés de Lynne.

– Nous pouvons maintenant causer, dit Gonsalez. Vous vous êtes livré depuis un certain temps, M. Lynne, à un trafic abominable. Vous avez expédié dans l'Amérique du Sud des femmes qui, parfois, n'étaient guère plus que des enfants et vous connaissez le châtiment infligé pour ce crime : la prison et ceci…

Exhibant alors l'instrument, il en déploya les lanières sous les yeux terrifiés de M. Lynne qui regardait par-dessus son épaule.

– Cet instrument s'appelle vulgairement le « chat à neuf queues », expliqua Gonsalez en faisant siffler les lanières autour de sa tête.

– Je vous jure que je n'ai jamais su… bredouilla l'homme. Vous ne pouvez fournir de preuve…

– Je n'ai pas l'intention de la faire publiquement, répondit Léon. Je suis venu ici simplement pour vous prouver que vous ne pouvez pas violer la loi et échapper au châtiment.

Ce fut alors que Manfred mit le gramophone en marche : et le bruit perçant des trompettes et le roulement des tambours emplirent la chambre d'une harmonie stridente.

Le même policeman auquel Manfred et Gonsalez avaient parlé précédemment passait lentement devant la maison ; il s'arrêta pour écouter, ce que fit également un voisin.

– Quel fracas fait cet appareil ! s'écria ce dernier avec humeur.

– Oui, convint le policeman. Je crois que le disque a besoin d'être remplacé : il rend des sons qui ressemblent presque à des hurlements humains, n'est-ce pas ?

– Cela me produit toujours cet effet-là, grommela le voisin en s'éloignant.

Le policeman sourit et reprit sa ronde, tandis que de derrière les fenêtres de la chambre à coucher de M. Lynne parvenaient les cadences perçantes de la *Marseillaise* et le grondement des canons et des cris étouffés de terreur et de douleur dont Tchaïkovski n'était certainement pas responsable.

VIII

L’HOMME QUI FUT « PLUMÉ »

Le dimanche soir, une assistance très « select » fréquente le club Martaus : c’est un lieu discrètement éclairé, où les tables aux nappes d’une blancheur immaculée, à l’argenterie et aux cristaux étincelants, aux fleurs exotiques, forment un éblouissant parterre.

Les jeunes gens – et même les personnes d’âge mûr – peuvent se divertir au club Martaus... moyennant finances. Ce n’est pas la longueur de l’addition, présentée par Louis, le maître d’hôtel, ni le coût élevé des vins, ni les fraises à une demi-couronne, qui causent la perte d’un homme.

John Eden n’était pas en peine de régler le montant de tout ce qu’il avait mangé, bu ou fumé ce soir-là, et, à dire vrai, les distractions du cercle étaient parfaitement innocentes : jamais un jeu de cartes n’en avait franchi le seuil. Louis connaissait sur le bout du doigt la personnalité et les ressources de chaque habitué, et quoique John Eden, admis depuis peu dans le cercle, lui fût encore inconnu, il le pénétrait avec sa perspicacité coutumière.

John Eden avait dansé avec une jeune fille qui n’était point sa partenaire, fait insolite au Martaus où l’on danse uniquement avec la dame que l’on accompagne.

Mais Welby se trouvait là. Welby était un personnage à la mode que John avait vaguement fréquenté jadis. En le voyant s'avancer vers lui, John eut l'attitude d'un cousin de province : il venait de faire un séjour de huit ans dans l'Afrique du Sud, et il éprouvait de l'embarras ; mais Welby était la bonté même, et sur-le-champ il tint à le présenter à Maggie Vane. La jolie fille, divinement habillée, parée de bijoux magnifiques (elle portait un collier de perles de vingt mille livres), émut violemment le pauvre John ; aussi quand elle lui proposa d'aller au « Bingley », ne songea-t-il pas un instant à refuser.

Tandis qu'il franchissait le vestibule, Louis, le maître d'hôtel, sous prétexte de donner un coup de brosse à son habit, murmura de manière à n'être entendu que de John :

– N'allez pas au « Bingley » !...

Impertinence absurde qui lui valut de la part de John un regard étonné.

Celui-ci resta au « Bingley » jusqu'à six heures du matin, et il y signa des chèques dont le montant absorbait entièrement – et dépassait même légèrement – la somme qu'il avait rapportée d'Afrique ! Il était revenu dans sa patrie en rêvant d'y acquérir un petit domaine où il aurait chassé et péché, et écrit son livre sur la chasse aux bêtes fauves... Et tous ses rêves s'envolèrent quand le croupier, le visage souriant, tourna une carte en annonçant machinalement :

– Le rouge gagnant et couleur !

Il ne s'était jamais imaginé que le « Bingley » fût un tripot, et certainement l'établissement ne présentait point cet aspect lorsqu'il y pénétra. Ce fut seulement au moment où son adorable compagne l'introduisit dans la salle du trente-et-quarante, en constatant les enjeux considérables exposés par les joueurs, qu'il ressentit le premier malaise. Il s'assit à côté d'elle ; misa

modestement et… gagna. Et il continua à gagner – jusqu'à ce qu'il eût augmenté ses mises.

Très obligeamment on acceptait les chèques au « Bingley » et l'on mettait même à la disposition des joueurs des formules de chèques prêtes à être remplies.

John Eden retourna dans l'appartement qu'il avait loué, Jermyn Street, exactement au-dessus de celui occupé par Manfred et Léon Gonsalez. Et il écrivit une lettre à son frère de l'Inde…

Le coup de feu réveilla Manfred qui s'élança en pyjama, dans le petit salon où se trouvait déjà Léon en train d'examiner le plafond ; le lait de chaux était marqué d'une tache rouge qui grossissait à vue d'œil.

Manfred sortit sur le palier et rencontra le propriétaire, sommairement vêtu, accourant de son appartement du rez-de-chaussée d'où il avait entendu la détonation.

– Ah ! je croyais que c'était dans votre chambre, monsieur, s'écria-t-il, autrement, ça a dû se passer chez M. Eden.

En grimpant les marches il expliqua que M. Eden logeait depuis peu dans la maison. La porte était fermée à double tour, mais le propriétaire l'ouvrit avec l'une des clefs qu'il avait apportée. L'électricité éclairait le petit salon, et d'un coup d'œil Manfred reconstitua le drame ; de l'autre côté de la table gisait une forme humaine dont le sang tombait goutte à goutte et s'épandait en mare sur le plancher.

Gonsalez palpa l'homme avec dextérité.

– Il n'est pas mort, affirma-t-il. Je ne crois pas que la balle ait atteint d'organe vital.

L'homme s'était tiré une balle dans la poitrine ; d'après le siège de la blessure, Gonsalez acquit la certitude que les lésions étaient sans gravité. Il appliqua un premier pansement ; puis ils

portèrent le blessé sur un sofa. Sitôt ce dernier pansé, Gonsalez promena ses regards de tous côtés et aperçut la lettre révélatrice.

– Pinner, dit-il en brandissant la lettre, je suppose que vous ne tenez nullement à publier sur les toits qu'une tentative de suicide a eu lieu dans l'un de vos appartements ?

– À aucun prix ! répliqua ardemment le propriétaire.

– Alors je vais mettre cette lettre dans ma poche. Veuillez téléphoner à l'hôpital pour annoncer qu'un accident s'est produit, mais ne parlez pas de « suicide » : le gentleman est revenu récemment de l'Afrique du Sud, et en rangeant son pistolet, il l'a fait partir.

L'homme fit un signe d'assentiment et quitta précipitamment la pièce.

Gonsalez s'approcha du sofa sur lequel était étendu Eden, au moment où le jeune homme entr'ouvrait les yeux. Il regarda tour à tour Manfred et Gonsalez en fronçant le sourcil.

– Mon ami, murmura Léon d'une voix douce en se penchant sur le blessé, il vous est arrivé un accident, vous comprenez ? Vous n'êtes pas grièvement atteint ; à vrai dire, je crois que votre blessure est bénigne. Une voiture d'ambulance va venir vous chercher pour vous transporter à l'hôpital, et j'irai vous voir là-bas tous les jours.

– Qui êtes-vous ? chuchota l'interpellé.

– Je suis l'un de vos voisins, répondit en souriant Léon.

– La lettre ! dit avec effort Eden.

Léon hocha la tête.

– Elle est dans ma poche, déclara-t-il, et je vous la rendrai quand vous serez rétabli. Il vous est arrivé un *accident*, n'est-ce pas ?

Eden cligna les yeux en signe d'assentiment.

Un quart d'heure plus tard une voiture d'ambulance s'arrêtait devant la maison, et l'on emmenait le « rescapé ».

– À présent, fit Léon, quand ils se retrouvèrent chez eux, nous allons éclaircir toute cette histoire.

Et tranquillement il déchira l'enveloppe et lut.

– De quoi s'agit-il ? demanda Manfred.

– Notre jeune ami est revenu de l'Afrique du Sud avec 7.000 livres qu'il avait économisées durant *huit années* de dur labeur. Il les a perdues en moins de *huit heures* dans un tripot qu'il ne spécifie pas. Il a même perdu une somme dépassant le montant de l'argent qu'il possédait, et apparemment a remis des chèques pour faire honneur à ses engagements.

Léon se gratta le menton.

– Voilà qui exige un examen plus approfondi de sa chambre. Je me demande si ça offusquera l'admirable M. Pinner ?

L'« admirable » M. Pinner consentit volontiers à ce que Léon devançât la visite inévitable de la police. La perquisition fut faite, et Léon découvrit le carnet de chèques qu'il recherchait dans la poche intérieure de l'habit de John Eden. Il le descendit dans sa chambre.

– Pas de noms ! s'écria-t-il avec désappointement. Seulement le mot « payé » sur chaque souche ; tous, je suppose, ont été émis en faveur de la même personne. Eden a pour banquiers la Banque Nationale de l'Afrique du Sud, dont une succursale existe dans Throgmorton Street.

Il copia soigneusement les numéros des chèques au nombre total de dix.

– Avant tout, dit-il, dès l'ouverture du bureau de poste nous enverrons un télégramme à la banque pour mettre opposition sur les chèques. Sans doute pourra-t-on le poursuivre, mais une dette de jeu n'est légalement pas recouvrable, et au préalable bien des incidents surviendront.

Le premier incident survint le lendemain après-midi. Léon avait donné des instructions pour que l'on fît monter chez lui toute personne qui demanderait à voir M. Eden ; et à trois heures se présenta un jeune homme très élégamment vêtu qui aspirait ses *h* avec une emphase suspecte.

– C'est ici l'appartement de M. Eden ?

– Non, répondit Gonsalez, c'est celui où j'habite avec mon ami ; nous sommes les mandataires de M. Eden.

Le visiteur regarda Léon en fronçant le sourcil.

– Ses mandataires ? questionna-t-il. Alors vous allez pouvoir me donner un petit renseignement à propos de chèques frappés d'opposition. Mon directeur est allé opérer ce matin un virement spécial, et la banque a refusé de payer. M. Eden est-il au courant de cela ?

– Qui est votre « directeur » ? demanda ironiquement Léon.

– M. Mortimer Birn.

– Et son adresse ?

Le jeune homme l'indiqua. M. Mortimer Birn était soi-disant banquier escompteur, et il avait endossé les chèques pour le compte d'un certain nombre de gens qui ne tenaient pas à les faire passer par leurs banques. Le jeune homme insistait beau-

coup sur un point ; les chèques étaient la propriété d'un grand nombre de personnes.

– Et elles ont *toutes* été chez M. Birn. Quelle singulière coïncidence ! s'exclama en souriant Léon.

– Je préférerais voir M. Eden, s'il vous plaît, exprima l'émissaire de M. Mortimer Birn, d'un ton désagréable.

– Il n'est pas visible parce qu'il lui est arrivé un accident, répliqua Léon, mais je passerai chez votre patron.

Les bureaux de M. Birn étaient situés dans un étroit local de Glasshouse Street. Le genre d'affaires traitées par le gentleman ne figurait point sur la plaque de cuivre de la porte, mais Léon flaira l'« usure » en pénétrant dans l'office.

La première pièce était inoccupée lorsqu'il entra ; c'était un réduit minuscule et poussiéreux ne pouvant contenir qu'une petite table, et encore l'espace avait-il été rétréci par une cloison de bois qui servait à isoler des courants d'air et à soustraire à la vue l'infortuné commis de ce bureau. Une porte, dite « privée », conduisait au « saint des saints » de M. Birn, et de cette pièce parvenaient des voix tumultueuses.

Gonsalez prêta l'oreille.

– ... Venu sans téléphoner, hein ! Elle vient toujours le matin, ne vous l'ai-je pas redit cent fois ? hurla une voix.

– Elle ne me connaît pas, grommela l'autre.

– Elle n'a qu'à voir vos cheveux...

À ce moment sortit de la pièce le jeune homme qui s'était présenté à la maison de Jermyn Street. Gonsalez entrevit rapidement deux hommes : l'un était petit et corpulent, l'autre était grand, mais ses cheveux roux frappèrent les yeux de Léon. Puis le commis de M. Birn retourna dans le bureau ; les voix cessèrent, et Gonsalez fut admis dans le cabinet directorial.

Birn, corpulent et chauve, était un monsieur immensément affable. Il répéta à Léon la même histoire que celle contée par son commis.

– Alors, que va faire Eden au sujet de ces chèques ? demanda finalement Birn.

– Je ne crois pas qu'ils soient payés à présentation, répondit doucement Léon. Voyez-vous, ce sont des dettes de jeu…

Ce sont des *chèques*, interrompit Birn, et un chèque est un chèque, que ce soit pour régler une dette de jeu ou un sac de pommes de terre.

– Est-ce conforme à la loi ? interrogea Léon. En ce cas veuillez m'écrire une lettre motivée, et vous serez payé.

– Mais certainement, repartit M. Birn. Si c'est tout ce que vous désirez, je vais l'écrire.

– Allez-y, dit Léon.

Néanmoins, au lieu d'écrire la lettre, M. Birn se mit à parler jurisprudence ; il exprima sa vertueuse indignation contre le manque de scrupules des gens qui répudiaient leurs dettes d'honneur (il n'expliqua point pourquoi il était convaincu que les chèques représentaient des pertes de jeu) et termina l'entretien un peu brusquement. Et tout le temps Léon cherchait à percer l'identité du troisième individu qu'il avait aperçu et qui avait évidemment quitté la pièce par l'une des trois portes donnant sur le bureau.

Léon redescendit dans la rue par l'étroit escalier, et, au moment où il mettait le pied sur le trottoir, une petite auto stoppa. Une jeune fille en descendit ; sans le regarder, elle le frôla et monta rapidement l'escalier. Elle était seule et avait conduit elle-même son luxueux coupé. Intéressé, Gonsalez attendit qu'elle revînt ; son absence dura à peine vingt minutes, et la jeune fille avait l'air consterné.

La curiosité de Léon fut éveillée. Il se rendit à l'hôpital où l'on avait transporté Eden ; le jeune homme s'était suffisamment remis pour être en état de parler.

Ses premiers mots trahirent son anxiété et sa contrition.

– Dites-moi, qu'avez-vous fait de cette lettre ? J'ai perdu la raison en...

– Je l'ai détruite, déclara Léon (ce qui était vrai). À présent, mon jeune ami, il faut répondre à ma question : où se trouve le tripot où vous êtes allé ?

À grand'peine réussit-il à vaincre les scrupules de M. John Eden qui, alors, lui conta toute l'histoire du commencement jusqu'à la fin.

– Ainsi c'était une dame qui vous avait emmené là-bas, n'est-ce pas ? demanda pensivement Léon.

– C'était une simple visiteuse comme moi, repartit John Eden. Elle m'avoua qu'elle avait perdu cinq cents livres.

– Naturellement, fit Léon. Une blonde aux yeux bleus, n'est-ce pas, et qui conduisait elle-même sa voiture ?

L'autre parut surpris.

– Oui, elle m'a emmené dans sa voiture ; elle est certainement blonde et a les yeux bleus. À vrai dire, je n'ai encore jamais rencontré une aussi jolie fille !

Puis, hochant la tête :

– Pauvre jeune fille, elle a été victime de la machination... si machination il y eut.

– 196, Paul Street, Mayfair, avez-vous dit.

– Parfaitement, Paul Street, et je suis presque sûr du n° 196, affirma Eden. Mais j'espère que vous n'allez pas entamer

de poursuites contre eux, car c'est moi qui ai commis la faute. N'êtes-vous pas l'un des deux messieurs qui habitent l'appartement au-dessous du mien ? demanda-t-il soudain.

Léon fit une signe d'assentiment.

– Je suppose que les chèques ont été présentés et que... quelques-uns d'entre eux sont revenus impayés.

– Ou plutôt a-t-on refusé d'en payer un *seul* à présentation, annonça Léon. Et vous seriez-vous suicidé, mon jeune ami, que votre banque n'aurait pas moins suspendu automatiquement le paiement de ces chèques !...

Manfred dîna seul ce soir-là. Léon n'était pas rentré ; mais, vers huit heures, un commissionnaire se présenta avec une note priant Manfred de remettre au porteur son habit et un ou deux articles accessoires.

Manfred était trop accoutumé aux manières de Léon Gonsalez pour s'en étonner. Il emballa les effets demandés dans une petite valise qu'il remit au jeune commissionnaire, et passa la soirée à écrire des lettres.

À deux heures et demie du matin il entendit un bruit confus de lutte dans la rue, et Léon rentra sans hâte – nullement troublé, quoiqu'il sortît d'une rencontre assez mouvementée avec un jeune homme qui avait surveillé la maison toute la soirée, attendant son retour.

Manfred remarqua qu'il ne portait pas l'habit, mais le costume qu'il avait revêtu avant de partir.

– Les effets vous sont bien parvenus ?

– Très bien parvenus, répliqua Léon.

Il exhiba une cravache courte, en peau de rhinocéros, dite « sjambok » en Afrique du Sud. Elle avait à peu près un pied et demi de long, mais constituait une arme formidable ; et c'était

l'un des articles qu'avait réclamés Léon. Il l'examina à la lumière.

– Non, je ne l'ai pas scalpé, dit-il. Et pourtant j'avais peur d'y être obligé.

– Qui était-ce donc ?

Avant de répondre Léon éteignit la lumière, écarta les rideaux de la fenêtre ouverte et regarda au dehors. Puis il remit les rideaux en place et ralluma l'électricité.

– Il a déguerpi, mais je ne crois pas que nous soyons débarrassés de la bande, énonça-t-il.

Il but un verre d'eau, s'assit près de la table et rit.

– Avez-vous songé, mon cher Manfred, que nous avons un ami en la personne de M. Fare, le commissaire de police, et qu'il nous rend visite de temps en temps ?

– Je m'en fais parfaitement une idée, répondit en souriant Manfred. Eh bien, l'avez-vous vu ?

Léon branla la tête.

– Non, mais d'autres gens ont remarqué sa présence et m'ont rattaché à la police métropolitaine ! J'ai eu l'occasion d'interviewer notre ami M. Bingley ; ses acolytes et lui sont absolument convaincus que je suis ce que l'on appelle à Londres un « split » – autrement dit un détective – chargé de poursuivre la suppression des tripots. De là l'attention dont j'ai été l'objet et le fait que l'on me surveille ; je m'en suis aperçu en regagnant aujourd'hui Jermyn Street – ayant heureusement oublié de dire au chauffeur à quel endroit il devait s'arrêter, ce qui le fit dépasser les espions.

Il décrivit sa visite à l'hôpital et son entretien avec M. Birn.

– Birn *alias* Bingley est le propriétaire d'au moins trois importants tripots de Londres ; en tout cas les commandite-t-il. Je suppose d'ailleurs que lui-même n'en fréquente aucun. La maison de Mayfair a été fermée ce soir, et je n'ai pas cherché à la repérer ; ils ont eu peur que notre pauvre ami ait informé la police. Mais oh, mon cher Manfred, comment vous décrire les merveilles de cette délicieuse maison de Bayswater Road, où la société la plus fashionable et la plus riche de Londres se réunit tous les soirs pour tenter la chance au baccarat ?

– De quelle façon y avez-vous pénétré ? demanda Manfred.

– On m'y a tout bonnement emmené, répliqua Gonsalez. Je suis allé dîner au club Martaus ; j'ai retrouvé M. Welby et l'ai traité comme un vieil ami. Je pense qu'il croyait réellement m'avoir rencontré avant mon départ pour l'Argentine – où je fis sensément ma pelote ! – et, naturellement, il s'assit à côté de moi. Nous bûmes des liqueurs, et il me présenta à une fort jolie fille…

– Vous n'avez pas été reconnu ?

Léon branla la tête.

– La moustache postiche que je m'étais fixée sur le visage était impossible à distinguer d'une vraie moustache, expliqua-t-il non sans fierté. Je l'ai fixée poil par poil, et cette besogne a exigé deux heures : quand ce fut terminé vous ne m'auriez point reconnu. J'ai dansé avec la belle Margaret et…

Il hésita.

– Vous lui avez fait la cour, termina Manfred avec admiration.

Léon haussa les épaules.

– Ma foi, c'était nécessaire, mon cher Manfred, prononça-t-il d'un ton solennel. Et quel heureux hasard d'avoir eu dans ma poche une bague en diamants que j'avais rapportée de

l'Amérique du Sud (elle m'a coûté cent dix guinées dans Regent Street cet après-midi) et qui lui allait merveilleusement ! C'était le prix de mon admission à l'établissement de Bayswater, et ma partenaire s'anima un peu. Elle me conduisit là-bas dans sa voiture. La visite n'a pas été sans profit, ajouta-t-il modestement.

Et il tira de sa poche une grosse liasse de bank-notes.

Manfred se mit à rire doucement.

Léon était le plus habile manipulateur de cartes d'Europe. Ses doigt longs et délicats, l'étonnante rapidité avec laquelle il les remuait, son talent naturel d'escamoteur, auraient pu l'enrichir s'il avait pratiqué l'art de faire des tours de cartes ou de tricher au jeu !

– On jouait au baccarat et les cartes étaient distribuées par un intelligent croupier, expliqua Léon. Celles qui avaient servi étaient jetées dans une corbeille. Les cartes étaient naturellement si bien préparées que le croupier les connaissait d'avance toutes dans l'ordre. Extraire une douzaine de cartes de la corbeille représentait une tâche assez simple ; sortir de la pièce et les disposer de façon à ce qu'elles fussent tour à tour défavorables et favorables à la banque, ce ne fut pas difficile ; mais pour les placer par dessus celles qu'il distribuait, mon cher Manfred, il fallait être un artiste !

Léon ne révéla point sous quelle forme s'était manifesté son art, ni de quelle manière il avait détourné l'attention du croupier et de l'assistance durant la fraction de seconde nécessaire (le croupier retirait rarement ses mains des cartes) : l'épaisse liasse de bank-notes déposée sur la table attestait la réussite de l'entreprise.

Changeant alors de vêtement, il mit son vieux veston de velours et marcha de long en large, les mains dans les poches.

– Margaret Vane, murmura-t-il doucement, est l'une des plus belles créatures de Dieu, George, quelle perfection ! mais quelle odieuse créature si les apparences…

Il branla tristement la tête.

– Joue-t-elle un vilain rôle ou bien est-elle simplement une dupe ? demanda Manfred.

Léon ne répondit pas aussitôt.

– Je suis assez embarrassé, avoua-t-il.

Il relata ce qui s'était passé dans le cabinet de M. Birn, la vision de l'homme aux cheveux roux et la fureur manifestée contre ce dernier par M. Birn.

– Le mot « elle » que j'ai entendu prononcer concernait certainement Margaret Vane. Mais sa culpabilité n'en paraissait pas moins fondée. Après avoir quitté la maison de Bayswater je décidai de chercher à découvrir l'endroit où elle habitait. Elle avait si habilement éludé toutes mes questions à cet égard que mes soupçons furent éveillés ; hélant un taxi, je m'installai à l'intérieur et attendis… Lorsque sa voiture parut je la suivis ; M. Birn réside à Fitzroy Square, et ce fut là-bas qu'elle se dirigea. À son arrivée quelqu'un vint remiser l'auto, et elle pénétra sur-le-champ dans la maison. Je commençai alors à croire que ses relations avec Birn étaient beaucoup plus intimes que je ne les imaginais !

« Ayant résolu d'attendre, je fis stopper le taxi de l'autre côté du square. Au bout d'un quart d'heure la jeune fille ressortit et, à ma grande surprise, elle avait changé de vêtements. Je renvoyai mon taxi et la suivis à pied : elle habite 803, Gower Street. »

– Voilà qui est certainement déconcertant, convint Manfred. L'affaire semble prendre une nouvelle tournure, Léon.

– C’est mon avis. J’irai demain matin faire une visite 803, Gower Street.

Quelques heures de sommeil suffirent à Gonsalez, et à 10 heures du matin il était debout.

Le compte rendu qu’il fit à Manfred fut plein d’intérêt.

– Elle s’appelle Elsie Chaucer et habite avec son père, qui a les deux jambes paralysées. Ils ont un appartement, une bonne et une garde-malade ayant pour tâche de s’occuper du père. On sait seulement qu’ils ont connu des temps plus heureux. Le père passe ses journées à élaborer des systèmes avec un jeu de cartes, ce qui expliquerait leur pauvreté. Il ne reçoit jamais personne, et l’on suppose que la jeune fille est une actrice – telle est, du moins, la supposition de la propriétaire. C’est plutôt étrange, conclut pensivement Gonsalez. La solution doit se trouver chez Birn qui détient la clef du mystère !

– Je pense que nous résoudrons le problème, Léon.

Léon approuva.

– J’espère que oui. Pénétrer dans la maison où réside M. Birn ne présente pas de difficultés insurmontables.

Ce soir-là – comme tous les soirs généralement – M. Birn se trouvait chez lui. Confortablement installé dans un fauteuil bien rembourré, il tirait des bouffées d’un excellent cigare tout en lisant la *London Gazette* qui, pour lui, représentait le summum de littérature auquel on soit parvenu grâce au génie de Caxton[3].

---

[3] William Caxton imprima en 1477 le premier livre paru en Angleterre (note du traducteur).

À minuit sa femme de charge entra. C'était une Française d'âge mûr et, d'autre part, discrète.

– Tout va bien ? s'enquit machinalement M. Birn.

– Non, monsieur, je voudrais que vous parliez à Charles.

Charles était le chauffeur de M. Birn, et entre Charles et elle régnait un désaccord perpétuel.

– Qu'est-ce qu'a donc fait Charles ? demanda M. Birn en fronçant le sourcil.

– Il vient souper tous les soirs à la cuisine et il a ordre de fermer la porte en s'en allant. Mais, m'sieur, quand je suis allée verrouiller la porte à 11 heures, elle n'était point fermée. Si je n'avais pas allumé l'électricité et vu la chose de mes propres yeux, la porte serait restée ouverte et on aurait pu venir nous assassiner dans nos lits !

– Je parlerai demain matin à Charles, dit en grognant M. Birn. Vous n'avez pas fermé la porte de la chambre de mademoiselle ?

– Non, m'sieur, la clef est dans la serrure.

– Bonsoir, souhaita M. Birn en se remettant à lire.

À 2 heures et demie il entendit que l'on fermait doucement la porte de la rue, et des pas légers franchirent le vestibule. Il regarda la pendule, jeta le bout de son cigare et en alluma un autre avant de se lever et de se diriger pesamment vers un coffre-fort placé contre le mur. L'ayant ouvert, il y prit une cassette d'acier – vide – qu'il posa sur la table. Puis il se rassit.

Un instant plus tard on frappa à la porte.

– Entrez, répondit M. Birn.

La jeune fille appelée tantôt Vane, tantôt Chaucer, entra dans la pièce. Sa mise était élégante, mais simple ; et cette sim-

plicité rehaussait à tel point sa remarquable beauté que M. Birn jeta un regard admiratif sur la pimpante jeune personne.

– Asseyez-vous, Miss Chaucer, dit-il, en allongeant la main pour prendre le petit sac de toile qu'elle portait.

Il l'ouvrit et en sortit un collier de perles dont il inspecta minutieusement chaque perle.

– Je n'en ai volé aucune ! s'écria-t-elle d'un ton méprisant.

– C'est possible, répliqua M. Birn, mais je sais par expérience que tout arrive...

Et pareillement il exhiba la broche en diamants, les bagues et les deux bracelets ornés d'émeraudes, examinant ces joyaux un à un avec beaucoup d'attention ; après quoi il les remit dans le sac et rangea le sac dans la cassette.

Quand il eut refermé son coffre-fort il s'adressa à la jeune fille :

– Eh bien, comment ça a-t-il marché ce soir ?

Elle haussa les épaules.

– Le jeu ne m'intéresse pas, répliqua-t-elle sèchement.

– Vous êtes une imbécile ! s'exclama franchement M. Birn, et il ricana.

– Je voudrais ne pas remplir un plus vilain rôle, fit avec amertume Elsie Chaucer. Vous n'avez plus besoin de moi, M. Birn ?

– Asseyez-vous, ordonna-t-il. Qui avez-vous rencontré ce soir ?

Un instant elle se tut.

– L'homme que Welby m'a présenté hier soir, dit-elle.

– L'Américain du Sud ? Sa venue n'a guère été profitable, vous le savez, n'est-ce pas ? Nous avons perdu environ quatre mille livres, énonça-t-il, la mine allongée.

– Moins la bague, remarqua la jeune fille.

– La bague dont il vous a fait cadeau ? Oh, elle vaut environ une centaine de livres, et j'en retirerai à grand'peine soixante, dit M. Birn d'un ton dédaigneux. Vous pouvez garder cette bague si vous voulez.

– Non, merci, M. Birn, repartit tranquillement la jeune fille. Je ne tiens pas à ce genre de présents.

– Venez ici, s'écria soudain Birn.

Et, à contre-cœur, elle fit le tour de la table pour s'approcher de lui.

Il se leva et lui saisit la main :

– Elsie, déclara-t-il, vous me plaisez énormément et vous savez que je vous témoigne une grande amitié ; sans moi que serait devenu votre père ? On l'aurait pendu ! n'est-ce pas ?

Sans répondre, elle dégagea doucement sa main.

– Vous n'auriez plus besoin d'ôter tous les soirs ces bijoux et ces belles toilettes si vous étiez sensée, continua-t-il, et...

– Par bonheur je suis « sensée », si par ce mot vous voulez dire « saine d'esprit », interrompit la jeune fille. Et maintenant je vais me retirer si vous n'y voyez point d'inconvénient, M. Birn, je suis plutôt fatiguée.

– Attendez, dit-il.

Rouvrant son coffre-fort, il y prit un paquet oblong enveloppé de papier brun, noué avec des faveurs et scellé.

– Il y a dans ce paquet un collier de diamants qui vaut huit mille livres, expliqua-t-il. J'irai le déposer demain à la banque dans mon compartiment, à moins que…

– À moins que… répéta d'un ton assuré la jeune fille.

– À moins que vous ne le désiriez ! Je ne refuse rien aux dames.

Elle secoua la tête.

– N'avez-vous jamais songé, M. Birn, que j'aurais pu me faire offrir bien des colliers si j'en avais eu envie ? Je vous remercie. Je n'envisage que la fin de ma servitude.

– Et supposez que je ne vous libère pas ? gronda M. Birn en rangeant le paquet dans le coffre-fort et refermant la porte. Si je vous retenais pendant trois années de plus qu'en diriez-vous ? Votre père est toujours sous la menace d'une arrestation : on ne peut tuer un autre homme – ne serait-ce qu'un croupier – sans encourir la pendaison !

– J'ai suffisamment expié la folie de mon père, murmura la jeune fille. Vous ne savez pas combien je hais cette existence, M. Birn, je me considère plus vile que la plus vile femme du monde ! Je passe ma vie à conduire les hommes à la ruine – plût à Dieu que je n'eusse jamais conclu ce marché ! Parfois me vient à l'idée de révéler à mon père ce que j'endure au nom de sa sécurité, et de le laisser décider si elle justifie mon sacrifice…

Une inquiétude fugitive se répandit sur le visage de l'homme.

– Vous ne ferez rien de la sorte, proféra-t-il aigrement. Hé ! je plaisantais seulement… Et maintenant, ma chère, conclut-il d'un ton goguenard, vous devriez rentrer chez vous et laisser reposer votre beauté.

Il l'accompagna jusqu'à la porte, la vit descendre les marches ; et, quand elle eut disparu dans les ténèbres de la rue,

il referma la porte à clef. Il vida alors le demi-verre de whisky qu'il avait laissé et fit une grimace :

– Quel drôle de goût ! grommela-t-il, en se dirigeant vers le corridor.

Mais il s'écroula de tout son long...

L'homme qui s'était glissé derrière le rideau de la chambre (après avoir escorté Elsie Chaucer jusqu'à la porte), sortit de sa cachette et gagna sans bruit le corridor à peine éclairé. Il fit signe à quelqu'un : et de l'obscurité émergea Manfred – également sans bruit, car il portait des caoutchoucs.

Manfred jeta un coup d'œil sur l'homme évanoui, puis sur le dépôt formé au fond du verre de whisky.

– Chloral butylique[4], je présume ?

– Ni plus ni moins, confirma le pratique Léon. C'est l'anesthésique foudroyant, si populaire dans les milieux criminels.

Fouillant alors l'homme, il lui emprunta ses clefs, ouvrit le coffre-fort et y prit le paquet scellé qu'il déposa sur la table. Puis il considéra longuement l'homme prostré.

– L'insensibilité complète ne durera pas plus de cinq minutes, Manfred, mais je pense que ça suffira.

– Vous êtes-vous arrêté pour étudier l'effet de la... médication ? interrogea Manfred. Je vous ai vu – avant notre départ – mêler de l'hyoscine avec de la morphine : allez-vous l'utiliser ?

---

[4] Ou butyl chloral : anesthésique du cerveau et hypnotique (note du traducteur).

– Ma foi, s'il mourait, je ne verserais pas de larmes, répliqua avec indifférence Gonsalez. Administrez-lui une nouvelle dose dans une demi-heure, George, je serai de retour à ce moment-là.

Il tira de sa poche un petit étui noir et l'ouvrit ; l'étui contenait une seringue hypodermique. Retroussant les manches de l'homme, il introduisit l'aiguille et injecta le liquide.

————————————

M. Birn se réveilla le lendemain matin avec un douloureux mal de tête.

Il ne se souvenait plus de quelle façon il avait été au lit, et cependant il s'était certainement déshabillé, car il se trouvait vêtu de son pyjama violet. Il sonna sa femme de charge et se leva ; et, quoique la chambre tournât autour de lui, il put se tenir droit.

– Que m'est-il arrivé la nuit dernière ? demanda-t-il.

La femme de charge parut étonnée.

– Rien, monsieur. Je vous ai quitté dans la bibliothèque.

– C'est ce sale whisky, grommela M. Birn.

Un bain froid et une tasse de thé contribuèrent à dissiper le mal de tête, mais il se sentait encore faible lorsqu'il pénétra dans la pièce où il s'était assis la veille.

Une pensée lui était venue ; une pensée terrible : si le whisky avait été drogué (sans qu'il pût comprendre comment aurait pu s'effectuer cette opération) et si quelqu'un s'était introduit... !

Il ouvrit le coffre-fort et poussa un soupir de soulagement. Le paquet se trouvait toujours là. Décidément ça devait être la

faute du whisky ! Refusant le breakfast, il commanda sa voiture et se fit conduire directement à ses bureaux.

En arrivant, il trouva le jeune homme à la figure en lame de couteau passablement agité.

– Je crois que des cambrioleurs ont dû venir ici, la nuit dernière, M. Birn.

– Des cambrioleurs ? s'écria d'un ton inquiet M. Birn.

Puis il se mit à rire :

– Ma foi, ils ne trouveraient pas grand'chose à piller ici. Mais qu'est-ce qui vous fait croire à leur intrusion ?

– Quelqu'un est venu dans le bureau, ça c'est ma conviction, répondit le jeune homme. J'ai trouvé le coffre-fort ouvert, et l'un des registres en avait été sorti et placé sur votre table.

M. Birn ébaucha lentement un sourire.

– Je leur souhaite bonne chance, dit-il.

Troublé néanmoins, il compulsa soigneusement tous ses dossiers pour s'assurer que l'on n'avait soustrait aucun document important. Ses billets à ordre se trouvaient à la banque, dans le même compartiment où était déposé le collier qui lui avait été remis pour l'acquittement d'une dette.

Un peu avant midi, son commis entra vivement.

– Le gaillard est revenu, annonça-t-il à voix basse.

– Quel gaillard ? grommela M. Birn ?

– L'individu de Jermyn Street qui avait mis opposition sur les chèques d'Eden.

– Faites-le entrer, dit M. Birn. Eh bien, monsieur, demanda-t-il d'un ton jovial, avez-vous résolu d'acquitter cette dette ?

– Assurément, répliqua Gonsalez. Puis-je vous entretenir en particulier ?

Birn fit signe au commis de les laisser seuls.

– Je suis venu acquitter *toutes sortes de dettes :* par exemple, la dette d'un gentleman nommé Chaucer.

Le tenancier de tripots tressaillit.

– Un très charmant garçon, Chaucer, j'ai été l'interviewer ce matin. Il a reçu un rude choc qui a provoqué une attaque de paralysie, et, par suite, il garde la chambre depuis un certain temps.

– Vous me contez un tas d'histoires qui ne m'intéressent point, protesta M. Birn.

– Le pauvre garçon se figure qu'il a tué un de vos croupiers, un homme à cheveux roux. Apparemment il était en train de jouer et a perdu la tête en se voyant « plumé » par votre croupier...

– Mon croupier ! s'exclama l'autre avec une vertueuse indignation. Que voulez-vous dire ? Je ne sais pas ce que c'est qu'un croupier.

– Il lui a asséné un coup de râteau sur la tête. Vous êtes allé trouver Chaucer le lendemain en lui faisant part de la mort de votre croupier, pour tâcher de lui soutirer de l'argent. Vous avez bientôt découvert qu'il était ruiné ; vous avez également découvert qu'il avait une très jolie fille, et l'idée vous est venue de l'utiliser dans vos abominables machinations ; aussi, au cours d'une petite conversation avec elle, l'avez-vous déterminée à entrer à votre service afin de sauver son père de la ruine et de l'emprisonnement.

– Quel conte de fées me faites-vous là ? proféra Birn.

Mais son visage était devenu pâle et ce fut d'une main tremblante qu'il retira le cigare de ses lèvres.

– Pour consolider votre plan, continua Gonsalez, vous avez inséré une annonce dans la rubrique nécrologique du *Times* et vous avez également envoyé aux journaux un compte rendu très bien tourné des funérailles de M. Jinkins, qui était aussi destiné à Chaucer et à sa fille.

– C'est de l'hébreu pour moi, murmura M. Birn en ébauchant pitoyablement un sourire.

– J'ai interviewé ce matin M. Chaucer et j'ai pu lui assurer que Jinkins est tout ce qu'il y a de vivant et habite à Brighton, où il dirige un petit tripot – succursale de vos nombreuses entreprises, et à propos, M. Birn, je ne crois pas que vous reverrez Elsie Chaucer !

Birn respirait péniblement.

– Vous en savez diablement long, commença-t-il, mais le regard que fixa sur lui Léon l'arrêta.

– Birn, prononça doucement Gonsalez, je vais vous ruiner... faire disparaître jusqu'au dernier penny de l'argent que vous avez subtilisé aux insensés qui fréquentent votre établissement.

– Essayez ! s'écria Birn en chancelant. Il y a des juges dans ce pays ! Allez cambrioler la banque, le butin sera maigre, ajouta-t-il avec un ricanement, il y a deux cent mille livres de titres à ma banque – dorés sur tranches, monsieur le malin ! Allez demander au directeur de vous les remettre ; ils se trouvent dans le compartiment 65, railla-t-il. C'est la seule manière dont vous puissiez me ruiner, mon garçon.

Léon se leva avec un haussement d'épaules.

– Peut-être ai-je tort, conclut-il, peut-être, après tout, vos gains mal acquis vous profiteront-ils.

– Ça, vous pouvez en être sûr.

Et M. Birn ralluma son cigare.

Il se rappela la conversation quand, cet après-midi là, il reçut de la banque un message téléphonique urgent : les termes du message étaient tels qu'il fila aussitôt à la banque.

– Je ne sais pas ce qui s'est passé dans votre compartiment, déclara le directeur de la banque, mais un de mes employés m'a dit en remontant du sous-sol qu'une odeur extraordinaire régnait en bas. Et quand nous avons examiné le compartiment, nous nous sommes aperçus qu'un jet de fumée s'échappait par le trou de la serrure.

– Pourquoi ne l'avez-vous pas ouvert ? hurla Birn, en cherchant sa clef.

– En partie parce que je n'en possède pas la clef, répondit intelligemment le directeur.

Les mains tremblantes, le financier introduisit la clef et ôta le couvercle. Un épais nuage de fumée âcre s'éleva et faillit le suffoquer... Il ne restait de ses valeurs de tout repos qu'une gluante masse noire, une fiole de verre, quelques ternes pierreries et rien d'autre.

————————————

– J'ai l'impression, déclara le commissaire enquêteur, que vous avez introduit par inadvertance un paquet contenant une fiole d'acide très puissant. La nature de cet acide sera déterminée par nos experts chimistes ; il a dû se volatiliser ou faire explosion.

– Le seul paquet qui s'y trouvait, gémit M. Birn, contenait un collier de diamants.

– Dont les débris sont encore là, dit le commissaire. Vous êtes sûr que personne n'a pu ouvrir ce paquet et y glisser une fiole – comme celle que nous avons trouvée – contenant un agent destructeur ?

– Impossible, impossible, gémit le financier.

Il s'était écroulé, la tête entre les mains, pleurant sur son opulence perdue ; car, si une partie du contenu de ce compartiment pouvait être remplacée, il y avait certaines obligations américaines qui avaient à jamais disparu et une immense quantité de billets à ordre qui ne seraient jamais plus signés de nouveau.

IX

L'HOMME QUI NE VOULAIT PAS PARLER

Hormis le fait qu'il possédait déjà d'innombrables armoiries et devises familiales en ligne directe ou collatérale, Léon Gonsalez aurait pu adopter comme devise personnelle le vers : *homo sum, humani nihil a me alienum puto*[5]. Car toutes les sphères de l'activité humaine exerçaient sur lui leur attrait. Partout où se rassemblaient les foules, partout où l'homme se présentait – en masse – sous son bon ou son mauvais côté, on pouvait rencontrer Gonsalez, insensible à tout ce qui éblouissait la multitude et intensément préoccupé par les individus faisant partie de cette multitude.

Bien des années auparavant quatre jeunes gens, riches et profondément sincères, s'étaient réunis dans un but commun inspiré par un idéal commun. De tout temps ont existé – et existeront – de telles associations d'enthousiastes. Les grands réveils religieux, la création de missions et mouvements de ré-

---

[5] Vers de Térence exprimant le sentiment de la solidarité humaine (note du traducteur).

forme sociologique, sont issus de la réunion de jeunes zélateurs enflammés.

Mais les « Quatre Justiciers » avaient pour objectif le redressement des errements judiciaires. Ils recherchaient et découvraient les hommes qui étaient passés à travers les mailles du filet de la loi, et ils dispensaient leur justice avec une terrible promptitude.

Quoique aucun des trois survivants (car l'un des Justiciers était mort à Bordeaux) ne se fût départi de l'idéal primitif, c'était quand même Léon qui maintenait l'apparence de ce juvénile enthousiasme à la faveur duquel ils s'étaient associés.

Il poursuivait ses investigations en tous lieux, et ce fut derrière la grande tribune du champ de courses de Hurst Park qu'il entrevit pour la première fois « Spaghetti » Jones. L'une des lois de la coïncidence veut que, si en lisant un livre on rencontre un mot inconnu qui nécessite la consultation du dictionnaire, ce même mot se rencontre quelques jours après sur une autre page imprimée. Cette loi des retours inexplicables s'applique également aux individus ; Léon, en considérant le corpulent bonhomme, eut le sentiment bizarre qu'ils étaient appelés à se rencontrer de nouveau – et les instincts de Léon étaient rarement en défaut.

M. Spaghetti Jones était un grand gaillard solidement charpenté, pourvu de gros yeux et d'une forte mâchoire. Très moustachu, il portait un nœud de cravate vert et blanc noué de façon à ne pas dissimuler son éblouissante chemise rose ; il avait aux doigts des bagues en diamant, tandis qu'une énorme chaîne barrait son gilet. Il était vêtu d'un costume bleu clair impeccable, et des chaussures d'un jaune éclatant enfermaient ses pieds – petits pour un homme de sa taille. À vrai dire, M. Spaghetti Jones était le modèle du gentleman accompli tel qu'il l'imaginait.

Ce n'étaient ni sa mise luxueuse ni sa volumineuse personne qui avaient éveillé l'intérêt de Léon. Gonsalez avait flâné derrière la tribune pendant la course ; et le paddock était vide à l'exception de M. Jones et de deux autres individus, à la fois plus petits et plus modestement habillés que ce dernier.

Léon s'était assis près de la piste où défilaient les chevaux, et ce fut ainsi que le trio s'approcha de son côté. Spaghetti Jones n'essayait nullement de baisser le ton ; sa voix était fortement timbrée, et Léon distinguait tous les mots. L'un des hommes semblait faire des reproches ; l'autre, après avoir essayé vainement d'arbitrer le différend, était réduit au silence.

– Je vous avais dit de vous rendre à Lingfield, et vous n'y êtes pas allé, articulait doucement M. Jones.

Léon remarqua que celui-ci se nettoyait les ongles avec un petit canif et paraissait diriger son attention sur ces soins d'embellissement.

– Je ne veux plus aller nulle part pour vous, Jones, déclara l'homme rageusement.

C'était un homme au visage pâle et amaigri qui, manifestement effrayé, employait ces paroles de bravade (comme le comprit fort bien Léon d'après l'expression particulière de sa voix) pour masquer sa crainte.

– Hein ! vous ne voulez plus aller nulle part ? répéta Spaghetti Jones.

Repoussant son chapeau en arrière, il leva les yeux une seconde, puis reprit sa besogne de manucure.

– Je suis las de vous et de votre séquelle, continua l'autre. Nous sommes de vulgaires esclaves, c'est tout ce que nous sommes ! Je peux gagner davantage en marchant seul, avez-vous compris à présent ?

– J'ai compris, fit Jones. Mais, Tom, il faut que vous veniez jeudi prochain à Sandown ; je vous donne rendez-vous dans l'enceinte...

– Je n'irai pas, je n'irai pas, rugit l'interpellé, le visage cramoisi. Je ne veux plus entendre parler de vous ni de votre séquelle !

– Vous êtes un méchant garnement, dit Spaghetti Jones d'un ton presque indulgent.

Et, brandissant son petit canif, il taillada le visage de l'autre qui fit un bond en arrière en poussant un cri...

– Méchant garnement ! reprit Jones en contemplant de nouveau ses ongles, vous irez à Sandown comme je vous l'ai ordonné.

Là-dessus il se retourna et s'en alla.

Le dénommé Tom tira un mouchoir avec lequel il tamponna son visage ensanglanté que zébraient deux grandes balafres : elles étaient superficielles, mais vilaines et douloureuses.

Le blessé darda un regard furieux dans la direction de Jones qui battait en retraite, et montra les dents ; néanmoins Léon était sûr d'avance qu'il obtempérerait à son ordre et se rendrait à Sandown.

Cette scène avait intéressé au plus haut point Léon Gonsalez ; et il regagna Jermyn Street en réfléchissant à ce qu'il venait de surprendre.

Manfred était allé dans l'intervalle chez son dentiste ; mais dès qu'il fut de retour Léon lui clama sa découverte :

– C'est décidément le plus étonnant gaillard que j'aie encore rencontré, George ! s'écria-t-il avec enthousiasme. Monstrueux atavisme... rare survivance des époques barbares. Vous vous rappelez ce berger que nous avions entrevu à Escurial ?

C'était le même genre d'individu... Cet homme s'appelle Spaghetti Jones, continua-t-il, et dirige une bande d'aigrefins qui rançonnent les bookmakers sur les champs de courses. On lui a donné le sobriquet de « Spaghetti » parce qu'il est d'origine italienne et habite le quartier italien ; son visage asymétrique et la grosseur de son menton me laissent à penser que, du côté maternel, il a eu des parents épileptiques...

Manfred ne demanda point à Léon comment il avait découvert tout cela. Lorsque l'on mettait Léon sur la voie d'un « sujet » intéressant il ne le lâchait jamais avant de l'avoir disséqué fibre par fibre.

– Il a déjà encouru des condamnations – je suppose ?

La question amusa Gonsalez.

– Erreur complète, mon cher Manfred, il ne s'est encore jamais fait pincer. J'ai déniché, dans l'enceinte réservée un pauvre petit bookmaker qui paie tribut à César depuis des années ; il fallait qu'il se trouvât en piteux état pour me faire de telles confidences. Je l'ai emmené dans un cabaret de Cobham où il a bu du *gin* (la plus saine boisson consommable dans cette contrée !) jusqu'à ce qu'il versât des larmes, et il m'a alors ouvert son cœur...

Manfred sourit et sonna pour que l'on servît le dîner.

– Tôt ou tard la justice appesantira son bras sur lui ; j'ai immensément foi en la justice anglaise, déclara-t-il. Elle manque plus rarement son but que la justice des autres nations.

– Hum ! fit Léon d'un ton de doute. J'aimerais causer de cet individu avec le courtois M. Fare.

– Vous en aurez l'occasion demain soir, dit Manfred, car nous devons dîner avec lui au restaurant Métropolitain.

Les lettres de créance qui les accréditaient en qualité de criminologistes espagnols les avaient fait accueillir avec bien-

veillance par M. Fare ; aussi lui prêtèrent-ils assistance à plusieurs reprises – ce dont Fare était reconnaissant.

Ce fut après le repas, au moment de fumer leurs cigares, quand la plupart des dîneurs du Métropolitain s'éclipsèrent pour aller danser, que Léon aborda son sujet.

Fare hocha la tête.

– Certes Spaghetti Jones nous a donné du fil à retordre, assura-t-il. Nous n'avons jamais réussi à le pincer, quoiqu'il ait été compromis dans différentes affaires passablement louches. C'est un gaillard extraordinairement habile, en dépit de sa vulgarité et de son manque d'éducation ; il est impitoyable et gouverne son petit royaume avec un sceptre de fer. Personne n'a encore porté de plainte contre lui, et on ne l'a jamais pris sur le fait.

Déposant la cendre de son cigare dans sa soucoupe, il resta un instant pensif.

– En Amérique, reprit-il, les Italiens ont institué la « Main Noire » ; je suppose que vous savez en quoi consiste cette association ? Elle pratique le chantage en recourant à des procédés jusqu'alors inconnus dans ce pays. Et Spaghetti Jones est – j'en suis convaincu – la cheville ouvrière de la seule affaire authentique qui ait attiré notre attention.

– Ici, à Londres ! s'écria Manfred avec surprise. Je n'aurais jamais cru que l'on exploitât de tels procédés en Angleterre.

Le commissaire fit un signe d'assentiment.

– Depuis un mois mes meilleurs agents sont à la piste des individus qui ont écrit les « lettres » et... se trouvent toujours au même point. Je me demandais justement ce matin en m'habillant si vous pourriez m'aider, messieurs, à éclaircir une affaire qui, je l'avoue, nous déconcerte quelque peu. Connaissez-vous la comtesse Vinci ?

– Oui, répondit Manfred à la grande surprise de Léon. Je l'ai rencontrée à Rome il y a environ trois ans ; elle est la veuve du comte Antonio Vinci, n'est-ce pas ?

– Effectivement, et elle habite Berkeley Square en compagnie de son petit garçon âgé de neuf ans, précisa le commissaire. C'est une dame très riche et excessivement charmante. Au cours de ces deux derniers mois, elle a reçu des lettres qui, en guise de signature, étaient revêtues d'une croix noire. Ces lettres étaient écrites en beaux caractères moulés ; et les soupçons tombèrent sur Spaghetti Jones qui, dans sa jeunesse, était peintre d'enseignes...

Léon hocha vivement la tête.

– Impossible, naturellement, d'identifier cette sorte d'écriture, déclara-t-il avec admiration. Par caractères « moulés » vous voulez dire une écriture en réalité imprimée ? C'est une méthode nouvelle et particulièrement ingénieuse... Mais je vous ai interrompu, cher monsieur. L'auteur de ces lettres réclamait-il de l'argent ?

– Il réclamait de l'argent et menaçait la dame de représailles au cas où elle n'enverrait point les sommes requises à l'adresse indiquée. Et c'est ici qu'apparaît la merveilleuse organisation de Jones et ses complices. Ostensiblement Jones possède une petite boutique à Notting Hill, où il vend les journaux du matin et du soir, et il est l'agent local de marchands de « tuyaux » dont les affiches s'étalent généralement à l'extérieur de sa boutique ; celle-ci, en outre, est un office de correspondance privée...

– C'est-à-dire où les gens qui ne veulent pas qu'on leur écrive chez eux peuvent recevoir leur courrier, n'est-ce pas ? fit Manfred.

– Oui, le tarif est de deux pence par lettre. Ces offices ne devraient pas être légalement tolérés, car ils ouvrent la voie à

toutes sortes de manœuvres frauduleuses. L'habileté du tour est manifeste : Jones reçoit la lettre, portant une suscription libellée au nom d'un client, elle se trouve entre ses mains, il peut l'ouvrir ou la garder fermée de sorte que si la police fait une descente – comme le cas s'est produit naguère – l'épître est intacte ! À moins d'empêcher la lettre de parvenir à sa boutique, nous sommes impuissants à la surveiller. À vrai dire, l'adresse de l'homme auquel devait être envoyé l'argent, d'après la lettre qu'avait reçue la comtesse, était « H. Frascati, aux bons soins de John Jones ». Jones, naturellement, dès qu'il reçut la réponse de la comtesse, fourra l'enveloppe parmi plusieurs douzaines d'autres lettres qui attendaient d'être réclamées par leurs destinataires ; et, lorsque notre agent se présenta dans la soirée, après avoir surveillé toute la journée la boutique, on lui déclara que la lettre avait été remise en main propre : il n'avait pu – cela va sans dire – fouiller les nombreux clients qui s'étaient succédés à l'office, et il lui fut impossible de prouver la culpabilité de l'homme.

– Quelle combinaison mirobolante ! s'exclama Gonsalez avec admiration. La comtesse a-t-elle envoyé de l'argent ?

– Elle a très sottement envoyé deux cents livres, répondit Fare en hochant la tête, et n'a prévenu la police qu'après la seconde sommation. Nous avons confectionné une lettre, destinée à servir de piège et adressée chez Jones, qui a donné le résultat dont je viens de vous parler. Elle a reçu alors une nouvelle lettre comminatoire, la sommant de s'exécuter immédiatement : à quoi nous avons répondu par une nouvelle missive « piège ». Cela se passait jeudi dernier ; postés dans une maison sise de l'autre côté de la route, deux agents inspectaient l'intérieur de la boutique avec des lorgnettes de courses. Aucune lettre ne fut remise par Jones ce jour-là : aussi, quand, le soir, nous descendîmes sur les lieux et aperçûmes notre lettre parmi un paquet d'autres lettres intactes, jugez quelle fut notre mine piteuse ! conta le commissaire en souriant.

Puis, réfléchissant un instant, il demanda :

– Vous plairait-il d'avoir un entretien avec la comtesse Vinci ?

– Énormément, répondit vivement Gonsalez en jetant un coup d'œil sur sa montre.

– Pas ce soir, fit le commissaire. Je vous ménagerai un rendez-vous demain après-midi. Peut-être votre perspicacité vous suggérera-t-elle, messieurs, un moyen qui ait échappé à nos esprits britanniques obtus...

En regagnant tous deux Jermyn Street cette nuit-là, Léon Gonsalez rompit le silence en posant une question assez saugrenue :

– Où pourrait-on dénicher une maison vide, munie d'une grande salle de bains et d'une baignoire très grande ? interrogea-t-il pensivement.

– Pourquoi diable... ? commença Manfred.

Mais, éclatant de rire :

– Je vieillis décidément, Léon, répliqua-t-il au moment où ils pénétraient dans l'appartement. Il fut un temps où votre étonnante manière de raisonner ne me surprenait aucunement. Quelles autres particularités doit posséder votre maison idéale ?

Léon fit tournoyer rapidement à travers la pièce son chapeau qui vint s'accrocher à une patère du porte-chapeaux.

– Et ça, est-ce adroit, George ? demanda-t-il en s'admirant soi-même. La maison... ma foi, devrait être un peu isolée et sise, de préférence, loin de la route ; j'aimerais qu'elle soit masquée par des buissons ou des arbres.

– Ne dirait-on point que vous préméditez un crime affreux ! s'écria Manfred d'un ton persifleur.

– Pas moi, corrigea tranquillement Léon, mais je crois que notre ami Jones est vraiment un vilain monsieur.

Et, poussant un gros soupir :

– Ah, je voudrais bien posséder sa fiche anthropométrique, ajouta-t-il.

L'entretien qu'ils eurent avec la comtesse Vinci fut très agréable. Jolie, élancée, âgée de trente-quatre ans, elle était « grande dame » jusqu'au bout des ongles.

Elle charma Manfred, mais elle était trop *normale* pour intéresser réellement Léon Gonsalez.

– Je suis inquiète, disait-elle. Philippe n'est pas très vigoureux… sans être particulièrement délicat.

Le petit garçon fit ensuite son entrée ; ce bambin au teint bistre et aux yeux bruns, au regard assuré, avait une intelligence – très vive pour son âge – que ne soupçonnait pas Manfred. Sa gouvernante, belle Italienne, l'accompagnait.

– J'ai plus de confiance en Béatrice qu'en votre police, déclara la comtesse lorsque la jeune personne eut emmené l'enfant. Son père fait partie de la police sicilienne, et elle a vécu toute sa vie pour ainsi dire à deux doigts de sa perte.

– L'enfant sort-il ? demanda Manfred.

– Une fois par jour, en automobile, répondit la comtesse. Il sort soit avec moi, soit avec Béatrice et moi, soit seul avec Béatrice.

– De quoi vous menace-t-on exactement ? interrogea Gonsalez.

– Je vais vous montrer une des lettres, dit la comtesse.

D'un secrétaire elle tira une grande feuille de papier d'excellente qualité, dont l'écriture était gravée en taille-douce :

Vous *nous enverrez mille livres les 1er mars, 1er juin, 1er septembre et 1er décembre. La somme devra être constituée par des bank-notes et adressée à M. Frascati, aux bons soins de J. Jones, 194, Notting Hill Crescent. Vous paierez beaucoup plus cher pour ravoir votre enfant que pour le garder avec vous.*

Gonsalez s'approcha de la fenêtre pour mieux examiner la lettre.

– Oui, conclut-il en rendant la lettre, il serait difficile de percer l'anonymat de l'auteur, le meilleur expert du monde échouerait.

– Je suppose que vous ne pouvez rien suggérer, fit la comtesse, hochant la tête par avance, tandis qu'ils se levaient pour prendre congé.

Elle s'adressait à Manfred, mais ce fut Gonsalez qui répondit :

– Je ne puis suggérer qu'une chose, madame : si votre petit garçon disparaissait, avertissez-nous immédiatement.

– Et soyez *absolument* certain, mon cher Manfred, déclara-t-il lorsqu'ils se trouvèrent dans la rue, que le jeune Philippe disparaîtra. Je vais prendre une voiture et fureter autour de Londres pour dénicher la maison dont je vous ai parlé.

– Êtes-vous sérieux, Léon ? demanda Manfred.

– Je ne l'ai jamais été davantage qu'aujourd'hui, répliqua l'autre. Je rentrerai à la maison pour dîner.

Huit heures du soir allaient sonner quand il grimpa quatre à quatre l'escalier et s'élança dans la chambre.

– J’ai trouvé… commença-t-il.

Puis, voyant la mine de Manfred :

– L’ont-ils enlevé ?

Manfred fit un signe d’assentiment.

– J’ai reçu un message téléphonique il y a une heure, annonça-t-il.

Léon sifflota.

– Ça n’a pas traîné, songea-t-il.

Puis, à haute voix :

– Comment la chose s’est-elle passée ? demanda-t-il.

– Fare vient de venir ; il est parti juste avant que vous rentriez, répondit Manfred. L’enlèvement a été exécuté avec une facilité ridicule. Peu après notre départ, la gouvernante a emmené le petit en auto, et ils ont effectué leur parcours habituel : ils se rendent à quelques milles au delà de Hampstead Heath, dans la direction de Beacon’s Hill, et reviennent…

– Suivre chaque jour la même route, mais c’était une aberration complète, interrompit Léon.

– La voiture tourne toujours au même endroit, continua Manfred, et les ravisseurs étaient au courant de ce fait. La route n’est pas spécialement large, et, pour virer, la grosse Rolls a besoin d’exécuter une petite manœuvre. Le chauffeur s’occupait donc de faire virer la voiture lorsque surgit un cycliste : un revolver fut mis sous le nez du chauffeur et, en même temps, deux hommes s’élançaient, ouvraient la porte de l’auto, arrachaient à la gouvernante son revolver et transportaient l’enfant, qui poussait des cris de terreur, dans une autre auto stationnant au bord de la route ; cette voiture n’avait pas apparemment éveillé les soupçons du chauffeur des Vinci.

– Les agresseurs ont-ils fait voir leurs visages ?

Manfred branla la tête.

– L'homme qui tint le chauffeur en respect portait une barbe postiche identique à celles qu'on trouve dans tous les bazars pour un shilling, ainsi qu'une paire de grosses lunettes. Ses complices étaient pareillement déguisés. J'allais passer chez la comtesse lorsque vous êtes arrivé. Si vous désirez dîner, Léon...

– Je n'ai pas envie de dîner, interrompit promptement Léon.

Le commissaire Fare se trouvait déjà à Berkeley Square lorsqu'ils pénétrèrent chez la comtesse, et il s'efforçait en vain de calmer la mère éperdue.

Il salua l'arrivée des deux hommes avec soulagement.

– Où est la lettre ? demanda immédiatement Léon en entrant.

– Quelle lettre ?

– Celle qu'ils ont envoyée pour poser leurs conditions.

– Elle n'est pas encore parvenue, répondit l'autre à voix basse. Croyez-vous pouvoir apaiser la comtesse ? Elle est tombée en pâmoison.

La comtesse gisait sur un sofa mortellement pâle, les yeux clos, et deux femmes de chambre s'efforçaient de la ranimer. Elle ouvrit les yeux en entendant la voix de Manfred et releva la tête.

– Mon enfant, mon enfant ? implora-t-elle en sanglotant et en serrant fortement les mains de Manfred dans les siennes. Ramenez-le, je vous en supplie. À tout prix ! je ne regarderai pas à la somme que vous fixerez !

Au même instant entra le maître d'hôtel, portant une lettre sur un plateau.

Elle s'élança, mais serait tombée si le bras de Manfred ne l'avait soutenue.

– C'est une lettre envoyée par... eux, s'écria-t-elle d'un accent farouche, en décachetant l'enveloppe de ses doigts tremblants.

Le message était cette fois plus long.

Votre fils se trouve dans un endroit que seul connaît le rédacteur de ces lignes. La pièce est barricadée et verrouillée, et contient de quoi manger et boire pendant quatre jours. Personne ne sait où il se trouve et personne ne pourra le découvrir. Moyennant la somme de vingt-cinq mille livres sa cachette sera révélée à la comtesse ; et si cette somme n'est pas envoyée on le laissera mourir de faim.

– Il faut que j'envoie immédiatement l'argent, s'écria la dame affolée. Immédiatement ! Comprenez-vous ? Mon enfant... mon enfant... !

– Quatre jours, murmura Léon, les yeux étincelants. On ne pourrait souhaiter mieux !

Seul Manfred l'entendit.

– Madame, déclara gravement M. Fare, si vous envoyez vingt-cinq mille livres quelle assurance avez-vous que l'enfant vous sera rendu ? Vous êtes une femme très riche ; n'est-il pas probable que cet homme, une fois en possession de votre argent, vous adressera une nouvelle sommation ?...

– Ce serait en outre de l'argent perdu, interrompit Léon. Je me fais fort de vous rendre votre fils dans deux jours ; peut-être dans une journée... Cela dépend beaucoup de l'heure à laquelle s'est couché hier soir Spaghetti Jones.

————————————

M. Jones portait le sobriquet de « Spaghetti » en raison, d'abord, de ses accointances avec les fils et les filles de l'Italie et, ensuite, de ce qu'il terminait invariablement ses repas, quel que fût le nombre de plats consommés, en ingérant le plat national italien.

Il venait de copieusement dîner à son restaurant favori de Soho, installé à l'écart des consommateurs ordinaires et servi obséquieusement par le propriétaire du restaurant – en accueillant ces égards comme s'ils lui étaient dus.

Il se cura les dents et, après avoir réglé son addition, sortit d'un pas lent et majestueux et héla un taxi. Il allait y monter lorsque deux hommes s'avancèrent de chaque côté et l'encadrèrent.

– Jones, dit l'un brièvement.

– C'est mon nom, fit M. Jones.

– Je suis l'inspecteur Jetherœ de Scotland Yard, et je vous arrête sous l'inculpation d'enlèvement du comte Philippe Vinci.

M. Jones le regarda.

On avait maintes fois essayé de le conduire à l'abri inhospitalier offert par les prisons de Sa Majesté, et toutes les tentatives avaient échoué.

– Ah ! c'est une méprise ! s'exclama-t-il, comptant sur l'efficacité de ses plans.

– Montez dans cette voiture, ordonna l'homme.

Et M. Jones avait trop l'expérience de jongler avec la loi pour opposer de la résistance.

Personne ne le trahirait, personne ne pouvait découvrir l'enfant – il n'avait point exagéré sous ce rapport. L'arrestation consistait en une visite au poste de police, quelques mots échangés avec l'inspecteur et, au pis aller, en une nuit de détention.

L'un de ses ravisseurs avait eu, avant de monter, un long colloque avec le chauffeur, et M. Jones, voyant par la portière ce dernier recevoir un billet de cinq livres, se demandait de quel fol accès de générosité était atteint la police.

L'auto traversa rapidement le West End, dépassa Whitehall et, à la surprise de M. Jones, ne rentra pas à Scotland Yard, mais continua sa route en franchissant le pont de Westminster.

– Où m'emmenez-vous ? demanda-t-il.

L'homme qui était assis en face de lui, celui qui avait parlé au chauffeur, se pencha et appuya quelque chose contre l'ample gilet de M. Jones ; celui-ci aperçut le canon d'acier bruni d'un revolver automatique et éprouva un malaise.

– Silence... pour le moment ! intima l'homme.

Jones ne pouvait distinguer les physionomies des deux détectives. En passant néanmoins auprès d'un lampadaire, il ressentit un choc : la tête de son vis-à-vis était couverte d'un mince voile blanc qui ne laissait voir que des contours indécis. Et alors il se mit à réfléchir rapidement ; mais tout se ramenait à ce revolver brillant dont le menaçait l'autre.

Après avoir traversé New Cross et Lewisham, la voiture s'engagea dans la descente de Blackheath Hill. M. Jones reconnut cette localité où il avait fructueusement opéré de temps à autre.

On atteignit Heath Road, et l'homme assis à côté de lui se pencha par la portière pour dire un mot au chauffeur. Soudain la voiture pénétra dans l'allée d'un jardin et s'arrêta devant la porte d'une maison isolée à l'aspect peu engageant.

– Avant de descendre, déclara l'homme au revolver, je dois vous faire comprendre que si vous poussez le moindre cri ou si vous dites la moindre parole au chauffeur de cette voiture, je vous flanque une balle dans le ventre ! Vous agoniserez à peu près pendant trois jours et vous endurerez des tourments inimaginables...

M. Jones grimpa le perron et franchit en silence le seuil de la maison. La nuit était glaciale, et il frissonna en entrant dans la morne demeure. L'un des hommes alluma une lampe électrique et ferma à clef la porte. Puis il éteignit, et ils gravirent l'escalier poussiéreux à l'aide d'une lampe de poche que fit fonctionner Léon Gonsalez.

– Voici votre petit logis, annonça plaisamment Léon, en ouvrant la porte et tournant le commutateur.

C'était une immense salle de bains. « Évidemment, Léon avait-il découvert son idéal », songea Manfred, car la salle était d'une grandeur inusitée ; elle était même si grande qu'un lit pouvait tenir dans un coin et y avait été d'ailleurs placé par M. Gonsalez. George Manfred vit que son ami avait bien rempli sa journée. Le lit était confortable, ses draps blancs et ses oreillers moelleux avaient un aspect particulièrement engageant.

Dans la baignoire, large et profonde, se trouvait une lourde chaise en bois, et à l'un des robinets pendait un tuyau de caoutchouc.

M. Jones remarqua ces particularités et s'aperçut également que des couvertures avaient été suspendues devant la fenêtre pour intercepter la lumière.

– Tendez vos mains, ordonna vivement Léon.

Et, avant que Spaghetti Jones se fût rendu compte de ce qui arrivait, une paire de menottes lui ligotait les poignets, tandis qu'une courroie adroitement passée dans les menottes descendait jusqu'aux chevilles.

– Asseyez-vous sur ce lit. Je veux que vous voyiez comme il est confortable, dit Léon en badinant.

– Je ne sais pas si vous pensez à la gravité de l'acte que vous êtes en train de commettre, s'écria M. Jones, écumant de colère, mais vous vous en repentirez ! Ôtez donc ce voile pour que je puisse voir votre visage.

– Il est préférable que vous ne le voyiez point, répliqua doucement Léon, car je serais alors obligé de vous tuer, et je n'en ai nulle envie. Asseyez-vous.

M. Jones obéit avec étonnement, et son étonnement s'accrut lorsque Léon lui retira ses chaussures vernies et ses chaussettes de soie et lui retroussa son pantalon.

– Qu'est-ce que… ? bredouilla l'homme craintivement.

– Installez-vous maintenant sur cette chaise, fit Gonsalez en désignant la chaise de bois placée dans la baignoire.

– Mais… commença Jones.

– Allez, commanda Léon.

Et le gros homme obéit.

– Êtes-vous à l'aise ? s'enquit poliment Léon.

L'autre lui jeta un regard foudroyant.

– Comment trouvez-vous ce lit ? demanda Léon. Plutôt douillet, hein ?

Spaghetti Jones ne répondit point, et Gonsalez lui frappa légèrement sur l'épaule.

– Et maintenant, mon gaillard, vous allez me dire où vous avez séquestré Philippe Vinci.

Ayant lancé un coup d'œil sur ses pieds nus, M. Jones considéra les deux hommes tour à tour.

– Je n'ai jamais entendu parler de Philippe Vinci, déclara-t-il. Qui est-ce ?

– Où avez-vous séquestré Philippe Vinci ?

– Vous ne supposez tout de même pas que si je le savais je vous le dirais ! s'écria Jones en ricanant.

– Si vous le savez, vous me le direz certainement, repartit Léon avec calme, mais j'imagine que ça va être une tâche de longue haleine. Peut-être faudra-t-il trente-six heures ? George, voulez-vous prendre le quart le premier ? Je vais dormir sur ce très confortable lit, mais auparavant… (il ramassa derrière la baignoire une lanière avec laquelle il lia à la chaise le corps de son prisonnier, je veux vous empêcher de tomber, ajouta-t-il plaisamment.

Il s'étendit sur le lit et au bout de quelques minutes s'endormit profondément. Léon pouvait dormir à volonté, faculté qu'ont toujours possédée les « conducteurs » d'hommes.

Le regard de Jones alla du dormeur à l'homme voilé qui s'était installé dans une bergère en face de lui. Deux trous pour les yeux avaient été percés dans le voile, et le veilleur avait un livre sur ses genoux et lisait.

– Combien de temps ça va-t-il durer ? questionna-t-il.

– Un jour ou deux, répondit posément Manfred. Vous ennuyez-vous beaucoup ? Voudriez-vous lire ?

M. Jones grommela quelque chose de désagréable et n'accepta point l'offre. Il ne put que méditer sur les intentions probables de ses geôliers. Il s'était attendu à de la violence, mais

apparemment la violence ne faisait point partie de leur programme ; ils le tenaient simplement prisonnier jusqu'à ce qu'il parlât : mais il leur en remontrerait ! Il commençait à se sentir fatigué ; soudain sa tête s'affaissa, et son menton toucha sa poitrine.

– Éveillez-vous, cria brièvement Manfred.

Il s'éveilla en tressaillant.

– Vous ne devez point dormir, expliqua Manfred.

– Ah bah ! grommela le prisonnier. Je vais quand même dormir !

Et il s'installa plus commodément sur la chaise.

Il s'assoupissait lorsqu'il ressentit une impression de douleur aiguë et leva les pieds en poussant un hurlement. L'homme voilé dirigeait un jet d'eau glacée sur ses pieds nus, et M. Jones était maintenant complètement éveillé. Une heure plus tard, comme il s'assoupissait de nouveau, le petit jet d'eau fut de nouveau dirigé sur ses pieds, et Manfred, saisissant une serviette, les sécha soigneusement comme si M. Jones était infirme.

À six heures du matin, les yeux enflammés et clignotants, il vit Manfred réveiller Léon et prendre sa place sur le lit.

Maintes et maintes fois le menton du gros homme se rapprocha de sa poitrine, et chaque fois le jet d'eau glacée l'aspergeait furieusement et l'éveillait.

– Laissez-moi dormir, laissez-moi dormir ! hurlait-il avec rage, en tiraillant la lanière.

La fatigue le rendait à moitié fou, et ses yeux étaient comme du plomb.

– Où est Philippe Vinci ? demanda l'inexorable Léon.

– Vous me torturez, cria l'homme.

– Ce n'est pas une torture pire pour vous que pour le petit garçon enfermé dans une pièce avec quatre jours de vivres ; et quand on taillade un visage à coups de canif, est-ce pire que cela ? Mais peut-être estimez-vous naturel de terrifier un petit enfant.

– Je ne sais pas où il est, vous dis-je, émit Spaghetti d'une voix rauque.

– Alors nous serons obligés de vous tenir éveillé jusqu'à ce que la mémoire vous revienne, répliqua Léon, et il alluma une cigarette.

Peu après il s'absenta et remonta avec du café et des biscuits pour le prisonnier qu'il trouva profondément endormi.

Ses rêves furent interrompus par un gémissement de douleur.

– Laissez-moi dormir, je vous en supplie, laissez-moi dormir, supplia-t-il, les larmes aux yeux. Je vous donnerai n'importe quoi si vous me laissez dormir !

– Vous pouvez dormir sur ce lit... qui est même très confortable, fit Léon, mais vous devez d'abord nous apprendre où se trouve Philippe Vinci.

– Jamais de la vie !...... rugit Spaghetti Jones.

À sept heures du soir un homme pleurnichant et brisé balbutia une adresse ; et Manfred partit vérifier cette indication.

– Maintenant laissez-moi dormir !

– Vous devez rester éveillé jusqu'à ce que mon ami revienne, dit Léon.

À neuf heures, Georges Manfred revint de Berkeley Square, ayant relaxé un petit garçon terrifié d'une cave fort déplaisante

de Notting Hill. Et ensemble ils tirèrent l'homme de la baignoire et défirent les menottes.

– Avant de dormir, asseyez-vous, ordonna Manfred, et, signez ceci.

« Ceci » était un document que M. Jones aurait été incapable de lire même s'il l'avait voulu. Il griffonna sa signature et, se traînant sur le lit, fut endormi avant que Manfred eût tiré les draps sur lui. Et il dormait toujours quand un détective de Scotland Yard pénétra dans la pièce et le secoua vigoureusement.

Spaghetti Jones n'entendit point ce que lui dit le détective ; il ne se souvint ni d'avoir été inculpé ni d'avoir écouté la lecture de sa confession écrite qui lui fut faite au poste de police. Il ne se souvenait de rien lorsqu'on l'éveilla dans sa cellule pour aller subir devant le magistrat un premier interrogatoire.

– Monsieur, c'est extraordinaire, déclara le geôlier au médecin de la prison, je ne puis empêcher cet homme de se rendormir.

– Peut-être apprécierait-il un bain froid, conseilla charitablement le médecin.

X

L'HOMME QUI FUT ACQUITTÉ

Quittant son livre, Léon Gonsalez leva la tête et ôta les lunettes qu'il mettait pour lire.

– Avez-vous remarqué, demanda-t-il, que les empoisonneurs sont invariablement mystiques ?

– Je n'ai guère étudié les empoisonneurs sous ce point de vue là, répliqua Manfred avec un léger bâillement. Entendez-vous par « mystique » un individu en extase qui prétend pouvoir entrer directement en communication avec la puissance divine ?

Léon fit un signe d'assentiment.

– Je n'ai jamais bien compris l'alliance d'une religion superficielle, mais agissante, et du crime, déclara Léon en fronçant les sourcils. Sans doute la religion ne développe-t-elle point les instincts criminels qui sommeillent au fond de la conscience humaine ; mais il est avéré que certains criminels manifestent une bizarre forme d'exaltation religieuse. Ferri, qui a interrogé deux cents meurtriers italiens, s'est aperçu qu'ils étaient tous dévots. Naples, qui est la ville la plus religieuse d'Europe, est également celle où l'on commet le plus de crimes. Dans les pri-

sons britanniques dix pour cent des détenus tatoués ont un tatouage qui comporte des symboles religieux...

– Ce qui veut dire, compléta Manfred, que lorsqu'un individu de basse intelligence recourt à l'artiste tatoueur, il réclame la représentation de sujets qui lui soient familiers.

Et il saisit le journal qu'il était en train de lire ; mais soudain il le laissa retomber sur ses genoux :

– Vous songez au docteur Twenden ! s'écria-t-il.

Léon inclina lentement la tête.

– C'est exact, avoua-t-il.

Manfred sourit.

– Twenden a été acquitté à l'unanimité et félicité en sortant de la cour d'assises d'Exeter, et pourtant il était coupable !

– Aussi coupable qu'on puisse l'être... Je me demandais si vous aviez l'affaire en tête, George. Je ne l'ai point discutée avec vous.

– À propos, était-il religieux ? questionna Manfred.

– Je ne l'affirmerais point, répondit l'autre en hochant, la tête. Je pensais aux édifiantes lettres de remerciements qu'il a écrites et qui ont été publiées dans les journaux de Baxeter et de Plymouth – elles ressemblaient plutôt à un sermon. Quant à ce qu'il est dans la vie privée je n'en sais pas plus que ce que m'a appris le compte rendu du procès. Vous croyez qu'il a empoisonné sa femme ?

– J'en suis sûr, dit tranquillement Manfred. J'avais précisément l'intention de discuter ce soir l'affaire avec vous.

Le procès du docteur Twenden avait défrayé la chronique cette semaine-là. Le docteur était un homme de trente ans ; sa femme avait dix-sept ans de plus que lui et le bruit courait qu'il

l'avait épousée pour son argent – elle jouissait jusqu'à sa mort d'une rente annuelle de deux mille livres. Trois mois auparavant, elle avait hérité de soixante-trois mille livres de son frère qui était mort à Johannesburg.

Twenden ne vivait pas en très bonne intelligence avec son épouse, l'un des motifs de désaccord étant le refus de celle-ci de continuer à payer les dettes de son mari. Une fois en possession de son héritage, elle adressa à son avoué de Torquay un projet de testament par lequel elle léguait à son mari la rente d'une somme de douze mille livres, à condition que celui-ci ne se remariât point. Le reste de sa fortune allait à son neveu, un certain Jacley, jeune ingénieur civil au service de la Plymouth Corporation.

L'avoué rédigea un brouillon d'acte qu'il envoya à sa cliente pour qu'elle l'approuvât avant l'enregistrement du testament. Ce brouillon parvint à Newton Abbot où résidaient le docteur et son épouse (le docteur avait là-bas sa clientèle) et ne fut jamais revu. Un facteur certifia que le pli avait été distribué à la « tournée » de huit heures du samedi. Ce jour-là le docteur avait été appelé en consultation pour un cas de morsure de vipère ; il revint dans la soirée et dîna avec sa femme ; rien d'anormal ne se produisit. Le docteur se rendit dans son laboratoire pour examiner la glande à venin que l'on avait extraite du reptile.

Le lendemain matin Madame Twenden fut gravement malade, présentant des symptômes comparables à ceux de l'empoisonnement du sang, et mourut dans la même nuit.

On découvrit sur son bras une petite piqûre paraissant avoir été faite par l'aiguille d'une seringue hypodermique, aiguille que, naturellement, possédait le docteur – il en avait une dizaine.

Les soupçons se portèrent immédiatement sur lui. Il n'avait recherché aucune assistance en dehors de celle qu'il pouvait prêter, jusqu'à ce que tout espoir de sauver l'infortunée se fût

évanoui. On prouva ultérieurement que la mort avait été provoquée par du venin de serpent.

En faveur de l'accusé le fait était que l'on n'avait découvert aucune trace de poison dans les trois seringues et les dix aiguilles en sa possession. Il avait l'habitude (et ceci fut attesté par les domestiques et un autre docteur qui avait ordonné le traitement) de faire à sa femme une injection sous-cutanée d'un nouveau sérum contre son rhumatisme.

Il pratiquait ce traitement deux fois par semaine, et le samedi était l'un des deux jours choisis.

Il fut poursuivi et acquitté. Entre l'heure de son arrestation et celle de sa mise en liberté il avait acquis la popularité qui entoure la personnalité des politiciens chançards et des meurtriers sympathiques ; et il était sorti de la cour d'assises au milieu d'une foule innombrable d'admirateurs délirants – qui n'avaient rien découvert d'admirable dans son caractère et ignoraient même son existence avant l'heure où la main de fer de la loi l'avait agrippé.

Peut-être l'enthousiasme de la multitude était-il avivé au plus haut degré par la déclaration qu'avait faite l'accusé au banc des prévenus (il s'était lui-même défendu) :

– Que je sois reconnu coupable ou acquitté, je ne toucherai pas à un penny de l'argent de ma chère épouse. J'ai l'intention de disposer de cette fortune maudite en faveur des pauvres du pays. Quant à moi, je quitterai cette contrée pour gagner des rivages lointains et, rendu sur la terre étrangère, je chérirai parmi les étrangers la mémoire de mon épouse regrettée qui fut mon associée et mon amie.

Et le docteur avait fondu en larmes...

– Sur des rivages lointains, dit Manfred, évoquant le pathétique discours prononcé par le docteur, on peut faire bien des choses avec soixante-trois mille livres !

Les yeux de Léon flamboyèrent de joie contenue.

– Cela me chagrine, George, de voir étaler un tel cynisme. Avez-vous oublié que les pauvres du Devonshire élaborent en ce moment des plans sur l'utilisation de cet argent ?

Manfred fit la moue et reprit sa lecture, mais son compagnon n'avait pas épuisé le sujet.

– J'aimerais faire la connaissance de Twenden, ajouta-t-il avec réflexion. Seriez-vous disposé à aller à Newton Abbot, George ? La ville n'est pas particulièrement belle en soi, mais nous nous trouverons à une demi-heure de notre vieux logis de Babbacombe.

Cette fois George Manfred lâcha définitivement son journal.

– Ce fut un crime particulièrement odieux, déclara-t-il gravement. Ma foi, je suis d'accord avec vous, Léon. J'ai réfléchi toute la matinée à cette affaire, et elle semble exiger une réparation. Toutefois, continua-t-il en hésitant, elle exige également des preuves ; sauf à obtenir celles qui ont manqué à la Cour, nous ne pouvons agir sur de simples soupçons.

Léon acquiesça.

– Mais si nous établissons la vérité, dit-il doucement, je vous promets, Manfred, un plan merveilleux.

Cet après-midi-là il passa chez son ami, M. Fare de Scotland Yard ; et lorsque le commissaire entendit sa requête, il fut moins surpris qu'amusé.

– Je me demandais combien de temps s'écoulerait avant que vous exprimiez le désir de visiter nos prisons, señor, fit-il. Je puis arranger cela avec les commissaires. Quelle prison tiendriez-vous à voir ?

– Je désire voir une prison de comté typique, répondit Léon. Celle de Baxeter, par exemple.

– Baxeter, s’exclama l’autre, étonné. C’est plutôt loin de Londres. Cette prison ressemble matériellement à celle de Wandsworth, qui se trouve à quelques milles de cet édifice, ou à celle de Pentonville, qui est notre prison centrale.

– Je préfère Baxeter, assura Léon. À vrai dire, je me rends dans le Devonshire, et je remplirais utilement mon temps en procédant à cette visite.

L’autorisation lui parvint le lendemain. C’était une formule imprimée invitant le directeur de la prison royale de Baxeter à permettre au porteur de visiter la prison de 10 heures à midi et de 2 à 4 heures.

Ils interrompirent leur voyage pour s’arrêter à Baxeter, et Léon se fit conduire à la prison. C’était un édifice plus coquet que ne le sont généralement ses pareils. Il fut reçu par le directeur et par un affable gardien-chef, qui le guidèrent à travers les différents bâtiments.

Léon rejoignit son compagnon à la gare juste à temps pour prendre l’express de Plymouth qui devait les transporter à Newton Abbot.

– Visite entièrement satisfaisante, énonça Léon. De fait, c’est la prison la plus étonnamment aménagée que j’ai vue jusqu’à présent.

– Aménagée pour y pénétrer ou aménagée pour en sortir ? demanda Manfred.

– Pour les deux, répliqua Léon.

Ils ne descendirent point à l’hôtel. Léon avait décidé, si possible, d’aller loger auprès de l’emplacement où s’était déroulée la tragédie ; et il réussit à exécuter cette partie de son pro-

gramme. Près de l'habitation du docteur Twenden – trois maisons plus loin – il découvrit un appartement meublé à louer.

La propriétaire était une aimable femme du Devonshire dont ils furent les seuls locataires, car le mari, canonnier à bord d'un navire de Sa Majesté, se trouvait en mer. Elle les conduisit à leur appartement : un petit salon très clair et deux chambres à coucher situées au même étage. Manfred commanda du thé et, quand la porte se fut refermée sur la bonne femme, il aperçut Léon, debout près de la fenêtre, en train d'examiner attentivement la paume de sa main gauche qui était couverte, comme l'autre, d'un gant de soie grise.

Manfred se mit à rire.

– Je n'ai point l'habitude de faire de commentaires sur votre toilette, mon cher Léon, remarqua-t-il. Et eu égard à votre origine continentale, il est remarquable que vous commettiez si peu d'erreurs dans votre manière de vous habiller au point de vue anglais, ajouta-t-il.

– C'est bizarre, n'est-ce pas, fit Léon, regardant toujours le creux de sa main.

– Mais je ne vous avais jamais encore vu porter de gants de soie, continua Manfred avec curiosité. En Espagne, il n'est point rare de porter des gants de coton et même de soie…

– … Extra-fine ! murmura Léon. Impossible de plier ma main gantée.

– Est-ce donc pour cette raison que vous ne la retiriez point de votre poche ? demanda Manfred avec surprise.

Gonsalez fit signe que oui.

– Je ne puis plier ma main gantée, expliqua-t-il, parce que dans la paume de ma main se trouve une plaque de cuivre et que cette plaque est enduite d'une couche d'argile plastique d'un demi-pouce d'épaisseur.

– Je comprends, dit lentement Manfred.

– J’adore la prison de Baxeter, dont le directeur est un délicieux jeune fonctionnaire. Si vous aviez vu éclater sa joie devant ma surprise et mon intérêt au cours de notre visite des cellules ! Il me laissa même examiner le passe-partout de la prison, qu’il avait naturellement sur lui ; et ce fut alors que, détournant son attention, je pressai l’extrémité de la clef contre la paume de ma main gantée... tout cela en une seconde, mon cher George, et aucune trace sur la clef pouvant lui laisser voir l’abus que j’avais commis !

Tirant une paire de ciseaux pliants de sa poche, il découpa adroitement la paume de soie du gant.

– « Comme c’est intéressant », fis-je, « et voici le passe-partout ! », et ainsi devisant nous poursuivîmes notre visite, allant voir le jardin et les frustes petites tombes où gisent les corps de ceux qui ont violé la loi ; et tout le temps devais-je tenir ma main dans ma poche, de crainte que je ne la heurtasse contre quelque chose et n’abîmasse l’empreinte. Voici cette dernière.

Le dessous de la paume avait été spécialement préparé, car la soie se détacha facilement et laissa apparaître une mince épaisseur d’argile au milieu de laquelle figurait nettement l’empreinte d’une clef.

– Le petit trou latéral représente le diamètre de la clef, n’est-ce pas ? demanda Manfred.

– Oui, mon cher Manfred, et voici le passe-partout, de la prison de Baxeter, conclut Léon en souriant, grâce auquel je pourrai pénétrer dans...

Mais il s’arrêta brusquement et se mordit les lèvres.

– Non, je ne pourrai pas. Savez-vous qu’il y a une porte impossible à ouvrir ?

– Laquelle ?

– La porte cochère de la façade, qui s'ouvre seulement de l'intérieur, hum !...

Il déposa soigneusement son chapeau par dessus le moulage d'argile quand la propriétaire entra avec le service à thé.

Léon sirota son thé en regardant d'un air distrait le papier fané du mur, et Manfred respecta ses méditations.

Léon Gonsalez avait toujours été l'« animateur » des « Quatre Justiciers », élaborant minutieusement ses plans qu'il développait comme une histoire qu'il aurait narrée. Son extraordinaire imagination lui permettait de parer à toutes les éventualités ; et l'élaboration d'un plan lui causait autant de plaisir, affirmait souvent Manfred, que son heureux dénouement.

– Quelle sottise ! s'exclama enfin Léon. Je n'avais pas pris garde qu'il n'existait aucun trou de serrure dans la grande porte d'une prison – sauf dans celle de Dartmoor.

De nouveau il contempla le mur en silence, silence qu'il rompit en marmottant des propos énigmatiques :

– J'expédie le télégramme... de Londres, naturellement... Ils enverront un fourgon s'il y a cinq hommes – non, cinq tiendraient dans un taxi – six... La porte du fourgon ne sera pas fermée à clef... Si ça échoue, je pourrai essayer la nuit suivante...

– De quoi diable parlez-vous ? interrogea malicieusement Manfred. La question tira Léon de sa rêverie.

– Nous devons d'abord prouver que le gaillard est coupable, déclara-t-il, et nous procéderons ce soir à cette tâche. Je me demande si notre brave propriétaire a un jardin.

La brave femme en avait un, long de deux cents yards, qui s'étendait derrière la maison – et dont Léon, après visite, fut pleinement satisfait.

– La résidence du *docteur* ? interrogea-t-il ingénument, tandis que la propriétaire désignait son objectif. S'agit-il de celui que l'on a jugé à Baxeter ?

– C'est lui-même, répondit la femme d'un air de triomphe. Oh, cette affaire a passionné le pays !

– Croyez-vous qu'il était innocent ?

– Chacun là-dessus pense à sa façon, répliqua-t-elle conformément au véritable esprit diplomatique. Cet homme a toujours été obligeant et a soigné mon mari lors de son précédent séjour à la maison.

– Est-ce que le docteur habite là-bas en ce moment ?

– Oui, monsieur, répondit-elle, en attendant son départ prochain à l'étranger.

– Ah, il est en train de distribuer l'argent, n'est-ce pas ? J'ai lu dans les journaux que les pauvres allaient en bénéficier, je crois.

– Du moins j'espère qu'ils en bénéficieront, repartit la propriétaire d'une manière significative.

– Ce qui veut dire que vous en doutez, fit en souriant Manfred, après avoir admiré les chrysanthèmes.

– La chose est possible, reprit prudemment la propriétaire, quoique rien n'ait encore eu lieu. Le pasteur est allé voir le docteur hier matin pour lui demander s'il ne pourrait point attribuer une part aux pauvres de Newton Abbot, où il y a eu beaucoup de chômage ces temps derniers ; le docteur a répondu qu'il étudierait la question, puis lui a envoyé un chèque de cinquante livres – comme je l'ai appris par ouï-dire.

– Ce n’est pas énorme, remarqua Manfred. Qu’est-ce qui vous fait croire à son départ pour l’étranger ?

– Tous ses bagages sont prêts et ses domestiques sont au courant ; voilà comment je l’ai su, expliqua la propriétaire. Je ne pense pas que ce soit une mauvaise idée. Pauvre âme, elle ne menait pas une existence très heureuse !

La « pauvre âme » à laquelle elle faisait allusion était apparemment l’épouse du docteur ; du reste, la bonne femme se faisait seulement l’écho de la rumeur publique et, après tout, le docteur était bien libre de se promener en auto sur la lande avec de jolies filles si le cœur lui en disait.

– Il avait des caprices, énonça-t-elle.

Sans doute donna-t-il souvent cours à ces « caprices » durant leurs années de mariage.

– J’aimerais faire connaissance avec le docteur, dit Léon.

Mais elle branla la tête :

– Il ne veut plus voir personne, pas même ses malades, monsieur.

Néanmoins, Léon réussit à obtenir une interview ; car il supposait, à juste raison, que le docteur ne refuserait point de se laisser interviewer par un journaliste.

La bonne prit la carte de Léon, lui fermant la porte au nez tandis qu’elle allait la remettre au docteur ; puis elle revint lui ouvrir pour le faire entrer.

Il fut reçu par le médecin dans son cabinet, et l’aspect de la pièce démeublée corroborait la déclaration de Mme Martin relative à son départ prochain. De fait, il était en train de détruire des vieilles lettres et des factures lorsque Léon entra.

– Entrez, grommela le docteur, je suppose que si je n'avais pas voulu vous voir, vous auriez inventé quelque chose sur mon compte. Que désirez-vous savoir ?

C'était un homme jeune et avenant, aux traits réguliers, ayant une moustache brune soigneusement taillée et de petits favoris.

– Ces yeux bleu clair me déplaisent, se dit Léon, et j'aimerais le voir sans moustache.

– On m'a envoyé de Londres pour vous demander entre quelles œuvres de charité vous allez répartir la fortune de votre femme, docteur Twenden, répondit Léon, allant droit au but avec la vivacité – et même la rudesse – d'un reporter londonien.

Le docteur fit un mouvement dédaigneux des lèvres.

– Au moins faut-il me laisser la possibilité de prendre une décision, déclara-t-il. Je dois, à vrai dire, partir en voyage d'affaires, et durant mon absence j'examinerai attentivement les mérites des diverses institutions charitables du Devon pour découvrir quelles sont les plus estimables et de quelle façon doit être réparti l'argent.

– Et si vous ne reveniez point ? demanda sans ménagement Léon. Car tout est possible : le navire peut sombrer ou le train peut être télescopé ; que deviendrait alors l'argent ?

– Cela ne regarde que moi, répliqua durement le docteur qui, fermant à demi les yeux, fronça les sourcils une seconde. Je ne tiens nullement à remettre l'affaire sur le tapis. J'ai reçu du public quelques lettres tout à fait charmantes, mais j'en ai reçu également d'insultantes. Ne m'a-t-on pas écrit ce matin pour me dire qu'il était dommage que les « Quatre Justiciers » n'existassent plus ! Les « Quatre Justiciers » ! (il sourit avec mépris). Comme si je me serais soucié de ce genre de gibier !

Léon sourit également.

– Peut-être cela vous dérangerait-il moins de me voir ce soir, suggéra-t-il.

Le docteur secoua la tête.

– Je suis précisément invité par des amis à un dîner d'apparat, annonça-t-il en se donnant des airs d'importance, et je ne rentrerai pas avant onze heures et demie, au plus tôt.

– Où doit avoir lieu le repas ? Ça pourrait faire un intéressant entrefilet.

– Il aura lieu à l'hôtel du Lion sous la présidence de Sir John Murden, et Lord Tussborough a promis d'y assister. Je puis vous remettre la liste des convives.

– Cette invitation est réelle, songea Léon avec satisfaction.

Une fois en possession de la liste, Gonsalez s'inclina et se retira. De la fenêtre de sa chambre à coucher il aperçut ce soir-là le docteur qui, magnifiquement vêtu, montait dans un taxi et s'éloignait. Un quart d'heure plus tard, la bonne sortit à son tour en enfilant ses gants ; Gonsalez la surveilla un long moment tandis que stationnant au coin de la rue, elle attendait évidemment quelqu'un ou quelque chose ; enfin l'autobus de Torquay apparut et s'arrêta, et elle monta dedans.

Après le dîner Léon bavarda avec la propriétaire et amena de nouveau la conversation sur la maison du docteur.

– Je suppose qu'il faut plusieurs domestiques pour assurer le train de maison d'une aussi grande demeure ?

– Il ne lui reste plus maintenant qu'une bonne, monsieur, Milly Brown, qui habite Torquay. Elle s'en va samedi ; la cuisinière est partie la semaine dernière. Le docteur prend tous ses repas à l'hôtel...

Il laissa Manfred continuer l'entretien avec la propriétaire – et Manfred, à l'occasion, était un brillant causeur.

Se glissant à travers le jardin, il atteignit une petite ruelle qui longeait les maisons. La porte de service par laquelle on accédait au jardin du docteur était fermée à clef, mais le mur n'était pas très haut. Léon s'attendait d'ailleurs à ce que cette porte fût fermée à clef. Une fenêtre proche de la porte était grande ouverte ; ni le docteur ni sa bonne ne comptaient évidemment sur la venue de cambrioleurs. Il s'introduisit par la fenêtre sur l'évier de la cuisine et de là gagna l'intérieur de la maison sans difficulté. La perquisition qu'il entreprit dans le cabinet où il avait été reçu l'après-midi fut courte ; le bureau ne possédait aucun tiroir secret, et la plupart des paperasses avaient été brûlées ; les cendres en emplissaient la grille. Il fouilla sans résultat le petit laboratoire et les autres chambres.

Il ne comptait point faire de découverte au cours de cette perquisition, car la police avait vraisemblablement fouillé de fond en comble la maison après l'arrestation du docteur et pratiquement occupé les lieux depuis lors.

Il visita méthodiquement et rapidement les poches de tous les habits du docteur qu'il trouva dans la garde-robe, mais sa visite ne lui rapporta qu'un… programme de théâtre !

– J'ai peur de ne pas avoir à utiliser ma clef, se dit Léon avec regret.

Et il redescendit. Il alluma sa lampe de poche ; d'autres vêtements pouvaient être suspendus dans le hall : néanmoins le portemanteau était vide.

Tandis qu'il projetait la lumière autour de lui, le rayon vint frapper une grande boîte aux lettres métallique fixée à la porte. Il souleva le couvercle jaune et d'abord ne vit rien. Cette boîte aux lettres était retenue par une carcasse de bois grossièrement façonnée, dont l'un des montants était brisé. Il introduisit sa main et s'aperçut que ce qu'il avait pris pour l'extrémité brisée du montant était un petit paquet carré, si décoloré par la poussière qu'il semblait faire partie de la carcasse primitive. En ti-

rant le paquet la couverture de papier se déchira ; ce paquet avait été retenu par l'extrémité d'un clou planté dans le bois, ce qui expliquait pourquoi il n'était point tombé lorsque la porte avait été fermée violemment. Léon en fit voler la poussière ; le paquet provenait de l'institut Pasteur. N'éprouvant aucune envie d'en examiner le contenu en cet endroit, il le fourra dans sa poche et sortit de la maison par la voie qu'il avait empruntée à l'aller. Il rejoignit Manfred au moment où ce gentleman commençait à s'inquiéter sérieusement, car Léon était resté trois heures dans la maison.

– Avez-vous découvert quelque chose ? demanda Manfred quand ils furent seuls.

– Ceci, répondit Léon.

Il tira le paquet de sa poche et expliqua où il l'avait trouvé.

– Provenant de l'institut Pasteur, dit Manfred avec surprise. Naturellement, ajouta-t-il soudain, c'est le sérum que le docteur avait l'habitude d'injecter dans le bras de sa femme. Cet institut est le seul qui le prépare. Je me rappelle que le compte rendu du jugement en faisait mention.

– Et qu'il injectait deux fois par semaine, si j'ai bonne mémoire, compléta Léon, c'est-à-dire les mercredis et samedis ; or, il ne l'avait point injecté le mercredi qui précéda l'assassinat. Il m'a toujours paru curieux que personne ne lui ait demandé pourquoi il avait omis cette injection.

À l'intérieur du paquet se trouvait une boîte en bois oblongue entortillée dans une lettre. Celle-ci portait l'en-tête de l'institut Pasteur et était rédigée en français :

« Monsieur,

» Suivant votre désir nous vous adressons immédiatement le sérum n° 47 et regrettons que, par la faute d'un subalterne,

cet envoi ne vous ait pas été fait la semaine dernière. Nous avons reçu votre télégramme de ce jour nous avisant que vous étiez entièrement dépourvu de sérum et nous acheminons la présente expédition par la voie la plus rapide. »

– *Entièrement dépourvu de sérum*, répéta Gonsalez.

Ramassant le papier d'emballage, il examina le cachet du timbre-poste.

– Paris, 14 septembre, lut-il, et voici le cachet d'arrivée : Newton Abbot, 16 septembre, sept heures du matin ».

Il fronça les sourcils.

– Ce paquet a été jeté dans la boîte aux lettres dans la matinée du 16, déclara-t-il lentement. On a fait une injection à Madame Twenden dans la soirée du 15. Le 16 était un dimanche, et il y a une distribution le matin. Comprenez-vous, Manfred ?

Manfred fit un signe d'assentiment.

– Il ne pouvait évidemment pas injecter de sérum parce qu'il s'en trouvait dépourvu, et le paquet est arrivé pendant que sa femme se mourait. La boîte est intacte.

Il sortit de la boîte un petit tube scellé.

– Hum ! dit Léon, j'aurai tout de même besoin de la clef. Il n'a point pratiqué d'injection le mercredi, vous vous rappelez, pourquoi ? parce qu'il n'avait pas de sérum. Il attendait l'arrivée d'un nouveau tube, et il n'y a plus songé. Sans doute apprendrons-nous que le facteur a frappé et, n'obtenant pas de réponse le dimanche matin, a mis le petit paquet dans la boîte aux lettres ; le paquet a glissé accidentellement dans le coin où je l'ai découvert.

Il posa la boîte en poussant un long soupir.

– Et maintenant je vais travailler à ma clef, conclut-il.

Deux jours plus tard Manfred, en rentrant, demanda où se trouvait son ami.

Mme Martin, la propriétaire, sourit.

– Le gentleman est en train de travailler dans la serre, monsieur. Je croyais qu'il plaisantait l'autre jour quand il a demandé s'il pouvait installer un étau, mais, grand Dieu ! il travaille sans relâche depuis ce temps.

– Il est en train d'inventer un nouveau carburateur, expliqua Manfred, espérant ardemment que la bonne femme n'avait aucune notion de cet appareil.

– Et il travaille dur, monsieur ! Il vient de sortir de la serre pour reprendre haleine un instant, et je n'ai jamais vu personne transpirer pareillement ! Il a l'air de limer toute la journée.

– Ne le dérangez pas, surtout, fit Manfred.

– Je m'en garderai bien, répliqua la propriétaire d'un ton indigné.

Manfred se dirigea vers le jardin, tandis que son ami qui l'avait vu venir (la serre constituait un atelier idéal pour Léon, car il pouvait surveiller les allées et venues de sa propriétaire et dissimuler à son approche la clef qu'il limait depuis trois jours) marchait à sa rencontre.

– Il part aujourd'hui, c'est-à-dire ce soir, déclara Manfred, à Plymouth ; là il prendra le bateau de la Compagnie hollando-américaine pour New-York.

– Ce soir ? s'écria Léon avec surprise. Voilà qui me prend au dépourvu. Par quel train ?

– Cela, je l'ignore, répondit Manfred.

– En êtes-vous certain ?

Manfred hocha la tête.

– Il laisse croire qu'il s'en va demain et, en réalité, s'esquive ce soir. Sans doute ne tient-il nullement à ce que l'on connaisse son départ. J'ai découvert la chose dans le bureau de poste où je me trouvais pendant que le digne docteur envoyait un télégramme ; son portefeuille était ouvert sur le guichet, et j'ai aperçu plusieurs notices imprimées qui sortaient du portefeuille et en têtes desquelles figurait le nom du *Rotterdam* ; les journaux m'ont appris que le *Rotterdam* s'en allait demain et, lorsque j'ai su qu'il avait annoncé aux gens qu'il quittait demain Newton Abbot, j'étais fixé !

– Tout est pour le mieux, dit Léon. George, *nous* allons accomplir le plus bel exploit de notre carrière. Je dis « nous », mais j'ai peur d'être obligé d'agir seul – quoique vous ayez un rôle très important à jouer.

Il rit doucement en se frottant les mains.

– Comme tous les criminels très habiles il a commis la plus stupide des bévues. Il a hérité la fortune de sa femme en vertu d'un testament ancien lui laissant tout ce qu'elle possédait, à l'exception de deux mille livres, qu'elle avait en dépôt à la banque, léguées à son neveu, l'ingénieur de Plymouth. Dans son avidité Twenden a presque certainement dû oublier ce legs. Il a fait transférer depuis quelques jours tout l'argent dans une banque de Torquay – au su de tout le monde. Allez interviewer à Plymouth le jeune Jacley, voyez son avoué s'il en a un, ou abouchez-vous avec un avoué quelconque ; et, si les deux mille livres n'ont pas été versées, faites-lui réclamer l'arrestation de Twenden. Ce dernier est en l'occurrence un fidéicommissaire en fuite, et les magistrats décerneront le mandat d'arrêt s'ils apprennent que l'homme part demain par le *Rotterdam*.

– Si vous étiez un garçon ordinaire, Léon, j'estimerais que votre vengeance est suffisante.

– Elle sera plus complète que cela, répliqua tranquillement Léon.

À neuf heures et demie, le docteur Twenden, qui avait relevé le col de son vêtement et dissimulé le haut de son visage sous le rebord d'un feutre, montait dans un compartiment de première classe à Newton Abbot quand un agent de la police locale lui frappa sur l'épaule.

– J'ai besoin de vous, docteur.

– Pourquoi donc ? demanda le docteur en pâlissant soudain.

– J'ai un mandat d'arrêt contre vous.

Lorsqu'on lui eut notifié au commissariat de police les faits qui lui étaient imputés, il entra en fureur.

– Je vais vous donner l'argent maintenant ! Il faut que je m'en aille ce soir ; je pars demain pour l'Amérique…

– C'est précisément la raison pour laquelle vous êtes arrêté, docteur, interrompit avec froideur l'inspecteur.

Et on l'incarcéra pour la nuit.

Le lendemain matin il comparut devant les magistrats. Les témoignages furent recueillis, le jeune neveu de Plymouth fit sa déposition et les magistrats conférèrent.

– Vos manœuvres frauduleuses sont nettement caractérisées, docteur Twenden, déclara enfin le président. Au moment de votre arrestation on vous a trouvé en possession d'une somme d'argent considérable et de lettres de crédit, et il est évident que vous aviez l'intention de quitter la contrée. Dans ces conditions nous serons obligés de vous faire passer en jugement à la prochaine session.

– Mais je puis être mis en liberté sous caution : j'insiste pour que l'on fasse droit à ma requête, s'écria le docteur avec véhémence.

– Nous refusons la mise en liberté sous caution, lui fut-il brièvement répondu.

Et l'après-midi on l'emmena à la prison de Baxeter.

La Cour devait siéger la semaine suivante, et le docteur enragea de se retrouver dans la même prison d'où il était sorti sinon avec honneur, du moins sans désastre.

Le deuxième jour de l'incarcération du docteur, le directeur de la prison de Baxeter reçut un message :

Six meneurs transférés chez vous arriveront en gare de Baxeter à 10 heures 15 du soir. Envoyez-les chercher par le fourgon.

Signé « Imprison », qui est l'adresse télégraphique de l'Administration des prisons.

Une mutinerie venait précisément d'avoir lieu dans l'une des prisons de Londres, et le directeur, quoique exprimant sa surprise de l'heure tardive, envoya le fourgon à la gare de Baxeter pour ramener la fournée de prisonniers.

Le train de 10 h. 15 entra en gare, et les gardiens qui attendaient sur le quai inspectèrent minutieusement les wagons, mais il n'y avait aucun prisonnier dans le train, et pas d'autre train avant 4 heures du matin.

– Ils ont dû manquer le train, fit l'un des gardiens.

Le conducteur de la voiture referma la porte qui était restée ouverte, et le fourgon démarra lentement de la cour de la gare.

Franchissant la sombre porte cochère de la prison, le fourgon tourna à gauche par une autre porte et s'arrêta à l'entrée d'un hangar en briques isolé de la prison.

Le conducteur descendit en grommelant de son siège et déharnacha ses chevaux.

– Je ne rentrerai pas le fourgon ce soir, dit-il. Vous le ferez rentrer demain par des prisonniers.

– Bien entendu, approuva le gardien, qui avait hâte de s'en aller.

Les chevaux allèrent se reposer, on entendit un bruit de portes refermées à clef, puis de nouveau régna le silence.

Jusqu'alors tout avait marché au gré de Léon. Le vent du sud soufflait aux angles de la prison et mugissait à travers la cour déserte.

Un léger craquement se produisit soudain, et la porte du fourgon s'ouvrit. Léon s'était glissé à l'intérieur de celui-ci pendant que les gardiens inspectaient les wagons, et il avait éprouvé de la difficulté à en sortir. Aucun prisonnier ne venait de Londres, comme il le savait pertinemment ; mais ce fourgon lui avait été absolument indispensable pour le mener à l'endroit exact où il désirait se rendre. Il écouta ; pas le moindre bruit en dehors de celui du vent.

Alors il s'avança avec précaution auprès d'un petit bâtiment vitré et introduisit son passe-partout dans la serrure. Le pêne sortit de la gâche, et il pénétra dans un réduit où l'on photographiait les prisonniers. De là, il gagna le magasin, puis le quartier des prisonniers. Il s'était habilement documenté et savait où se trouvaient les cellules des détenus en prévention.

Une ronde devait bientôt avoir lieu, songea-t-il en regardant sa montre ; des pas s'approchèrent en effet de la porte... La ronde traversait à présent l'aile droite des bâtiments ; il ouvrit la

porte et s'engagea dans le hall désert. Entendant s'éloigner les pas du gardien de ronde, il monta doucement les degrés de fer d'un escalier jusqu'à l'étage au-dessus et longea les portes des cellules.

Arrivé devant la porte qu'il cherchait, il introduisit sans bruit sa clef dans la serrure et entra. De sa couchette, le docteur Twenden cligna les yeux vers lui.

– Levez-vous, murmura Gonsalez, et retournez-vous.

Le docteur obéit passivement.

Léon lui lia les mains derrière le dos et le prit par le bras, s'arrêtant pour refermer à clef la porte de la cellule. Puis il l'entraîna dans le petit bâtiment vitré ; et, avant que le docteur se fût rendu compte de ce qui arrivait, il le bâillonna au moyen d'un grand mouchoir de soie.

– M'entendez-vous ?

L'homme fit un signe d'assentiment.

– Sentez-vous *cela* ?

« Cela » était quelque chose d'aigu qui s'enfonça dans son bras gauche. Il essaya d'écarter son bras.

– Vous apprécierez mieux que personne la valeur d'une injection hypodermique, lui dit à l'oreille Gonsalez. Vous avez assassiné une innocente femme et vous avez échappé à la loi. Il y a quelques jours vous parliez des « Quatre Justiciers » ; je suis l'un d'entre eux !

Ouvrant de grand yeux, l'homme chercha en vain à distinguer dans l'obscurité le visage de son interlocuteur.

– La loi vous a manqué, mais *nous* ne vous manquons point. Avez-vous compris ?

L'autre inclina la tête plus lentement cette fois.

Léon cessa d'étreindre le bras de l'homme et sentit celui-ci s'affaisser sur le sol. Tandis qu'il gisait à terre, Gonsalez alla dans le hangar et, levant les deux battants d'une trappe installée au-dessus d'une fosse, passa l'extrémité de la corde qu'il avait enroulée autour de sa taille sur la poutre…

Puis il retourna auprès de l'homme étendu sans connaissance.

Le matin, quand les gardiens pénétrèrent dans la remise – qui servait également de local aux exécutions, – ils aperçurent une corde raide. La trappe était ouverte, et à l'extrémité de la corde pendait un homme ; un homme que la *loi* avait sauvé du gibet, mais qui n'avait pu se soustraire au châtiment des *Justiciers*.

FIN

À propos de cette édition électronique

Texte libre de droits.

Corrections, édition, conversion informatique et publication par le groupe :

Ebooks libres et gratuits

http://fr.groups.yahoo.com/group/ebooksgratuits

Adresse du site web du groupe :
http://www.ebooksgratuits.com/

—

Janvier 2014

—

– **Élaboration de ce livre électronique** :

Les membres de *Ebooks libres et gratuits* qui ont participé à l'élaboration de ce livre, sont : YvetteT, FrancoiseS, Zazie, Coolmicro.

– **Dispositions** :

Les livres que nous mettons à votre disposition, sont des textes libres de droits, que vous pouvez utiliser librement, à une fin non commerciale et non professionnelle. Tout lien vers notre site est bienvenu…

– **Qualité** :

Les textes sont livrés tels quels sans garantie de leur intégrité parfaite par rapport à l'original. Nous rappelons que c'est un travail d'amateurs non rétribués et que nous essayons de promouvoir la culture littéraire avec de maigres moyens.

Votre aide est la bienvenue !

VOUS POUVEZ NOUS AIDER À FAIRE CONNAÎTRE CES CLASSIQUES LITTÉRAIRES.